Rosny, J. H.
La fauve

PQ
2635
O559F3

Collection illustrée. L'ouvrage complet **95** centimes.

LA FAUVE

PAR

J.-H. ROSNY
DE L'ACADÉMIE GONCOURT

Calmann-Lévy,
Éditeurs

LA FAUVE

Droits de reproduction et de traduction
réservés pour tous les pays.

Paris. — Imp. L. Pochy, 52, rue du Château. — 21-11.

J.-H. ROSNY

DE L'ACADÉMIE GONCOURT

LA FAUVE

ILLUSTRATIONS

DE

CHARLES ROUSSEL

PARIS

CALMANN-LÉVY, ÉDITEURS

3, RUE AUBER, 3

LIBRARY
JUL 10 1975
UNIVERSITY OF TORONTO

PQ
2635
O559F3

LIVRE PREMIER

I

C'était du temps que le Théâtre-Libre était installé rue Blanche, dans un grand local sur cour. Le crépuscule de février vivait sa dernière lueur dans l'antichambre, et, sur le divan, étendue dans le demi-sommeil de sa cigarette, Louise Frasque reposait, passionnée de l'endroit, son originale figure empreinte de finesse, de tristesse et d'amer oubli de soi. De l'autre côté, près de la fenêtre, sur une chaise, un gentilhomme picard, Charles de Latorel, la regardait avec le sourire invincible des timides et disait un mot de temps à autre pour ne pas laisser tomber la conversation.

Du cabinet du directeur et de la salle des répétitions, plus loin, un éclat de voix arrivait ou encore le bruit d'une conversation du secrétaire général, homme spirituel et courtois, avec un auteur dramatique, et les conversations de l'antichambre, du cabinet, les répliques de la grande salle, tout avait la sourdine des pharmacies, des bureaux de banque, endroits de scrupules ou de méfiance.

Une odeur de vieille nicotine con-

densée dans les tentures se mêlait âprement à la cigarette de Frasque. Malgré les bruits voisins, l'endroit était morne à cause de la pauvre lumière passant à travers les mousselines ornées de lions héraldiques en couleur. Les demi-ténèbres semblaient du silence.

La comédienne observait Charles de Latorel avec une sorte de crainte parmi le scepticisme de sa conversation. Elle avait de brusques finesses, de soudaines profondeurs où Latorel s'émouvait, incapable cependant de pénétrer l'abîme de cette âme, de voir, derrière les formes épaissies et le misérable corsage de panne usée, l'artiste si subtile et parfaite.

Elle jouait actuellement un rôle de vieille entremetteuse et, chez cette assimilatrice instinctive, le rôle perçait dans la vie, les douceurs perfides, les insinuations adroites. Cela gênait Latorel, peu habitué à ces superpositions, et, de plus, naïf, venu dans ce milieu théâtral avec tous les préjugés de sa caste.

Bien d'autres choses lui donnaient du malaise et surtout la distance qu'il y a entre la cruelle destinée d'une Frasque et le bonheur insolent d'un Latorel. Ni elle ni lui ne songeaient à cette distance d'une manière définie, mais ils en avaient une sensation confuse et triste, d'humilité et quelque peu de crainte chez la comédienne, d'orgueil mêlé de honte chez l'aristocrate.

Elle représentait l'effort vain, le cœur brisé, l'art mortel à celui qui le pratique, l'éternel avilissement du pauvre ; la course aux rôles, les piteux cachets qui semblent une aumône, la pénurie, la faim. Elle gâtait par là les joies, les extases que Latorel prétendait devoir à son talent et aussi l'ennuyait par l'assimilation nécessaire de cette misérable silhouette de femme à sa silhouette à lui, mondaine et raffinée.

Dans le fond de soi, il se figurait ce milieu théâtral comme un milieu de filous et de courtisanes, mais de filous pittoresques qu'il eût été de mauvais goût de critiquer et de courtisanes amoureuses dont le vice a du chic. C'est le *Credo* de son monde, l'éternel « garde à vous » du riche devant le pauvre. Latorel n'y échappait point et il souhaitait qu'Antoine finît sa répétition.

L'envie de s'en aller alternait d'une manière douloureuse dans sa tête avec le désir qu'on jouât sa pièce, quand la porte s'ouvrit, jetée violemment ; deux hommes entrèrent, farouches, traversèrent l'antichambre avec un grand coup de chapeau sec, et gagnèrent la salle du fond.

— Ce sont les auteurs, dit Frasque ; je ne sais ce qu'ils ont à faire les loups...

Latorel se retrouva trop dans ces deux auteurs pour ne pas les comprendre. Son malaise s'augmenta de croire les Valcourt obligés à une pareille attitude, à cause sans doute de l'insolence du milieu.

Cependant la porte de la grande salle s'était refermée et le bruit des voix s'amplifiait dans une ardeur nouvelle...

— On répète le premier acte, dit Frasque, je n'en suis pas... Voulez-vous le voir ?

— Mais, est-ce l'habitude ?

— C'est l'habitude.

— Alors, qu'est-ce que cela ? demanda Latorel en montrant une affiche manuscrite collée sur la grande glace de la cheminée d'angle.

Frasque se retourna d'un geste vif et, marquant sa surprise dans une grimace ironique, lut :

« Défense d'assister aux répétitions de *Nory*. »

— Ah bah ! Est-ce que les Valcourt seraient des esbrouffeurs ?

Latorel, choqué de cette irrévérence,

demeura muet, écoutant les bruits lointains de la salle des répétitions. Frasque ralluma une cigarette, se recoucha sur le divan. Elle y demeura deux minutes hésitante, soupesant de l'œil son vis-à-vis :

— Vous êtes auteur dramatique, monsieur ? demanda-t-elle, enfin.

— Oui, dit Latorel, et monsieur Antoine m'a donné rendez-vous pour trois heures, afin de me parler au sujet d'une pièce...

— Est-ce une comédie que vous présentez ?

— Une comédie, oui.

Mais, craignant qu'elle ne lui demandât un rôle, il s'efforçait de tourner l'entretien, lorsque des cris de meurtre, un tapage infernal, des appels au secours arrivèrent jusqu'à eux...

Instinctivement, Latorel s'était levé.

— Ne vous inquiétez pas, dit Frasque puérilement ravie de l'émotion du jeune homme, c'est le premier acte de la pièce, un vrai massacre.

« On assassine ma mère, criait une voix jeune et rauque, la police, la police ! »

— C'est madame Valau, dit Frasque. Elle a un beau rôle. Voilà la réplique de Marmier.

Et Marmier glapissait des injures mêlées de plaintes, tandis qu'une voix d'homme, profonde basse-taille, criait en roucoulant ainsi que les ramiers en fureur :

— Attendez, vieille poule, salope, je vais vous couper la gorge !

Un brusque silence suivit, si profond qu'on entendit la voix d'Antoine disant :

— Recommençons... Il faut que Valau se rapproche de la fenêtre.

— En ont-ils pour longtemps ? demanda Latorel.

— On m'a fait venir pour le cinquième acte, dit Frasque, et ils sont au premier.

Latorel maudit ce milieu mal équilibré où l'on n'usait pas des moyens ordinaires de la politesse. Toute son aristocratie, sa jeunesse cajolée, habituée au respect, se révolta. Cependant, goutte à goutte, il se reprit, se souvenant de sa résolution d'être un homme mêlé aux autres hommes et non point un mon-

CHARLES DE LATOREL

dain catalogué. Alors il trouva quelque charme à l'aventure, à cette attente en un salon fané et puant le tabac comme un cabaret de nuit. Il se passionna gentiment.

« Vivre la vie, vivre la vie ! » se répétait-il intérieurement jusqu'à satiété.

Cependant, dans un geste de réponse à Frasque, il tirait sa montre :

— Quatre heures, j'ai le temps, j'attendrai...

— Quatre heures ! dit Frasque, et il faut qu'on répète le *Tigre blessé* à quatre heures et quart... Ces messieurs et ces dames vont venir...

— On répète donc deux pièces !

— Parbleu, dit Frasque.

— Pour les jouer le même jour ?

— Mais non, seulement Antoine a son idée...

Elle regarda Latorel comme pour juger de sa discrétion.

— Je crois que le *Tigre blessé* passera avant *Nory*.

— Ah ! dit Latorel avec indifférence.

— La pièce vient de Norvège, ajouta Frasque, et elle est superbe.

Un mysticisme particulier au Théâtre-Libre de ce moment passa dans sa voix.

— Si bien que ça ? demanda Latorel encore ignorant des dramaturges de l'Extrême-Nord.

— C'est du théâtre nouveau, s'écria Frasque avec enthousiasme.

La jalousie mordit Latorel au cœur. Lui aussi apportait du théâtre nouveau. Il fut enclin à dénigrer de parti pris l'engouement pour les étrangers ; puis il trouva cette forme indigne de son caractère... Cependant il dit :

— Il faut se méfier de prendre le bizarre pour l'original. Enfin, je suis partisan dans une large mesure de l'introduction des littérateurs étrangers...

Frasque goûta peu la demi-teinte. Emballée comme tout son milieu alors en pleine ébullition, en pleine *bataille*, elle ne vit dans les paroles du gentilhomme qu'une réserve envieuse, et se recroquevilla dans sa légère pose de femme qui fume. Latorel rompit le silence :

— Vous avez un rôle dans la pièce ?

— Oui, dit Frasque, et, ma foi, un rôle magnifique... Seulement je sais bien que le succès sera pour la petite Samy... Elle est admirable dans ce personnage délicat de Wilhelmine. Vous ne la connaissez pas ? Ce n'est qu'une enfant, mais intelligente...

Latorel imagina, suivant l'optique de son monde, un vague essai de proxénétisme. Cependant il réfléchit que Frasque ignorait jusqu'à son nom.

— Elle est si bien que ça ? demanda-t-il.

— Le rôle lui sied. Un rôle de fillette quelque peu étrange. C'est plein de grâce, d'innocence et de mystère, très séduisant...

Alors, pour Latorel, Samy fut une petite fille de douze ans, une de ces petites comédiennes perverses que leurs mères vendent toutes jeunes dans les coulisses de théâtre.

Il subit le sentiment pénible qui nous prend devant ces choses et qui se compose de honte mêlée d'une curiosité dépravée. Par un brusque retour sur lui-même et ses habitudes élégantes, le cœur lui faillit, le milieu parut atroce.

Il surmontait pour la seconde fois cette faiblesse, retrouvait des énergies entassées durant de longs mois en vue d'une existence de forte réalité, quand Chatin parut, reconduisant le chauve Voss, petit vieux de trente ans qui voyait avec une clairvoyance comique les petits côtés des hommes médiocres. En apercevant Latorel, le secrétaire s'empressa :

— Monsieur Antoine vous attend impatiemment, monsieur de Latorel...

— Je l'attendais, moi, patiemment, répondit Latorel avec son rire invincible de timide qu'il jugea idiot sans plus parvenir cette fois-là que les autres à le réprimer.

— Entrez donc, monsieur.

Latorel entra, après avoir salué poliment Frasque qui répondit à peine.

Il se trouva bientôt dans une salle oblongue, décorée de vieilles affiches

du Théâtre-Libre. L'éternel divan en occupait le côté de la porte. Là, se tenaient assis les Valcourt, Antoine et deux auteurs dont l'un, Georges Faney, a été le créateur original des pièces rosses tant en vogue aujourd'hui.

Des quatre hautes fenêtres donnant sur la cour venait une lumière diffuse, mélancolique comme tous les reflets.

L'aridité de cette pièce, la poussière partout répandue, le parquet gris, usé, le grand poêle d'atelier, contrastait si vivement avec les mines graves des spectateurs du divan et les visages absorbés des comédiens, que Latorel ne laissa pas d'en être troublé. C'était l'indéfinissable atmosphère du travail de théâtre, ce singulier effort dans le vide, vers des gestes, vers des accents réglés sur un diapason intérieur que chacun écoute et qui transforme un art d'extériorisation en un perpétuel retour sur soi.

Les acteurs semblaient pétrifiés aux différentes places où ils se trouvaient quand Antoine avait d'un brusque mécontentement interrompu leur jeu. Mesdames Valau et Marmier seules eurent pour le nouveau venu des yeux de femmes curieuses. Lui les regardait aussi de son regard de timide, ne sachant trop s'il devait admirer simplement les humbles inspirées ou, s'en épouvantant suivant le *Credo* de son monde, les voir à la fois terribles et séduisantes. Des deux, Valau seule pouvait prétendre à la séduction. Elle avait des grâces félines, une dépravation tranquille, quasi naïve, qui la faisait prolonger en une caresse longue ses serrements de mains, et cette ardeur vers des amants nouveaux qui à la fois dénote le désordre cérébral et une grande faiblesse cardiaque.

Ses yeux verts mirent Latorel mal à l'aise, mais il était trop loin d'une aventure de ce genre, dans sa volonté d'une belle œuvre complémentaire d'une belle vie, pour se laisser émouvoir. D'ailleurs, Antoine vint vers lui avec une cordialité un peu théâtrale mais très charmante et lui fit compliment sur sa pièce. Latorel balbutiait, gagné, flatté d'une sympathie qu'il était sûr de ne pas devoir à ses titres ou à sa fortune.

ANTOINE VINT VERS LUI...

Les Valcourt, Georges Faney et le quatrième personnage présent ayant relevé la tête en entendant les éloges d'Antoine, celui-ci les présenta au jeune homme.

Du coup, Latorel se trouva dans une atmosphère très active où son ambition s'éveilla et fit circuler son sang avec ardeur. Il souhaita les belles luttes intimes où les auteurs comme lui forment leur talent, il espéra autre chose que les vanités, les conversations, les fêtes galantes tellement superficielles de son monde. Il entrevit la passion à la manière dont elle est présentée par Balzac avec ce cadre du Paris inconnu où l'art

sert de rythme prodigieux à d'éclatantes amours.

Il avait fait ses études en province, occupé d'abord de sciences, puis, définitivement, de lettres. L'existence mondaine, qui tient tout entière dans de faciles amours, l'avait désenchanté. Systématiquement, et par ferveur de belle jeunesse, il s'était donné à la solitude, avait mené durant quelque temps une vie farouche, aux bois de ses propriétés.

Un pessimisme hautain l'avait saisi dans cette période. Replié sur lui-même, encore impuissant à créer, il attendait suivant l'ordinaire beaucoup du dehors, et le dehors ne lui apporta rien. Il s'écorcha en blasphèmes à la Schopenhauer, en cris de haine, de mépris contre la nature, sans se douter que tout cela fût seulement la douleur de ne pas être, la sourde accumulation d'énergie qui, vers la trentaine, atteint presque tous les hommes, et où se liquident les jeunes emportements de la foi, l'idéal vaporeux, le rêve sans forme.

Il sortit de là sans trop savoir comment, sans doute parce que la négation s'épuise autant que l'affirmation et que, table rase faite, l'âme a soif de se remplir à nouveau. Il caractérisait lui-même son état en disant : « J'ai vomi les fadeurs conventionnelles, par quoi les remplacerai-je ? »

Pour le découvrir, il voulut mener la vie réelle : « *la vie de tous les hommes avec leurs peines et leurs joies* ». Il n'y parvint pas, demeurant tout pétri des règles de son monde, de ce milieu d'élégances, de confort, de langage, de pensées eurythmiques où tout vise à supprimer l'effort. Il garda ce qu'on appelle du goût et qui n'est que l'habitude et l'usage. Mais enfin, il sortit assez des règles ordinaires, il se montra assez sincèrement épris de forte réalité pour être quelqu'un.

S'il est vrai qu'il fût ce *quelqu'un* en vertu seulement d'une fiction, cette fiction avait assez d'étoffe pour s'organiser comme un être. Dans des circonstances heureuses, Latorel pouvait n'en pas voir la fin. Il eût été alors un des mille simulacres que produisent les grandes collectivités et qui s'adaptent à ces collectivités, âmes qui ne vont pas jusqu'au sein de la nature et trempent toutes dans des milieux intermédiaires comme les racines de certaines lianes trempent dans l'air et non dans le sol : unités sociales, non point unités humaines.

L'art dramatique l'avait tenté parce qu'il cadrait mieux que le livre avec la langue pauvre et polie, l'ardeur modérée des milieux élégants.

Il y apporta son inquiétude de sentiments vrais. En guise de contrepoids à son aristocratie, il choisit de préférence des sujets populaires, et compensa le défaut de pittoresque par des originalités dans l'intrigue. Enfin, pour marquer plus vivement encore son aspiration vers un art sincère, il ne mit en œuvre aucune influence et expédia simplement ses pièces par la poste aux directeurs de théâtre.

Elles n'avaient été reçues ni aux Français, ni à l'Odéon, ni au Vaudeville, mais dès qu'il s'était adressé à Antoine, celui-ci avait répondu par une lettre charmante que son accueil, ce soir-là, venait de compléter.

Dans le rayonnement du succès, Latorel eut la première impression d'une personnalité bien à lui. Il fut conforme à son caractère de croire qu'il dédaignait les faveurs de sa naissance et de sa fortune, qu'il touchait à son rêve : chercher en tout une vérité assise, ne se soucier que du mérite propre. Et une semblable conviction devenait périlleuse pour lui dans sa naïveté même, non point dans l'ordinaire de la vie, mais pour les cas passionnés où elle

engagerait cette âme de deuxième plan aux voies de la nature primitive, sauvage et impérieuse, que seuls les grands êtres peuvent aisément dominer.

Or, il se tenait ainsi dans une voluptueuse ardeur, très excité, très accessible à l'aventure, quand, la porte s'ouvrant, il entra tout un flot de femmes parmi lesquelles une belle fille blonde, au délicieux regard. Elle était vêtue d'une robe de velours à côtes gris-souris. Ses cheveux relevés sur le front avaient parmi leur blondeur des reflets de feu. Svelte et souple, le visage délicat et sérieux, pâle et passionné, elle plut infiniment à Latorel dont les yeux s'arrêtèrent à peine sur deux autres comédiennes, somptueuses créatures accompagnant madame Benriot du Gymnase afin de la voir dans un des rôles du *Tigre blessé*.

Un grand brouhaha s'élevait à présent parmi la fumée des cigarettes. Quelque chose de rude émanait de la salle, de ses tables de jardin, de ses chaises de bois, si bien qu'on eût dit un misérable café de province, et cette rudesse, contrastant avec la langue polie des auteurs, avec les gestes mesurés des comédiens, avec les toilettes délicieuses de la plupart des femmes présentes, donnait à Latorel une impression de force où il délectait son aristocratie pénitente.

S'étant remis en place, les acteurs commencèrent de marcher et dialoguer à travers des accessoires et des décors fictifs. Antoine arrêta tout l'intérêt sur une scène où l'on voyait un personnage auprès d'un berceau. Il en tira des effets remarquables.

Un silence doublé du comédien aux spectateurs régna dans la salle. Les gestes, les mots, les moindres choses baignèrent dans cet extraordinaire silence. C'était comme le tissage d'une toile d'araignée, une œuvre compliquée et muette, forte et subtile, d'un goût très délicat, non seulement le comptage classique des distances, mais une sorte d'architecture des mouvements et des inflexions, où les vides et les pleins, les saillies et les retraits, s'accordaient magnétiquement à cette force obscure qu'est un public.

Saisi, pénétré d'une vision qu'il jugea neuve sur l'aménagement artistique de ses pièces futures, Latorel eut le ressaut d'orgueil connu de tous les auteurs. Et comme, dans le geste de cet orgueil, il relevait la tête, ses yeux rencontrèrent le visage de la jeune fille blonde, penchée, prise dans le silence comme dans un gel soudain. Une grâce plus fine que la vie s'en exhalait, telle une atmosphère de délices très spiritualisées, et cependant — par quel sauvage retour — Latorel la désira tout à coup à la manière d'une brute, rêva de prendre le corps voluptueux de l'actrice tandis qu'elle aurait ce sourire délicat et spiritualisé.

La scène finissait. Latorel serra la main d'Antoine qui lui dit :

— Venez donc voir Samy, demain, dans le *Tigre blessé*, aux Menus-Plaisirs.

— Qui ça, Samy ? demanda Latorel.

— La blonde, là ! répondit l'autre en montrant la jeune fille qui avait tant frappé Latorel.

— Je viendrai.

Et il s'en alla. Mais en traversant la cour pour rejoindre son coupé, il se murmurait à lui-même, brutalement :

— Je prendrai Samy.

II

Le lendemain, Latorel déjeuna chez lui, seul, d'une côtelette et de quelques primeurs, puis, dans l'après-midi, donna l'ordre qu'on attelât, et fut aux Menus-Plaisirs.

Ayant pénétré dans la salle par la

porte du boulevard de Strasbourg, il se trouva tâtonnant parmi l'obscurité des couloirs. Un tambour s'ouvrit sous la pression de sa main, il vit le rideau levé, une faible lumière sur la scène et personne. Cependant un bruit de

SAMY...

voix dénonçait la présence d'un groupe de causeurs au balcon. Il monta. Quelques acteurs, Faney, Voss, M. de Bellières, que Latorel connaissait et dont tout le monde savait les bonnes relations avec le *Figaro*, étaient installés sur des fauteuils en attendant Antoine. Bellières était venu pour voir la scène où Samy se tuait :

— Le *Figaro* la donnera sans doute dans sa prochaine soirée.

Latorel se sentit brusquement inquiet. Bellières recherchait-il la jeune actrice ? Et Samy apparut, comme la veille pendant la causerie avec Frasque, une petite fille que sa mère vendait. Une pareille imagination fit prodigieusement plus de mal à Latorel cette seconde fois ; même il la jugea absurde devant le fin profil de la comédienne, telle qu'il l'avait vue, le soir précédent, délicate et extasiée :

« Eh bien, quoi ? serait-ce la première courtisane à laquelle on voit un air angélique !... »

Ce dédoublement dénigreur le fâchant, il se remit à causer avec Bellières qu'il interrogea sur Samy.

— Ma foi, je n'en sais rien, fit l'autre, âpre et bilieux... On m'a dit qu'elle jouait bien, je suis venu pour m'en assurer... Voici Antoine, il vous en dira davantage.

Latorel, choqué du ton de Bellières, lui tourna le dos et écouta Antoine. Samy sortait du Conservatoire. Elle s'était entichée du Théâtre-Libre. Elle y réussissait. Habituellement, elle jouait à l'Ambigu. Pas d'amant.

— Comment, pas d'amant ? cria Bellières d'un ton vinaigré, mais avec quoi paie-t-elle ses toilettes ?

— Sa mère possède une petite fortune indépendante.

— Enfin, vous n'allez pas me dire, chicana Bellières...

— Eh ! je ne suis pas Caton... La vie privée et même publique de mademoiselle Samy ne me regarde pas. Son talent seul... Mais c'est une honnête fille, j'en suis sûr, autant qu'on peut être sûr de ces choses-là. Je le dis parce que je le pense : je n'y attache aucun prix.

Et voyant que Bellières ricanait, il ajouta :

— Passons aux choses sérieuses...

Le groupe d'acteurs rit très haut et Latorel, à cause de ce rire, demeura dans le doute. N'était-il point de la part d'Antoine trop naturel de défendre contre des hommes du monde les comédiennes qu'il employait ? Cependant, de la pièce et représentait, au lieu d'un atelier, quelque salon d'opérette aux nombreuses portes. Il fallait à chaque minute rappeler un détail, recombiner des mouvements.

Ainsi rompu, Latorel vit un spectacle étrange. On ne sait quel art puis-

ANTOINE DIRIGEAIT SES PENSIONNAIRES...

de l'énergie de ses affirmations, on pouvait induire que Samy se tenait bien. Peut-être ne lui connaissait-on qu'un seul amant.

Antoine appelait les acteurs en scène. Debout, au centre du balcon, il dirigeait ses pensionnaires, à grands éclats de voix, rudement, ainsi qu'un capitaine de navire. Le décor n'était point celui sant de rendre matérielle la mysticité se dégageait du heurt alourdi des phrases, et, dans un milieu d'incohérence morale et de désordre, venait une silhouette exquise de jeune fille où la folie ambiante résonnait comme un gros tapage dans un fin cristal. Cette jeune fille, c'était Samy.

Sa voix avait des notes délicates, sans

frémissements ni vibrations ; rien de la chanterelle des violons mais plutôt le son continu des flûtes largement chan-

IL VIT UNE SILHOUETTE DÉLICATE...

tantes et ondulantes. La comédienne saisissait l'attention par cette voix, par son rythme musical et aussi par l'extrême lucidité avec quoi elle disait les choses un peu confuses de son rôle.

Latorel fut charmé à l'extrême. Cependant, l'idée de reporter sur Samy la chasteté du personnage de comédie ne parut en lui que d'une manière fugitive. Il subit l'éternelle surprise de la volupté et désira farouchement la jeune femme dans ces illusions gracieuses. Il pâlit. Il fut jaloux de Bellières comme le pourrait être un lion d'un autre lion, sans le souci tout humain du passé de la comédienne. Il ne douta point qu'elle ne fût flattée d'être recherchée par le comte de Latorel. Et, l'acte fini, il demeurait tout tremblant de son désir, à regarder sur la scène la marche souple de Samy gagnant la sortie du fond.

— Épatante, disait Bellières, son amant ne doit pas s'embêter.

— Puisque je vous dis qu'elle n'en a pas ! s'écria brusquement Antoine avec un grand accent de sincérité.

Latorel tressaillit. Toute son âme se renversa, et, au lieu de Samy mercenaire et livrée, il vit tout à coup Samy maîtresse volontaire et merveilleuse. La volupté fut triple, la gratuité étant son principal facteur. Mais elle n'alla point sans un effroi mondain de la passion véritable. Il se leva, prit congé d'Antoine avec quelques mots aimables et louangeurs, serra la main de Bellières et s'en alla.

Au bas de l'escalier, dans la mi-ténèbre, il vit une silhouette délicate sous un petit manteau de velours clair, un visage très fin, très sensitif, un peu gelé par la gravité de l'ombre.

Latorel reconnut Samy. Lorsqu'ils se virent, lui avait cinq ou six marches à descendre, et elle, d'un mouvement de réserve, s'arrêta. Mais, en même temps,

un sourire spiritualisa ses traits, son regard un peu baissé fut à la fois de beau respect et de sympathie, soucieux de plaire et finement malicieux.

Il salua, pris dans les rets de ce sourire, de ce regard. Un intérêt tendre germa spontanément en lui. Longtemps, il la regarda, presque impoliment, sans parole possible, mais avec le besoin d'une parole, avec la sensation de se trouver proche de quelqu'un de très connu, d'un membre de sa famille revenu de voyage...

Quelques pas dans le couloir, Samy commençant de gravir l'escalier, et, dans l'âme de Latorel, un regret intense, l'idée aussitôt combattue d'une audace brusque ; quelques pas encore, le retour jusqu'à l'escalier où Samy venait de disparaître, enfin un grand geste de désolation, une poitrine surhaussée et soupireuse et le départ dans l'angoisse de l'échec perpétuel de tous rêves, l'incertitude des événements et de son propre cœur, le souhait que son amour, que sa soif de vérité, de formes neuves, se fût plutôt abreuvée là qu'ailleurs, dans des grâces fines, dans une passion spiritualisée, désintéressée de trop rouges ferveurs sensuelles, amincie, évidée, travaillée en dentelle d'âme, en fragilités végétales, par la blondeur des cheveux de Samy, son front clair, ses yeux au rire profond et la svelte vénusté de son corps.

III

Latorel devint un familier du Théâtre-Libre. Il traversait la cour oblongue où le jour tombe de très haut, gravissait l'escalier décati, poussait la porte, et c'était, dans une lumière triste, l'antichambre fanée, le divan vaste où l'on respire une odeur de poussière, la salle des répétitions aux pauvres reflets, semblable à un cabaret de ville usinière.

Mais ces choses sales et mornes sont habitées d'un intérêt mystérieux. Dans la beauté absente, on y prépare de la beauté future. Peu à peu, Latorel en goûta le charme. Il aima d'y passer des après-midi entières ou quelques heures le soir, aux répétitions, sous prétexte d'abord de choisir les interprètes de sa pièce, puis sans prétexte. Il s'émut comme s'émeut le dernier figurant à cette singulière cuisine du théâtre, à cette nerveuse présence d'hommes et de femmes en proie à l'hypnose dramatique.

C'est une recherche, un tâtonnement que le silence accompagne invinciblement, un désir différent chez chacun, une perpétuelle alerte de l'intuition et de l'imagination. On y voit les acteurs en route, mesurant leurs gestes, réglant leurs paroles, attrapant des inflexions comme des poissons dans un filet, se brisant, se reprenant, hésitant entre dix avis contraires, entre dix efforts opposés, jusqu'au moment où ils arrivent à cerner le mieux.

Les vitres pâles d'une clarté immobile d'abîme, l'âme pensive, dilatée et rassemblée tour à tour, de la fumée, les interruptions hachées d'Antoine, la surprise d'un rythme dont on subit le charme captieux, la désagrégation soudaine de mouvements déjà réglés et qui dès lors vont s'enchaîner d'une façon nouvelle, l'émotion combattue des effets routiniers, le souffle horripilant d'une beauté trop neuve, tout à la fois ravit et déconcerte l'aristocrate.

Mais que vienne Samy, ses hanches de volupté, ses seins de tendresse, ses yeux rieurs, sa bouche tendrement chiffonnée, et quelque chose transmue la valeur des tons et des lumières comme des actes, des gestes, des paroles. Latorel passe des heures sublimes à se tenir sur le divan parmi les cigarettes, tandis qu'elle répète, en robe très simple, ce rôle d'enfant où elle triomphe. Il n'aurait pu dire

d'où venait ce charme, si c'était seulement la joie des choses nouvelles qui, parce qu'elles contribuent à former un équilibre plus parfait, amènent une surabondance de vie, ou si déjà l'amour, cette fleur suave de la volupté, commençait à pousser en lui.

Durant toutes les répétitions de *Nory*, il fit sa cour dans une manière timide et exquise, comblant Samy et les autres comédiennes de fleurs et de bonbons. Elle se laissa gagner à la douceur des compliments, aux pâleurs brusques, aux joies suivies de tristesses dont le contraste suggère ardemment la passion, surtout à la présence assidue et frémissante, à cette chose infiniment douce pour la femme de se sentir entourée, frôlée, désirée. Mais elle ne s'avança pas, attendant l'aveu de l'homme, pleine de pudeur, de fierté et d'amour.

L'aveu ne vint point. Latorel se résistait, aidé par les modes si confus de la volupté au début des passions. Ce fut d'abord la joie courte de se voir, une induction joyeuse de leurs êtres l'un par l'autre ; puis, par le simple jeu des séparations et des retours, la prise des parties plus profondes, et, dans le passage de la volupté du corps au cerveau, une idéalisation extrême où Samy, cessant d'être une femme, devenait quelque déesse dispensatrice de toute grâce. Il s'attarda dans ces joies qui paraissent tellement innocentes, et il croyait encore prendre le plaisir du dilettante que déjà l'amour le tenait dans sa force puissante.

Il vivait Samy et Samy le vivait, tous deux se pénétrant par ce sens de l'amour qui est le plus ancien de nos sens et que tous les autres ont perfectionné en nous, comme la délicatesse de notre vue et de notre ouïe a perfectionné notre corps.

Pour Latorel, ce fut l'entrée dans un monde neuf, dans cette richesse, cette diversité, cette audace, vertus merveilleuses des choses naissantes, et qu'une aristocratie raffinée par sélection ne saurait connaître hors les cas exceptionnels de passion. Mais ce fut aussi l'épouvante, parce que son éducation provinciale, le souci de sa carrière, une certaine sensibilité et un esprit de justice s'opposaient en lui à l'idée de faire de Samy sa maîtresse. Il avait reconnu l'extrême délicatesse des sentiments de la comédienne, sa dignité, sa générosité, sa pudeur. Même il n'était pas bien sûr qu'elle ne fût vierge. On ne lui connaissait pas d'amant et, dans ce milieu de tranquille dépravation, un respect l'entourait.

Cependant, chaque fois qu'il la quittait, il se sentait délivré, s'étonnait même de l'empire qu'elle avait eu sur lui. Il était aussi sûr de pouvoir rompre que de tourner à volonté le coin de la rue, et ce simple leurre, l'entraînant à des audaces intérieures suivies d'abandons réels, finalement le devait livrer.

Bientôt, en effet, le vaste appareil de la volupté s'induisit davantage. Latorel, loin de Samy, ne pouvait tenir en place, et la vie se passait auprès d'elle ou en route pour la voir, soit qu'il rôdât autour du local du Théâtre-Libre ou qu'il suivît les rues qui mènent de ce local à la rue de Londres où il savait que la comédienne habitait.

C'était généralement vers le crépuscule, quand, les dernières clartés vibrant sur Paris, déjà les boutiques s'illuminent. Toute jupe semblable à celle de Samy arrêtait son cœur. Il s'élançait au long des trottoirs comme un chien vers une proie et, quand il reconnaissait que l'inconnue n'était pas Samy, une ivresse de volupté soudaine le faisait regarder la jeune femme poursuivie. Mais aucun désir ne lui montait. Samy, Samy seule !

La volupté, l'espérance, la tristesse se partageaient son être, jamais le dé-

couragement. Il arrivait la face pâle et noyée sous la lumière couchante, il repartait, infatigable, quand l'ombre cache les yeux sous l'arcade des sourcils. Cette force sans cesse renouvelée le ravissait comme un triomphe sur sa nature qui était molle. Elle est une des plus grandes jouissances des débuts de l'amour, bien faite pour tenter le mâle, ce fanfaron éternel de la vigueur et de l'audace. Latorel goûta aussi l'ardente poursuite avec des sentiments où la suavité de la légende moderne se joignait à la sauvagerie des temps primitifs.

Tel soir, après quelques tours le long des rues, par la rue de Clichy, la rue de Londres, il revenait à la triste et humble maison de la rue Blanche, dans un guet passionné. Parfois, plus furtif qu'un voleur, il entrait sous la porte cochère, allait jusqu'à la cour où il voyait flamboyer les six fenêtres du théâtre. Assuré que les répétitions n'étaient point finies, il reprenait sa rôderie fauve.

Bientôt, il cessait de penser ; alors son regard semblait plus vivant et les moindres choses le sollicitaient, les fentes du pavé, le grain de l'asphalte, les plaques émaillées où se trouve le nom des rues. Une tristesse sourde qu'il s'efforçait d'écarter lui venait à voir la perspective des chaussées s'amincissant dans le lointain, des sanglots étouffés sautaient dans sa poitrine.

Onze heures. La place Blanche désertée retrouvait quelque animation. Des gens sortaient du Moulin-Rouge, s'installaient aux cafés, attendaient sur les trottoirs. Les voitures à chaque instant augmentaient en nombre. Latorel prenait au front la stupeur des badauds. Tout spectacle l'arrêtait sans cause, par une curiosité distraite et imbécile, et il fallait que Frasque, Marmier, Voss ou Fancy surgissent de la porte cochère, pour le rendre attentif. Enfin, venaient deux silhouettes où tout son cœur s'arrêtait, celle de la mère courte, celle de la fille plus haute et élancée... Samy allait de ce pas d'abord traînant et comme hésitant qui marque les doutes et les angoisses de la comédienne livrée à son art, quand, pleine des détails de la soirée, elle y revient, s'arrête et reprend.

Mais bientôt les rues désertes, le silence agissaient sur les nerfs des deux femmes. Elles précipitaient leur marche. Sa jupe troussée à pleines mains, dans un geste de théâtre, Samy trottait devant Latorel, et, quoiqu'il suivît de loin, la dentelle du jupon lui apparaissait parmi les plis gracieux de la jupe.

Ah ! fines jambes de Samy, petits pieds légers, taille longue, visage pâle où éclatent les grands yeux bleus aux cils noirs, lèvres charmantes, bouche agrandie un peu et travaillée par la déclamation, quel charme infini s'en dégage! Mais ce ne sont encore que les premiers frissons. La joie, toute massive, se détaille à peine. Puis, un frisson nouveau, l'avoir là sous les yeux, l'accompagner jusque chez elle, la voir rentrer avec sa mère, être sûr qu'elle est seule.

Ainsi naquit la jalousie. Elle le tortura. Dans un dernier effort, il tenta la fuite et se rendit à Nice. Il y apprit par les journaux le retentissant succès de Samy dans le *Tigre blessé*. Mille sentiments divers assaillirent son âme, mais le désir revêtit tant de prétextes qu'enfin il prit le train pour Paris, et tout son être vibrait de la magnifique inquiétude passionnelle sur le rythme des pistons de la locomotive qui le ramenait.

Il vécut alors une existence plus trouble que les journées de mars aux environs de l'équinoxe quand le ciel déploie d'infinis caprices. Son âme s'élançait et se brisait, se modelant sur les heures, tantôt prometteuses et légères, tantôt décourageantes et lourdes.

Le passage de la chair de Samy, son doux corps dans ses robes frôleuses, son sourire, ses petites mains prises dans des doigts passionnés, quelques mots de feu, c'est l'histoire d'un amant. Mais il y faut joindre la vie fauve des contradictions, le souvenir des règles mondaines qui tournent en crainte et en remords chaque élan, en honte chaque faveur, le cynisme de la chair qui veut être satisfaite et se réclame de la jurisprudence cruelle des séducteurs : le droit de prendre, la bêtise de trop calculer.

Et puis, jamais l'acte en rapport avec la pensée. Marcher à travers tous les atermoiements vers un but qu'on obscurcit mais qu'on n'efface pas. Se tromper perpétuellement soi-même. Jouer le matamore de la volonté et, quand Samy paraît, que nulle résolution ne tienne. S'avancer quand on se promet de reculer, offrir ce qu'on veut refuser, dire ce qu'on prétend taire. Ce désarroi de sa pensée attriste et rassure Latorel. Il ne peut se reprocher une si évidente folie. Il est enchanté de se désobéir. Les formes profondes de son âme ne répondent plus aux formes superficielles. Il veut Samy, et sa volonté ne se heurte plus qu'à des spectres de crainte, à des fantômes de scrupules : l'heure venue, ce sera un jeu d'accorder tout cela.

IL APPRIT PAR LES JOURNAUX LE SUCCÈS DE SAMY.

Il en eut la première révélation le jour de la répétition générale de *Nory*. Parmi le brouhaha des coulisses encombrées de voyous figurants, il la vit au misérable foyer des Menus-Plaisirs, dans un jersey rouge qui amincissait sa poitrine, lui donnait un air d'enfant, avec un peu de souffrance dans le sourire, et elle lui inspira des sentiments de pitié, mêlés d'admiration pour la spiritualité délicate de son visage.

Il s'assit à côté d'elle sur la banquette de misérable velours éventré, et perçut avec toute puissance que l'affreux endroit, la poussière, l'odeur de latrines par les couloirs, que tout s'effaçait devant la grâce d'aimer, que la petite jupe de mérinos était plus forte que toute laideur, qu'il n'y avait qu'un plaisir, qu'un objet en ce monde, tenir la merveille, conquérir la jeune âme, le jeune corps...

Mais, la toile se levait, il regagna la salle. Une chambrée non point brillante mais passionnée l'occupait : la critique aux fauteuils avec les hommes de lettres amis de la maison ; dans les loges, un monde mêlé : comédiennes, cocottes, femmes de journalistes, et, debout, des tard-venus, des écrivains de petites revues dont l'amour-propre dédaignait les troisièmes. Point d'habit, quelques redingotes et beaucoup de vestons.

Le silence d'abord, puis, devant les bizarreries de la pièce, un frétillement léger, des chuchotements, enfin un rire ; du silence encore, les mêmes bruits plus décidés, un mot dans la salle, un large

éclat de joie, des coups de sifflet... L'acte tombait dans un tapage immense, et Latorel ne songeait, parmi la cohue vociférâtrice des couloirs, qu'à joindre la porte de fer, à retrouver Samy.

Mais tout ce bruit avait mis son âme en mouvement. Le plaisir cruel des visages, la rosserie d'un public monté à la blague l'excitait vers une séduction plus libre et plus violente. Il n'avait pas tant pitié de Samy, il n'éprouvait que le désir de la prendre, de s'imposer.

Or, il la retrouva sur l'escalier qui mène aux loges de femmes à gauche du foyer. Elle s'apprêtait à monter pour changer de costume. Les acteurs et les actrices sortaient pêle-mêle de scène, accompagnés d'amis. Une sorte de consternation n'empêchait pas qu'ils ne fussent émus guerrièrement à la bataille. Ils parlaient avec fièvre des épisodes de l'acte et s'écoulaient par les corridors dans des vêtements grotesques qui faisaient de toutes ces choses une indicible folie. Des femmes montèrent l'escalier, écrasant Samy et Latorel contre la muraille. Un bec de gaz éclairait la saleté de l'endroit, l'horrible gris de poussière qui couvre tout ce qui touche au théâtre.

— VENEZ, MERCREDI, A MON JOUR...

Un enivrement, une perversité de capteur donnait à Latorel toutes les

audaces. Il tenait les deux mains de Samy, lui parlait vivement, sollicitait un rendez-vous.

— Ah ! pourquoi ? disait-elle dans un sourire flottant comme son âme.

— Parce qu'on ne peut causer ici, répondait-il, pris d'une honte à faire l'aveu de son amour dans une sale cage d'escalier.

A ce moment, Antoine parut sur le seuil de la porte donnant accès vers la scène.

— Dépêchez-vous donc, mademoiselle Samy, vous ne serez pas prête !

— Quand ? où ? murmura Latorel, dans la fièvre de cette minute.

— Venez, chez moi, mercredi, à mon jour, dit-elle.

— Oh ! ailleurs ! fit-il.

— Non, pas ailleurs.

C'était ferme. Une colère le saisit. Il se vit trop avancé dans une action stupide. Déjà Samy montait vers la loge, criant :

— A mercredi !

Il leva la tête. La fière fille blonde se penchait, avec l'éclat magnifique de ses yeux bleus touchés de deux coups de crayon, la bouche éclatante, peinte en rouge, et son air de merveilleux bijou.

— Bijou ! bijou ! murmurait Latorel en s'en allant, bien résolu à ne plus la voir, car il apercevait l'abîme inévitable, le collage, effroi de sa génération et de son monde.

IV

Il se résista. Sans cesse, ainsi qu'un épouvantail, il revoyait le corps souple penché sur la rampe d'escalier, les yeux allongés, les lèvres peintes de la comédienne. Elle lui semblait ainsi quelque courtisane hardie, fomentant le scandale, ravageant une existence d'homme. Le désir qu'il avait d'elle s'accroissait à cette image et il criait de volupté inassouvie dans la solitude.

Cependant cette forme passa : les autres moments où il avait vu Samy prévalurent, plus nombreux, plus profonds, non moins troublants, non moins effrayants pour le mondain timoré. Il l'admirait, la voyait vertueuse, délicate, spirituelle, et alors, s'efforçant de rompre avec elle dans sa pensée, il ne pouvait.

Elle était liée à lui par une multitude de petits faits en apparence sans valeur et dont le souvenir le rendait tout tremblant. Il croyait (casuistique amoureuse dont il était à peine dupe) qu'il pourrait très bien ne jamais la posséder et prendre seulement du plaisir à causer avec elle. Dans cette conception, elle devenait une amie pure, un foyer d'ardeur pour la volonté comme pour l'intelligence ; mais s'attardait-il à penser qu'elle aurait quelque jour un amant, à ce traître détour il tressaillait, le désir chatouillait ses nerfs et une jalousie terrible le privait de toute orientation morale. Il secouait ce désir, revenait à une image absurde de Samy bonne fille, aimante et fidèle sans devenir maîtresse.

Ainsi tour à tour le désir et la justice, la volupté et la pitié se succédaient dans son être comme des flots d'un même océan. Mais il sentait bien qu'il n'avait plus que d'une manière infime le pouvoir de s'arrêter sur la pente de sa passion. L'impulsion dominait sa vie, comme elle a dominé la vie générale. Les jours épuisèrent sa résistance. Après cent alternatives, il fut quand même voir Samy.

Or, une semaine s'était passée. Les deux représentations de *Nory* avaient eu lieu. La comédienne ne pouvait plus recevoir chez elle, retenue par des répétitions d'après-midi à l'Ambigu, où elle jouait aussi le soir. Latorel courut à ce théâtre et assista dans la salle au

premier acte de la pièce qu'on y donnait. Samy ne parut pas.

La toile tombée, il gagna la porte de l'administration afin de se rendre aux loges d'artistes.

— On n'entre pas, monsieur, cria le concierge d'une voix bourrue.

— Je désire voir mademoiselle Samy, dit Latorel.

— Il faut une autorisation écrite.

A ce moment, quelqu'un derrière le comte, fit :

— Laissez entrer monsieur.

Latorel se retourna et reconnut un fonctionnaire des Beaux-Arts, Rusthol, plein de crédit auprès des puissances de la politique et de la littérature.

— Vous venez pour voir mademoiselle Samy, monsieur le comte, moi pareillement.

— Ah ! fit Latorel mordu par une très subite jalousie.

Ils montèrent, et Rusthol, sur les indications de l'ouvreuse, frappa à une porte.

— Entrez, cria Samy.

— Grande nouvelle ! fit Rusthol.

Latorel se contenta de saluer. Elle lui marqua alors cette préférence qui passionne les vrais amoureux. Elle fut toute à lui, malgré Rusthol si important, si gonflé de sa grosse affaire. Pour la première fois, Latorel comprit à quel point Samy s'était attachée à lui et, par un effet assez ordinaire chez les amants, il eut aussitôt un petit mouvement intérieur de recul. Cependant Rusthol se mettait à expliquer le motif de sa venue, et l'enchantement de Samy, son sourire de gratitude, rendirent à Latorel la ferveur amoureuse avec la jalousie. Il fut plein de soupçon, d'histoires de théâtre, où les comédiennes cèdent à des marchés honteux. Puis, revenu à la justice, il craignit de la perdre dans le succès promis par Rusthol. Comment

RUSTHOL FRAPPA A LA PORTE.

supposer qu'elle s'attacherait à lui quand elle serait environnée d'adulations, quand tout ce que Paris compte d'élégants, d'artistes, de littérateurs serait à ses pieds? Il s'affolait, pris dans cette subtile perversité du théâtre qui rend la passion excessive en la faisant précaire. Il voyait Samy brillante, applaudie. Conquise par le public, que pourrait-elle encore donner à l'amant ? Et cette lutte le tentant et l'épouvantant à la fois, il voyait un enivrement céleste dans la victoire, sentiment absurde auquel Latorel n'échappa pas plus que les milliers d'autres qui s'éprirent d'une actrice. S'il s'était trouvé seul avec Samy, il se serait mis à ses pieds. Malheureusement, Rusthol demeura longtemps, expliquant à la comédienne le rôle qu'on lui destinait. Elle s'enflammait, ainsi qu'il arrive toujours au début.

— EH BIEN, DÉCROCHEZ-MOI CELA.

— Eh bien, décrochez-moi cela, conclut le jeune fonctionnaire; allez trouver Bérieux. Maintenant que vous connaissez le rôle dans ses grandes lignes, tâchez de lui en donner une bonne impression.

Ces visites à l'auteur sont choses trop naturelles pour que Samy y fît une objection ; mais elle n'eut qu'à jeter les yeux sur Latorel pour s'apercevoir, avec l'exquise sensibilité d'une femme aimante, qu'une affreuse jalousie le rongeait. Saisie, elle chercha quelques minutes :

— J'irai avec ma mère, dit-elle enfin.

Rusthol fit une moue. Il voyait Bérieux se raidissant devant ce tiers, devenu, grâce à la caricature, un épouvantail.

— Vous connaissez Bérieux, il n'aime pas qu'on pose. Il se fermera. Allez seule.

— Eh bien, fit Samy, accompagnez-moi, vous.

— Quelle heure ?

— Trois heures.

— Convenu.

A tous ces détails qu'il sentit être pour lui, Latorel se prit à rougir sans savoir si c'était de honte d'avoir été deviné ou de plaisir de se voir si bien obéi. Il n'était plus du tout jaloux de Rusthol.

Celui-ci allait partir quand Augustine Dorge, l'ingénue du théâtre, entra accompagnée de sa sœur. C'était la meilleure amie de Samy, petite figure chiffonnée où tous les maux d'un sang trop pauvre et d'une organisation surmenée étaient inscrits dans des rides, des pâleurs de cadavre, des lèvres en loques... Et cependant, par la vertu d'un héroïsme surhumain, le tout s'éclaire et vit d'une vie triste et charmante. C'est, dans l'ignorance, dans l'abandon à tous les vents de l'imprévu, une fermeté extraordinaire, une vie caractérisée et opiniâtre dans l'unique désir de bien faire. Nulle injustice jamais, nul acte même peu délicat. Tout est bouillant de généreux accueil, de dévouement gratuit.

En elle se trouve le triomphe de la vie de théâtre, une cervelle montée en attitudes nobles avec l'accompagnement des mots qui éveillent ces attitudes et que ces attitudes éveillent, et qui, intarissablement, trament un tissu de merveilleuses bontés sur des motifs de mirlitons, sur les fades légendes d'honneur des théâtres populaires.

Elle intéressa Latorel. Il trouva une joie d'artiste à la voir se développer devant lui, en paroles rapides, à la fois sincères, ainsi qu'une confession, et artificielles comme une parade.

Il survint encore deux autres comédiennes prêtes pour la scène, les yeux élargis de koheul et les pommettes fardées à l'extrême. On causa.

Latorel goûta le charme d'être parmi ces femmes aux sensations fraîches et un peu âpres comme la senteur des renoncules. Il ne se possédait plus du tout, son cœur entier à Samy dans un abandon de chevalier Desgrieux, avec les tendresses, les langueurs, les sourdes voluptés stillant dans la poitrine ainsi que des gouttes chaudes. Tout autour de lui, un cercle de jupes, d'où sortent des petits souliers vernis, un très doux parfum de femme, une atmosphère molle, des bouches d'enfant, des yeux faibles en résistance. Et Samy, souriante, piquante, son petit pied dans une mule rouge, sa robe de soie blanche, lourde sur elle, ses formes arrondies, sa grâce de fille libre, ses beautés répandues dans toute sa personne et qu'il voudrait, lui amant, rassembler, tenir dans sa main impérieuse ainsi qu'on tient les quatre rênes qui guident un beau cheval.

Rusthol parut ne pas se plaire moins que lui dans ce milieu capiteux, et il vint un jeune attaché d'ambassade accompagné d'un grand diable d'Anglais très chic qui entourèrent Samy de politesses empressées. Latorel perdant tout espoir d'un tête-à-tête, demeurait sombre et crispé, quand la voix du crieur retentit par les couloirs en même temps que le bruit de la sonnette :

— En scène pour le deuxième acte !

Samy se leva.

— Oh ! tu as le temps, dit Augustine, tu n'es pas du début.

Latorel demanda le rôle qu'elle jouait dans la pièce. Elle faisait une duchesse amoureuse de Napoléon. A peine s'il entendit sa réponse, tant il la contemplait ardemment, là debout, magnifique, toute parée et passionnée.

— Il faut, dit-elle, que je défasse mes cheveux, car je les porte sur les épaules durant le deuxième acte.

— Je vais t'aider, fit Augustine.

Elle accepta, elle prit place devant le miroir, éclairée de part et d'autre

par les lampes à incandescence, et eut bientôt sur les épaules sa luxuriante chevelure, voile de lumière dorée, merveille de soie translucide où le cœur de Latorel se perdit.

Il la désira avec des forces neuves. Il lui parut que le premier venu allait la lui voler, qu'elle ne pourrait faire un pas dans la rue sans être suivie, aimée, demandée en mariage. L'excès de la faiblesse où le jetèrent de telles imaginations lui fit tout à fait oublier ses réserves. S'assurer Samy devint le seul but possible à l'existence.

C'était la griserie farouche de la volupté, la chose qui fait crier nos fibres et immobilise nos résistances, mélange de jalousie, d'ardeur chasseresse, de superstition, de désir fou. Cela passa comme un ouragan. Il entrevit le beau corps de Samy sous des étoffes lourdes, les dessous de soie, les linges éclatants et une possession immédiate, folle, bestiale, lui sembla l'unique moyen d'avoir jamais ce qu'il voulait avoir au prix de sa vie.

— C'est commencé, cria la voix des coulisses, c'est commencé...

Elle s'élança, elle disparut, effleurant Latorel du vol fauve de ses odorants cheveux. Augustine fit :

— Elle a le temps.

— C'est égal, répondit Rusthol, ce jeu m'agace toujours. Je tremble à l'idée que vous n'arriviez pas pour la réplique. Je me mange les sangs. Et puis, comment pouvez-vous ne pas vous troubler ?

— L'habitude, dit Alice, la sœur d'Augustine.

— Et la chance, ajouta une des comédiennes, très fétichiste.

La conversation qui suivit tomba tout naturellement sur les superstitions des comédiens, superstitions inséparables du théâtre et qui gagnent jusqu'aux auteurs dramatiques.

— Je ne suis pas superstitieuse, dit Augustine, mais, les soirs de première, je jouerais mal, si, au moment d'entrer en scène, je ne pensais à ma mère, à mes sœurs. C'est peu de chose, vous le voyez, à comparer avec toutes les amulettes, tous les gris-gris dont se charge le corsage de mes camarades...

— Rien, en effet, dit Latorel, ne ressemble plus à la fatalité que les engouements ou les fureurs de cette grande bête collective qu'est le public.

— Cependant, fit remarquer l'attaché d'ambassade, les bons comédiens ont toujours du succès et usent de moyens systématiques.

Latorel ne répondit pas. La porte de la loge venait de s'ouvrir et une femme à physionomie aiguë de rate s'avançait, flanquée d'un petit homme maigre et craintif.

— Ma sœur, madame Lalette et son mari, présenta Augustine.

C'était une des sœurs auxquelles pensait Augustine au moment d'entrer en scène. Latorel la vit comme une bête répulsive. Sa grimace, toujours acide, marquait ce singulier état de l'âme, nué de souffrance, d'impuissance et d'égoïsme féroce qu'est l'envie. La variole avait, en le rongeant, affûté son nez, et sa manie de grignoter ses mots et d'agir par petits gestes brochant sur le tout, elle semblait la dame au « nez pointu » du fabuliste, la chicaneuse belette. Ses mots, lancés d'une petite bouche sucrée, avaient la cruauté de la colère unie à celle de la préméditation. Elle appartenait à ce groupe de gens dont la rosserie se manifeste tout à coup après des invites à l'abandon et à la confidence. Soudain leurs sourires se ferment et leur chaleur s'éteint ; ils vous humilient dans votre élan, dans votre bonhomie, et rien n'est cuisant comme l'interprétation littérale qu'ils donnent à vos paroles, rien n'est douloureux

PRÈS DE LA SCÈNE ILS VIRENT SAMY ATTENDANT SA RENTRÉE.

comme la glace où ils saisissent et gèlent votre bienveillance.

Malgré l'intérêt extraordinaire qui saillissait pour Latorel de la vie originale et forte où il avait trempé en ce soir, il ne put supporter longtemps la présence de la sœur d'Augustine. D'ailleurs, Rusthol éprouvait le même ennui et se levait.

— Je vous accompagne, dit Latorel.

Quand ils furent en bas, près de la scène, ils virent Samy attendant sa rentrée. Elle s'approcha d'eux ; Rusthol s'esquiva.

Une étrange émotion s'empara de Latorel, et, de nouveau, la subtile perversité du théâtre. Il s'avança avec la comédienne jusque vers le portant où elle guettait les répliques. Un charme confus venait sur le visage absorbé à la fois par la prochaine entrée en scène et par l'amour. Lui n'y vit que l'ironie féminine. Il s'enragea, il eut soif d'elle. Le bruit de la salle arrivait par intermittences en rires sourds, en battements de mains.

— Je voudrais vous voir seule, murmura Latorel d'un timbre altéré.

— Cela ne se peut, dit-elle.

Elle écoutait toujours les répliques mais elle avait rougi,

elle était d'une beauté trouble, excitante, provocante. Latorel n'y tint pas.

— Je vous aime, fit-il, d'une voix basse et ardente.

Elle pâlit et s'enfuit. Il la vit entrer en scène, entendit son couplet. Une sorte de désespoir le prit ; il crut avoir commis une gaffe. Rien ne lui parut alors plus important au monde que de savoir la vérité et il attendit la sortie de scène.

Parmi des portants découpés en arbres, devant des pompiers assis au fond d'une logette, le régisseur, haute-forme sur la tête, suivait la filière des scènes. Une comédienne marquée, aux yeux malicieux parmi l'abondance du koheul, la poudre et le rouge vif des narines, attendait son entrée ainsi que deux figurants jardiniers en manches de chemise, le pantalon haut montant retenu par des bretelles.

Des minutes coulèrent. Les deux jardiniers disparurent vers la scène. Un rire vint de la salle. La voix de Samy, cristalline, lança très haut un couplet, et la jeune actrice sortit par le fond. Sa robe décolletée laissait voir sa gorge, la naissance de ses petits seins qu'une respiration émue soulevait orageusement. Latorel la vit venir comme une belle biche dans un taillis.

Quand elle l'aperçut, elle marcha vers lui, l'entraîna vers le foyer absolument désert.

— Je n'ai que dix minutes, avant ma prochaine réplique, fit-elle.

Il était bouleversé jusqu'au fond de l'être, ne trouvait plus ses mots, car il se souvenait malgré lui de ses serments de ne pas prendre Samy, d'éviter le redouté collage. Cependant, à la longue, son silence devenait si bête qu'il finit par murmurer :

— Je vous aime, je vous aime.

Elle rougit tendrement. Un fleuve la submergeait, passait sur son cœur, la froidissait tout entière. Elle grelottait, ayant à la fois envie de mourir et d'être emportée dans les bras de Latorel. Lui, inquiet de cette souffrance, tenait seulement le bout des fins doigts de l'amoureuse. Ces doigts semblaient de marbre. Le bonheur venait à Samy comme une blessure. Elle avait pitié d'elle-même, revoyait sa vie âpre et lutteuse, son amour de l'art et ses humiliations. Enfin ses yeux qu'elle avait tenus baissés, elle les leva ; ils étaient pâles mais d'une noblesse tranquille et sûre de soi.

Il répéta :

— Je vous aime.

— Êtes-vous certain ? dit-elle.

— Certain. J'ai longtemps résisté... Je suis résolu à vous donner tout mon cœur, mais j'aimerais mieux mourir à vos pieds que de vous faire le moindre mal.

Elle ne comprit pas cette réticence, elle prit un air d'enthousiasme et de passion. Alors il eut une envie immense de baiser ses jolies lèvres vibrantes. Il n'osa, se rappelant ses réserves et ne voulant pas se perdre dans ce premier mouvement.

— Samy, Samy..., murmura-t-il, ne voulez-vous pas être pour moi l'éternelle amie ?

Du coup, elle fut toute blanche sous le fard, les traits débiles, les paupières sous-meurtries de veinules bleues dans la chair amincie des joues, les yeux pâles comme des corolles de fièvre.

Il demeura longtemps dans la contemplation de cet intéressant visage d'amoureuse. Son âme palpitait tout entière avec les battements de son cœur. Un parfum trop violent, mélange d'eau de Cologne, de violette, d'amande bise, émanait de la comédienne, et elle semblait là-dedans quelque fleur splendide et vénéneuse, telle que le datura.

La solitude était complète. On en-

tendait au loin les plus menus bruits de la scène. Elle se jeta contre lui.

Leurs lèvres se touchèrent. Il pouvait la prendre, elle ne se serait pas refusée. Il eut le désir du viol, vit l'âpre joie de froisser les voiles de Samy et demeura immobile.

Elle le regardait, un peu étonnée qu'il ne s'affolât pas davantage, mais déjà toute soumise à ses volontés. On appela en scène. Ils se quittèrent.

Latorel gagna comme un homme ivre la sortie du théâtre.

— SAMY, NE VOULEZ-VOUS PAS ÊTRE L'ÉTERNELLE AMIE ?

— Rien que le flirt, le flirt, se murmurait-il en tombant, tous ses nerfs rompus, sur la banquette de son coupé.

V

Sa nuit fut terrible. Dès l'aube, il eut envie d'aller voir Samy, de lui expliquer tant de choses qu'il avait oublié de dire la veille et qui du moins empêcheraient qu'elle ne le méprisât. Ne pas être méprisé de Samy parut la fin des fins.

Un homme d'esprit eût fait valoir le sacrifice, car c'est un sacrifice ; c'est pour la sauver, pour ne pas perdre sa vie !

Il le criait, tant il avait envie de le

croire, et il ne le croyait pas. A force de tourner et de retourner le même problème dans sa tête, il devint grotesque. Il se rappela les *Vies galantes* de Brantôme, et les cavaliers donnant aux belles dames le dépit « de ne pas les servir à leur gré ». Samy pouvait croire à des prudences de pauvre homme.

Puis il eut honte, il vit Samy sage,

QUAND ELLE L'APERÇUT, ELLE S'ARRÊTA.

pleine de pudeur et assurément, mieux que lui, prête à un amour tout idéalisé. Elle était vierge, il n'en doutait plus, et comment accorder cette virginité et la distinction de Samy avec de semblables aberrations ?

Il s'efforça de revoir une belle petite sœur de son âme, parée de grâces chastes comme la Diane lunaire... Mais, dès qu'il ne se contraignait plus, un flot sourd de volupté lui montait et il se figurait la robe traînante, les chairs amoureuses, la bouche pâmée de Samy.

Le retour des mêmes contradictions, la lassante monotonie où traînait sa vie, surtout la chaude ardeur comprimée qui lui ravageait la poitrine, lui donnèrent de si terribles souffrances que, pour la première fois, l'idée d'un mariage lui vint. Cette idée sema la terreur dans cet homme prisonnier du préjugé mondain sur le théâtre autant que du préjugé nobiliaire, et, cependant, le désir de revoir Samy fut si puissant qu'il alla, avant même d'avoir pu résoudre ses doutes, attendre la comédienne au coin des rues où elle devait passer. Il la trouva une après-midi rue Blanche, comme elle sortait du Théâtre-Libre.

Quand elle l'aperçut, tout soudain elle pâlit et s'arrêta. Ainsi qu'un homme longtemps solitaire et qui se trouve jeté sans transition au milieu d'une foule, Latorel perdit le sens de ses contradictions. Elles lui parurent abstraites et stupides. Pourquoi des doutes puisque la présence de Samy les résolvait tous ?

Il s'attendrissait sur lui-même à se voir un enfant qui hésite entre son plaisir et le châtiment futur. De plus, en cette dilatation de la rencontre, une joie si fraternelle lui inonda le cœur qu'il fut bien excusable de se croire l'étoffe d'un amant platonique.

Samy refusa de monter dans le coupé qui stationnait au coin de la rue :

— Non, je préfère marcher.

— Samy, implora Latorel, pas dans cette foule.

Elle hésita, séduite par son propre désir d'être seule avec lui.

— Eh bien, dit-elle, allons au cimetière, là-bas.

Il accepta. Le cimetière est à deux pas de la rue Blanche. Ayant franchi le portail, ils prirent à gauche. D'un élan spontané et tendre, elle lui saisit

le bras. Ce geste, qui les liait, fit pour la première fois bien sentir à Latorel l'extrême différence de son être selon qu'il était seul ou qu'il se trouvait près de Samy. Non seulement la grâce de la jeune fille, ses délicates harmonies de contours absorbent et neutralisent les âpres énergies de l'homme, mais cela se répercute jusque dans les idées les plus caractéristiques. Il existe une personnalité Samy-Latorel, pour qui les mots expriment la moyenne de deux âmes. Ce n'est pas la crainte de déplaire ou le désir d'être agréable, c'est un flux irrésistible, un magnétisme qui s'arme, une mise au point immédiate et spontanée qui sans doute explique tout ce qu'il y a de mystérieux dans les préférences.

Samy, frémissante, exprima cet état en disant :

— Il me semble que vos pensées sont des choses endormies en moi que vous éveillez.

Cette union si subtile fit perdre à Latorel le sens trop aigu de sa personnalité. Il s'oublia. Ils s'oublièrent. Le printemps les grisa. Ils furent des organismes sous les forces éternelles, la chaleur, la lumière, les brises électrisantes. Aux rues funèbres, entre deux rangées de maisonnettes pour les morts, l'amour leur vient, bizarre et charmant.

Le chemin s'enfonce d'abord entre deux murailles, ombreux, humide, puis, au delà, la rue se prolonge et c'est le cimetière étincelant, des reflets posés partout comme des mouches de lumière, l'irrégularité des monuments, l'abondance des tombes, les grillages pressés et serrés les uns aux autres et, parmi les fouillis, les zigzags, les arêtes courtes et se brisant, partout la fleur vive et le feuillage éternel.

Ils allèrent ainsi jusqu'à la tombe des Goncourt. Deux médaillons juxtaposés y rappellent les deux frères à l'ignorance des foules. Les amants s'émurent. Elle se penchait un peu sur lui. Il sentait le parfum de ses cheveux. Elle dit avec mélancolie :

— J'ai vu l'aîné au Théâtre-Libre ; j'ai joué dans une de ses pièces.

Cela lui parut singulièrement doux d'avoir au bras cette femme qui se souvenait dans une tristesse fine d'un homme célèbre.

— Moi, je n'ai fait que l'entrevoir, dit-il. Mais je les admire de tout mon cœur, nul n'a fait œuvre plus artiste et plus sincère.

Cette admiration électrisa gentiment Samy comme une beauté propre à Latorel ; elle s'appuya davantage sur son bras, ils continuèrent à marcher.

Ils arrivèrent à ce point où le terrain s'abaisse brusquement. Le jardin des morts se recule vers Clichy. On voit un bout de Paris, les maisons irrégulières du faubourg, de grands prismes creusés de rainures, humbles quartiers ouvriers sur quoi s'étend un vaste ciel. A cause des tombes et des blocs de calcaire, çà et là entrevus, il vient une impression d'antiquité, Herculanum et Pompéi, une joie païenne dans la sépulture, la mort gracieuse et légère comme les cendres des défunts. La cité a l'air de continuer la métropole. Le firmament flotte, égaré, en nues blanches et bleues, le vent rabat les fumées, tout est fluide.

Parfois un feu se répand sur le cimetière. Mille flammes parties de la verrerie des tombes répondent au soleil, et quand les rayons coupent d'une suave oblique les dalles ou se rompent sur les plantes éparses, c'est comme une poudre de pollen ou comme une neige sous la lune, suivant que le soleil se glisse peureusement entre deux nuages ou crible sa clarté à travers les vapeurs du ciel.

Alors Samy participa de ce caprice des choses, elle fut la chair adorable et diverse où nos désirs s'enflamment en

aiguillons agiles, se répandent en nappes dormeuses. Il la regarda avec une audace nouvelle. Elle ne baissait point les yeux, ses prunelles seulement vibrantes dans la douce électricité d'un regard de femme prise.

Elle portait un costume tailleur de drap mastic, assez souple, la jupe longue et traînante où doucement parmi les plis mouvaient les fins genoux, les pieds adorables.

La jaquette ouverte laissait voir le corsage de soie, une ceinture dorée arrondissait l'opulence des hanches, un ruban vermeil enserrait le cou, jetait une ardente lueur sur le menton. Les yeux étaient bleus et fins, allongés dans les cils et les sourcils noirs, dans les paupières mouvantes comme des bijoux dans un écrin. Le front s'étendait dans le rêve jusqu'aux cheveux blonds des déesses achéennes que termine le lourd nœud des torsades.

Latorel était dans un orgueil plein de grâce, dans une joie vaniteuse d'être le préféré, ne sachant à quel charme de la jeune femme arrêter ses yeux, son cœur et ses sens. Tumultueusement se levait sa vie. C'est comme une foule qui se rassemble, qui va toute vers un carrefour, et qui, à mesure, devient puissante, irrésistible dans sa marche et sa volonté. Son esprit, son cœur emportés, orientés, suivent ses sens émus. Il se perd aux cheveux, à la main, aux jambes de sa maîtresse, doucement, longuement affolé, sans un regard possible ailleurs que sur le joli fouillis de chair, d'étoffes, de linges parfumés, qu'il voit ou qu'il devine et qui portent une flamme par tout son corps.

Elle sentit ce regard d'amant sur elle et une confusion délicieuse la saisit, pêle-mêle la pudeur avec la joie d'être vierge et de se donner. Une faiblesse la priva de souffle. Elle tomba sur la poitrine de Latorel, trop légère pour la violence du désir de l'homme. Il y perdit le sens, anéanti de soudaine volupté.

Mais une matrone, sous des voiles de deuil, sortit de parmi les tombes, un arrosoir à la main, paisible jardinière du souvenir ; Samy entraîna son amant. Ils prirent des ruelles resserrées entre deux bordures de grillages où elle marchait devant lui avec une grâce souple, un doux élan ingénu et voluptueux de ses hanches.

Ce fut lui qui reprit le bras de Samy, et elle aima cette main posée sur elle comme une main de capteur. Longtemps, à la recherche d'une solitude, plus complète, ils errèrent.

Le cimetière est tout irrégulier, fait de collines, d'escaliers conduisant à des terrasses d'où l'on domine les environs. Les tombes y sont toutes pareilles à de petites maisons silencieuses, formant une cité bizarre, de toits aigus, de colonnes, de plaques de marbre dressées, de dalles et de jardinets. Il faut se glisser par des ruelles étroites entre les grillages rouillés et les couronnes de verroterie, de fleurs sèches...

A chaque pas, les amants se frôlaient délicieusement. Latorel, saisissant la main gantée de Samy, guidait la jeune femme parmi le labyrinthe. Ils se perdaient, revenaient aux places qu'ils venaient de quitter, mais cherchant toujours d'instinct la solitude, et leurs corps tressaillant du désir de s'enlacer.

C'est ainsi qu'ils entrèrent au cimetière juif qui occupe une place considérable le long de la rue Étex... Les tombes y sont mystérieuses, couvertes de caractères antiques et non point semblables aux tombes européennes. Elles ont des dalles blanches très ciselées avec quelque chose d'oriental dans le goût, des fleurs teintes aux nuances vives, une tristesse plus ardente et plus commune qui rappelle les cris, les vêtements déchirés, les lamentations judaïques.

L'endroit est discret. Des arbres s'avancent parmi les mausolées, doux et fiers ; des oiseaux y piaillent, ivres de printemps. Malgré le bourdonnement des rues voisines, une grande paix semble partout répandue, et les grillages, les feuillages et les fleurs, accrochant des clartés et projetant des ombres, sont un tel fouillis que le regard y lève les formes qu'il veut.

La minute était plus douce qu'aucune autre de la vie de Latorel. Il regardait cette femme charmante, éprise fièrement, créature libre au-dessus des tristes cadres sociaux, avec laquelle il circulait dans le jardin des morts comme un homme des premiers jours de la terre. Et il songeait à mille joies de liberté, à l'épanouissement en lui d'on ne sait quel jardin de fleurs et de lumières, tandis que l'habitude, déjà, les fortes règles, ses parents, ses amis, ses serviteurs, ses maisons, ses bois et ses titres, lui mettaient au cœur les cisailles de l'angoisse.

Cueillir la tendre chair, le lait de grâce et de volupté, n'avoir sur terre que ce bonheur de femme, des yeux bleus souriants, des lèvres mi-closes sur des dents de jeune bête saine, fuir avec la proie brillante et parée, recommencer sans cesse l'ardeur ravie de la possession... Mais le cœur ne se prête point et du désir assouvi en imagination, du lendemain de la fête fictive, monte la désespérance des cendres là répandues sous l'herbe et sous la dalle.

« Un flirt, un flirt, criait-il tout bas parmi cette lutte. Je ne veux que le flirt. Je suis perdu si je prends Samy. Et n'aurai-je pas d'elle tout ce que je désire si je puis pendant quelques mois la tenir à l'abri de rivaux trop pressants ! »

Cependant, il se penchait sur elle, dans l'odeur chaude de ses cheveux et tout ce que les cheveux évoquent de la bête élargissait la passion jusqu'à la farouche ardeur animale, jusqu'aux cruautés suaves du viol... Il se figurait la chair de Samy, désirée et sacrée, le geste par lequel, ayant franchi la pudeur, elle se donnerait toute à ce baiser si loin du respect qu'inspire la pure face d'ange, les yeux bleus, le front de rêve, et où, seule, la bouche dit, par la chute de la lèvre, l'abandon aux choses défendues, la mollesse des filles conquises et s'oubliant...

Une ondée brillante tomba devant le soleil comme une nuée d'épingles. Ils durent se réfugier sous un portique de mausolée, se presser, se serrer l'un contre l'autre. Elle riait, légère et ravie des gouttes, du clair soleil, de l'aventure suave et surtout de jeunesse, d'amour, de la fièvre du printemps.. Lui, avait une angoisse brusque qui le rendait farouche, avec un sourire faux, figé, immobilisé, sur son visage et qui lui semblait à lui-même idiot... Il songeait, ainsi qu'un collégien, à une chose unique, à dérober un baiser à la lèvre rose, aux dents de lait, et la volonté de cette chose, la tension vers l'acte lui enlevait d'avance toute joie.

Cependant la solitude, l'amour criailleur des oiseaux par la branche, le ciel hagard, affola son cœur. Il s'oublia. Il prit la taille de Samy, attira la jeune femme. Elle tomba sur sa poitrine, tout son joli corps sur le corps de son amant, ses hanches ployées, ses jambes raidies. Il crut mourir de volupté tandis que son lent baiser écartait des lèvres humides, pénétrait par delà les dents. Serrée à lui, cambrée, Samy s'abandonna avec un soupir qui balbutiait sur sa lèvre tandis qu'il la baisait.

Ils se ressaisirent. La lumière baigna tendrement les tombes, les petites plantes, les arbres dépouillés. La pluie avait cessé, une moiteur tiède humectait la terre. Les choses semblèrent neuves,

vives, ardemment colorées ainsi qu'un enfant voit les fleurs après la pluie. Samy, nerveuse et fine, rayonnait sur les petits chemins, sur le ciel électrique. Sa robe paraissait un être vaste, vivant

... JE VOUS AIME, CHUCHOTA-T-ELLE.

et palpitant. Le bleu de ses yeux s'exaltait, sa bouche mollissait de tendresse et de désir.

Et ce fut elle, cette fois, qui, profitant de la solitude, éleva vers lui son fin visage, chercha ses lèvres.

— Je vous aime, je vous aime, chuchota-t-elle.

Il goûta mieux l'ardent baiser, mais son trouble se simplifia. Il ne fut plus la bête irrésistiblement ravisseuse que souhaite toute femme ; il redevint le désir qui mesure, calcule, prémédite... La fille fière et qui se donne déplut à sa faiblesse, à son scrupule, à sa conscience timorée et craintive... Il rêva la vente de l'esclave, la possession d'Orient, la volupté sans cris, ni heurts, ni retours, ni veille, ni lendemain...

VI

Au sortir du cimetière, l'heure de la séparation sonnait. Tous deux avaient envie de se voir mieux que dans ce cimetière trop indiscret pour leur fièvre. Alors Latorel voulut attirer Samy dans le petit hôtel de la rue La Rochefoucauld qu'il avait préparé pour l'actrice quand il la croyait encore une femme légère et sans conséquence. Il dit :

— Voulez-vous, Samy, venir prendre le thé chez moi ?

Elle demeura confuse, hésitante, mais il ajouta, point fâché du tout de s'engager ainsi devant lui-même :

— Je vous donne ma parole d'honneur de ne pas en abuser.

Samy rougit ; la pensée qu'il pouvait la prendre lui traversa l'esprit, et elle ne savait plus du tout, au fond d'elle-même, si ce qu'elle ressentait était de la crainte ou du désir.

— Je ne puis accepter, dit-elle cependant, avec cette prescience de la femme qui sait combien une chute trop facile la fait mépriser.

— Samy, je vous en supplie.

— Non, ami.

Il crut la perdre. Il blêmit. Une colère

confuse, une sorte de frénésie, de fureur qui est peut-être aussi naturelle chez l'homme en ces minutes que l'entêtement chez la femme, lui monta à la tête. Le geste violent qu'il fit effraya Samy, mais l'apitoya aussi.

— Ne vous fâchez pas, dit-elle, j'irai, car je vous aime.

Quelques minutes plus tard ils se trouvèrent dans le petit salon où il avait tant songé à elle et qu'il avait meublé au goût qu'il lui supposait.

Le ravissement de vivre fut entier. Il l'eut à lui, fiévreuse, inquiète, la lèvre tremblante, l'œil très doux et suppliant. Elle se plaignit du méchant geste, elle dit avec passion son amour sur les lèvres de l'amant, elle le prit dans ses bras en enfant qu'on berce, elle voulut qu'il feignît de dormir là.

Il se perdait, après la tension de tantôt, dans le rêve de cette chair amoureuse, sa bouche errante sur la nuque, sur les cheveux blonds, sa tête sur l'épaule fragile, son bras à la taille ployante. C'était une double puissance du cœur, un univers ému de palpitations qui seraient, pour la sensibilité épandue, ce que sont les tissus déliés de la lumière pour l'œil.

Elle écoutait le cœur de son ami sonnant dans l'affolement du désir, elle aimait la pâleur de son visage et son trouble, et elle le disait très bas, si bas que sa voix se perdait. Rapprochée de lui, elle frissonnait de tout son être, elle se faisait petite et frileuse, se laissait prendre à pleins bras, enfouissait sa figure à la gorge de l'homme et poussait un cri d'oiseau effarouché tandis qu'elle baisait à petits coups, chaste encore, l'amant ravi de sentir, de tenir cette créature

ELLE SE LAISSAIT PRENDRE À PLEINS BRAS...

vibrante de passion. Des paroles de folie sourdaient de ses lèvres, intarissablement. Dans sa peine de ne pouvoir se donner entière, elle trouvait les mots qui calment, la promesse d'être à lui seul, de ne penser qu'à lui, de n'aimer que lui. Il buvait le délice un peu âpre de ces aveux. Ses nerfs vibraient, son corps, son âme en attente, dans l'angoisse du temps trop fluide, de la vanité de tout vouloir, de l'éphémère des beaux destins...

Et toujours la sensation physique, venue à travers les âges, d'une capture indispensable, de cela seul qui fait sienne la femme, la jalousie éveillée sur la faiblesse et le caprice féminin, l'incertitude cruelle que rien de ce qui était ne fût sans la *preuve* ultime.

Il était dans cette minute où la fièvre d'angoisse torture au point que l'acte de vie est une chose abstraite, à l'heure où la joie est nulle de prendre l'amante, et où l'on rêve seulement de marquer sa conquête, de rendre irréparable la possession. Il aimait enfin d'un amour d'épouvante et d'orgueil, mais loin de la bête, tout humain, tout prémédité, et, tenant Samy renversée sous lui, il lisait à la face claire l'éternelle histoire de l'asservie aux mains glorieuses du mâle.

Cependant, par une lâcheté suprême, il se retenait d'aller jusqu'au bout de son émotion. Il pensait à sa famille, à l'enfant qu'aurait Samy, à toutes les choses qui pouvaient l'arrêter ; ses sens bouleversés laissaient sa tête intacte. Il luttait avec énergie contre tout entraînement et sa résistance qu'il croyait pleine de noblesse n'était que le calcul de ses intérêts.

Samy, inconsciemment cruelle, livrait davantage son corps vierge. Il promenait ses lèvres par-dessus le corsage, par-dessus la robe, sur le petit pied, au long du bras. Par les caresses, le frôlement de leurs corps qui s'aimaient, la griserie farouche des Genèses les prenait ainsi qu'un vin trop lourd. Lui surtout, stupéfié, aurait aimé dormir sur les fins genoux de sa maîtresse. Son cœur, las, semblait un bloc de marbre, sa nuque tremblait sous le flux des artères. Samy, alors, curieuse de voir l'homme dompté à ses pieds, dans l'ignorance aussi de l'immense perte de vie, ravivait d'une étreinte, rallumait du baiser de ses lèvres fraîches la fièvre tombée. L'amant sentait revenir son cœur. Il battait gros, tumultueux, au point d'anéantir toute vie cérébrale ou sensitive, et des voluptés mortelles l'habitaient.

A la fin, ce fut si terrible qu'il s'endormit.

Son sommeil fut court, et pourtant il eut un songe complet, ainsi qu'il arrive aux souffrants dont la douleur s'apaise durant quelques minutes. Pour qu'on puisse faire quelque effort volontaire dans son sommeil, il faut que l'esprit justifie cet effort. Dans ce mécanisme, le rêve devient souvent complémentaire de la veille, complémentaire de la vie. Par réciproque, sans doute, la vie peut devenir complémentaire du rêve.

Latorel l'éprouva, tout son cerveau se trouva spontanément orienté par le songe vers l'abandon, et quand il se réveilla, une invincible mollesse attendrissait ses fibres.

Or, étendue sur le petit canapé, Samy pleurait silencieusement. Il la prit contre lui. Troublée, exquise, elle osa les plus doux abandons de la pensée, les effusions les plus entières. Il l'écoutait. C'était un élargissement. Il oublia, pour de courtes minutes, la cruauté de la vie guettant la souris humaine, eut l'âme vraiment large et puissante. Il but les larmes au visage de Samy. Il garda dans les replis secrets de son âme le charmant désordre de ses vêtements, les douces et terribles caresses de leurs corps amoureux, l'abandon tiède et infini de leur dernier baiser ; et toutefois, suivant sa promesse, il la laissa partir sans l'avoir prise.

VII

Samy était partie pour la campagne, souffrante et dépitée. Elle avait écrit à Latorel pour lui annoncer qu'elle habitait près de Noirfort, dans la villa de son oncle, beau-frère de sa mère. Elle y trouva, outre sa tante Pauline, sa tante Louise, encore jeune et charmante, qui, aimant tendrement Samy, la surveillait comme une petite fille. La comédienne s'était brouillée avec sa mère après une explication douloureuse où elle avait déclaré qu'elle aimait Latorel et qu'elle ne se sentait nullement de force à lui résister.

Cette déclaration ne rendait pas la vérité entière. Non seulement Samy ne résistait pas à son amour mais elle en voulait à Latorel de ne s'être pas plus résolument avancé. Elle trouvait lâche le flirt où il prétendait s'assouvir sans se compromettre. Elle était décidée à renoncer à un amant si faible et pusillanime, et, courageusement, elle avait mis entre elle et lui un obstacle qu'il devrait franchir pour qu'elle consentît à le revoir.

Comme elle l'aimait de toutes ses forces, la pauvre fille vivait dans une attente épouvantée. Ses tantes, son oncle, essayaient vainement de la distraire. Elle passait des journées à la fenêtre de sa chambre d'où l'on voyait une grande avenue desservant toutes les villas. Le facteur y sonnait de porte en porte, le matin. Le soir, au retour de la gare de Noirfort, l'oncle arrivait par là avec le courrier.

Parfois, Samy trottait dans les grands bois voisins, presque toujours en compagnie de sa tante Louise. C'étaient des promenades silencieuses, l'actrice ne répondant guère aux tentatives de causeries faites par sa compagne. Elle songeait aux délices des baisers de Latorel, revivait les jours ardents du flirt. Sa lèvre était secrètement bavarde de mots amoureux et la tante pensait qu'elle répétait ses rôles.

ÉTENDUE SUR LE CANAPÉ, SAMY PLEURAIT...

Enfin, un soir, l'oncle apporta un paquet de lettres pour Samy. Elle distingua, tout de suite, une enveloppe aux chiffres du comte. Vite, elle monta dans sa chambre.

Le silence d'abord. Samy retient son cœur. Quelques papillons volent autour de la lampe, gisent bientôt les pattes raidies sur la table. Elle ouvre 'en-

SAMY TROTTAIT
DANS LES GRANDS BOIS VOISINS...

veloppe, elle lit des phrases capiteuses comme du vin de marque, des mots qui la grisent. Latorel disait qu'il n'avait pu résister au besoin de vivre près d'elle, qu'il était venu s'installer à deux lieues de là, dans une petite villa, et qu'il rôdait par les bois sans oser paraître encore aux environs de la maison où dormait Samy :

... « Je me désespérais, je me désespère encore. Aucune chose ne me plaît, ni ne me console. Je ne vois que toi, chère Samy, et j'ai peur que tu ne me gardes quelque rancune. En vérité, devant ta grâce je ne suis qu'un enfant ; le monde me paraît neuf pour le bien comme pour le mal. Te plaire semble une morale, une intelligence suffisante, te déplaire ferme la vie à jamais.

» Je te veux, Samy, mes jours et mes nuits se passent à le crier. Comment aurais-je pu demeurer tout un long été sans te voir ! Je me suis rapproché de toi, j'habite à deux lieues de la villa de ton oncle, à Noirfort. Dans la crainte de te compromettre, car si j'y venais une fois je ne pourrais plus résister à mon désir, j'évite de me promener sous tes fenêtres. Je rôde par les bois des environs, je me figure te voir parmi les arbres et les broussailles, ces rôderies sont des rôderies de désespéré. Mais ne t'y trompe pas, Samy, je te bénis parmi les lamentations de ma misère, parmi mes plus rudes accès de tristesse.

» A ta suite, je m'élance vers la grâce ; rien qu'à livrer mes forces à ton harmonie, une joie me vient ; je sens ma fraternité avec la forêt ramifiée par l'espace ainsi qu'une flamme froide, habile, en attitudes nombreuses, à s'emparer du mouvement pour l'orienter vers l'éternel désir ! C'est, dans la voix humide des halliers, dans le satin clair du ciel bordant la silhouette des feuilles, une chose infiniment subtile, et c'est toi, tes traits émus comme le frisson de l'herbe, ton rire comme les clochettes de l'avoine, et ton corps plus profond et plus magnifique que l'ombre des sous-bois, que la colonne de bronze pâle des hêtres.

» Oui, je ne fais que respirer la nature, incapable de l'analyser, te trouvant partout, Samy, avec la passion de mon cœur et la révolte de mes sens ; au seuil des bois et des plaines, m'ouvrant tes bras prodigieux. Je m'approche de la villa où tu dors et je revis des minutes adorables. Ah ! ravoir ta main, ravoir le baiser de ta lèvre, tes pupilles larges sur mes yeux, tes petits seins charmants sur mon cœur.

» J'ai connu cette joie, Samy, je t'ai possédée pleine d'amour, d'orgueil, d'audace, et je doute encore. Une âpre jalousie me porte à te déshabiller de tout ce que tu portes de divin, afin de moins souffrir de ton indifférence. Je ne devrais que crier mon désespoir d'être loin de toi, me mettre à tes pieds chéris, baiser ta forme délicieuse quand elle passe dans ma tête, et mon chagrin ressemble à de la haine. Oui, je t'aime, Samy, jusqu'à cette aberration de te détester. Je te veux, je ne puis plus que t'attendre en pleurant comme un enfant... »

Samy faillit crier. Dans sa robe légère, prête pour la nuit, elle vint à la fenêtre. C'était un soir de lune. Elle sortait de l'éther insondable et promenait sa face d'ombre et de clarté parmi les hauts peupliers noirs d'une avenue montant vers l'horizon. D'abord au ras du sol, son globe déformé bientôt se mouvait à travers les troncs rigides, puis gagnait la vie éparse et tâtonnante des rameaux. Il y demeura longtemps

DANS SA ROBE LÉGÈRE, ELLE VINT A LA FENÊTRE.

dans une lumière diffuse, mais, à mesure qu'il bleuissait, les morcelets de sa clarté apparaissaient par les trous du feuillage ; enfin il posa son miroir glacé sur le sommet flottant des arbres et ses ondes intarissablement s'épandirent par les prairies et les coteaux.

Accoudée à l'appui de la fenêtre, Samy se sentait une petite fille devant un dieu vaste. Dans son corps frêle et

subtilisé, elle percevait la vie comme si le paysage eût battu dans sa poitrine. Il y battait en vérité par l'accord de nos mouvements avec ceux de la nature, par l'émotion qui tour à tour éveille la beauté et s'éveille devant elle.

Prenant des deux mains sa taille, elle toucha ses flancs polis de femme. Elle défaillait, balbutiante, à la fois timide et audacieuse, enchantée de la souplesse robuste de ses formes, de tout ce qu'elle pourra donner d'elle, et pressentant les beautés futures, celles qui se lèveront dans sa vie comme un paysage merveilleux.

Elle souhaita le grand baiser de l'amour, mais sans autre image que d'avoir sa tête sur l'épaule de Latorel, et de sentir sur elle les lèvres de l'homme, avec ce petit rugissement intérieur qu'il avait eu le jour de leur promenade au cimetière et qui semble un cri de bête assouvie.

Assouvir ! Le mot l'affole. Toute la féminilité nourricière y puise la joie. Donner, verser le sang tiède de son sein, sentir sur soi la palpitation d'un amant heureux. Trouble maternité où ses flancs tressaillent. Elle se penche vers la nuit, et, dans le silence, la solitude, la beauté, elle se sent tout à coup impudique et charmante, elle crie timidement son vœu :

— Être à toi, à toi.

Les clartés dormeuses ou étincelantes, les pâleurs, les trous d'ombre, les perspectives semblables à des dessous d'océan variaient à l'infini son âme. Elle y sentait la grâce qui contient tout et crée tout, la grâce inépuisable, et, avec son amour trop abondant dans sa poitrine, elle se pâmait à la toute-puissante beauté comme à l'espérance.

VIII

Des jours passèrent où Samy ne put sortir sans être accompagnée de la tante Louise.

Retirée, toute haletante en son âme, dans une sorte d'effroi vaste et de puissant ravissement, elle était à l'heure de ce rêve mi-voluptueux, mi-angoissé, qui est voluptueux d'être irrésistible, angoissé d'être responsable.

Quelque part autour d'elle, une impulsion merveilleuse rangeait et réglait la vaste mise en scène du printemps. Nul bruit n'accompagnait la merveille. Elle se faisait dans le silence, par poussées tranquilles et sûres, et seulement telle nuit de grésil flétrissant les fleurs semblait une punition odieuse sur des doigts d'écoliers. Mais la branche habile ne risquait ses boutons qu'enveloppés de bourre et de résine, ouvrait des calices blêmes, développait avec prudence des pétales tassés et chiffonnés comme des ailes de hannetons.

Samy s'enivrait des efforts de la plante pour déjouer le mauvais sort qui la guette. Les jours chauds succédaient aux jours froids, le traître espace dupait la vie, si bien que les espèces les plus ardentes voyaient périr par milliers leurs semences. Puis, brusquement, ce jeu sournois cessa. La tempête souffla pendant cinq jours, résolvant tout dans sa force sans caprice. De minute en minute, les outres du vent se vidaient retentissantes sur la forêt, le verger, les plaines de gazon tendre. Une rumeur éternelle venait de l'arbre oscillant, de la feuille vibrante. Tout criait, s'étirait, se pliait. Le jour de vie, de gloire, d'amour, de mort passait sur la plante. Le souffle terrible secouait l'étamine sur le pistil, et la fécondation se faisait parmi l'arrachement des corolles. Tout périssait des lentes structures préliminaires. Dans la joie sublime de l'arbre au fleuve de l'air, dans l'harmonie des branchettes ondulantes, dans l'angoisse des brusques retours où le tronc craque et la racine se déterre, l'amour passait.

Au matin, la terre était couverte des

fines pattes d'araignées des étamines, des robes de la corolle ; avec le mystère accompli venait la nudité. Les ternes calices, les pistils informes demeuraient seuls à l'âpre bout des rameaux.

Elle sentait bien alors, Samy, que la fauve passion est aussi vieille que l'univers. N'était-ce point en elle le tissage de choses subtiles qui sont, dans leur infinie délicatesse, seulement faites pour que cette violence les détruise et les éparpille, pour que vienne un amant furieux et qui semble cruel parce qu'il joue le rôle du vent, de la mort et de l'amour ?...

— Ah ! Latorel, ne seras-tu que l'orgueilleuse folie de cette tempête sur ta pauvre petite Samy !

Elle s'en attendrissait, se parait davantage, belle dans son corps, belle dans son âme, afin de donner plus à détruire d'elle, afin que, sous la tourmente voluptueuse, elle eût plus de complications à livrer, plus de secrets à pénétrer, et que la chose mystérieuse qui en devait venir fût plus ciselée et plus profonde.

UNE CHARRETTE ANGLAISE PASSA DANS L'AVENUE...

Un matin, vers sept heures, déjà levée dans le sommeil général des habitants de la ville, elle ouvrit sa fenêtre. Elle y tenait penchée sa jolie tête blonde, toute virginale parmi les dentelles blanches de son peignoir, quand une charrette anglaise, conduite par Latorel, passa dans l'avenue... Elle eût crié, appelé, sans la crainte de sa tante. Mais sa résolution fut prise tout de suite : sortir, courir les bois vers les hasards de la rencontre. Prompte, elle s'habilla avec raffinement et gagna la porte. Elle en faisait jouer le double tour quand une voix vint de l'escalier.

— C'est toi, Henriette, tu vas au jardin ?

— Non, tante Louise, je ne vais pas au jardin, fit Samy impatientée, je vais courir les bois.

— Attends-moi.

— Je n'attends pas, je veux respirer l'air frais et me trouver seule avec moi-même.

— Seule ? fit encore la tante soupçonneuse.

— Seule, répondit Samy, et elle s'esquiva, riant au long de l'avenue de sa liberté conquise.

Latorel rôdait, ainsi qu'il l'avait écrit, autour de la villa, s'en rapprochant chaque matin davantage. Quand il avait appris le départ de Samy pour la campagne, il s'était demandé une dernière fois avec énergie s'il romprait ou ne romprait pas avec la comédienne.

La lutte fut longue, mais chaque jour accentua sa défaite. Le souvenir des lèvres de Samy lui saisissait le cœur comme une main cruelle. Bientôt la passion grandit au point de devenir insupportable, et ce fut dans cette violence même que Latorel découvrit le prétexte dont il avait besoin. L'amour se légitima de ce qu'il était irrésistible. Il vit on ne sait quel état de l'univers, où la destinée de Samy et la sienne se jouait au delà du vouloir humain. Il n'y eut plus une comédienne et un homme du monde, mais deux êtres frémissants du désir de s'exalter par le prodige de la passion, d'atteindre aux vastes accomplissements qui sont les enfants idéaux de l'union des sexes. Samy symbolisa un principe. Sa grâce, ses formes plus rondes, plus molles, plus généralisées, figurèrent la prédominance de l'unité. On y buvait comme à la source des choses. Entre les bras frais, sur la jeune poitrine soupirante, le mâle revenait à l'harmonie, goûtait la joie puissante de se rassembler, de se réaliser.

Dès lors, la pente l'entraîna, ses scrupules s'anéantirent. Les mots « maîtresse » et « amant » prirent la figure qu'ils ont eue à travers les siècles. La chair criante de Samy, les ennuis, les lâchetés, les compromis de conscience, tout s'éteignit devant les couples traditionnels qui s'aiment pour la glorieuse raison d'aimer. Ne fallait-il marcher vers son destin : *avec les peines et les joies de la vie réelle ?...* Samy devenue la femme pour laquelle on souffre et on meurt, il était mesquin de ne pas la prendre ou plutôt c'était lâche.

Cette conclusion lui donna une joie immense qu'il confondit avec le triomphe de la vérité. Il ne fut pas très loin de se croire héroïque, et les mots lutte, combat, élan, sacrifice, abandon, se tenaient à tous les carrefours de sa pensée comme des officiers menant leurs compagnies à la charge.

Les jours chauds de mai, la langueur des premières roses, l'ardente sève des forêts irritèrent sa fièvre, et quand Samy avait vu sa petite charrette anglaise, c'était déjà la deuxième fois qu'il passait devant la villa.

Arrivé au bout de l'avenue, il avait renvoyé sa voiture et il attendait. Dans cette attente, son âme semblait recouverte d'un duvet, à l'abri des surprises. Il n'osait espérer, ne voulait se décourager, et vivait en quelque sorte figé, quand il vit venir Samy dans une robe de piqué blanc ; son cœur, trop brusquement réveillé, lui fit mal :

— Je t'aime, je t'aime, Samy.

— Je suis à toi, à toi, murmurait-elle fondue de volupté.

Ils marchèrent côte à côte ne pouvant se marquer la tendresse que par une longue étreinte de leurs mains.

— Merci, d'être venue.

— Je t'aime, répondait-elle.

— Quel bonheur, Samy !

ILS QUITTÈRENT L'AVENUE,
LA FORÊT FUT SUR EUX...

Ils quittèrent l'avenue, la forêt fut sur eux, la fraîcheur des feuilles trempées de rosée, des verts clairs, tendres comme au printemps, le sous-bois frêle et vigoureux, sa base de colonnes cendreuses, de jeunes hêtres sveltes, ses sommets épars, faits de mille triangles luisants et de rares trous azurés. Ils s'identifièrent doucement : les hêtres poussèrent dans leurs âmes parmi des mousses étoilées, la sève du sapin aromatisa leurs désirs éperdus, un très

doux vertige se creusa par les ravines, par l'assaut trapu des broussailles, par la fièvre des eaux stagnantes. Elle fut très éprise, se confondant avec la vie des plantes en elle. Sa main tremblait au bras de Latorel, serrait ce bras nerveusement. Un désir de donner enfin la vie à son amant la faisait trouble, heureuse des moindres caresses et sans force pour la résistance...

— Ce bois amoureux ! murmurait-elle.

Il prenait la petite main ; les doigts menus l'attendrissaient :

— Petits doigts qui m'avez pris le cœur !

— Il me semble, disait-elle, que ce moment sera le plus beau de notre amour.

Il émouvait ce thème, tremblant de passion contenue :

— Ma maîtresse chérie, que ces choses soient, que tu te trouves là, parées du prodige de ton courage et de ta passion, parées pour moi d'une splendeur immortelle.

Ils se regardèrent, et tout à coup leurs idées prirent un autre cours. Il leur sembla se voir pour la première fois dans cette beauté de la chair. Elle était souriante et équivoque, faible et audacieuse. Il était pâle. Ils se désiraient follement. Alors elle le mena au cœur de la forêt.

Elle était vaste avec des parties infiniment silencieuses, tantôt en hautes futaies, tantôt en jeunes pousses fraîches. Elle rappela à Latorel les jours mornes de sa retraite en Ardennes, ses longs découragements, la vie froide, l'ennui tissant sa trame funèbre. Comme tout cela avait changé !

Plein de gratitude pour sa maîtresse, il la pressa contre lui. L'éternelle beauté des matins se leva dans le regard de Samy ; elle balbutia, elle offrit à son amant la jeune lumière de ses yeux comme des myriades d'étoiles, tandis que les bois se taisaient derrière des draperies d'un vert délicat, que d'immenses ravins étaient des mystères brusques où s'amassaient le silence et la solitude ainsi qu'une atmosphère plus lourde ; que les gazons, les lichens, les mousses, les champignons se revêtaient des grâces de la minute, des mille nuances que la lumière y verse suivant la position du soleil et l'ombre des rameaux. Le cœur des amants se fondait d'une volupté profonde jusqu'à l'épouvante. Enfin, ils arrivèrent au sommet d'une petite colline où de grands ormes en bouquets dominent la forêt entière. Latorel tirait vers lui, à l'ombre des arbres, la taille de sa maîtresse enfermée dans la robe blanche. La taille pliait, les corps rapprochés frémissaient du contact de leurs formes. Les arbustes semblaient une vapeur verte autour de Samy. Quelque chose de chaud et de gros emplissait son sein, l'immobilisait dans des baisers farouches.

Elle se sentait proche de la chute. Elle en avait une joie ineffable, mêlée de crainte, mêlée de l'éternel souci de déplaire en cette chose toute puissante ; mais une gratitude pour Latorel, audacieux enfin. Sa force était sur elle, elle la sentait à la pression sans relâche du bras autour des hanches, à ce rapprochement du corps qui marque le prélude de la fauve et impatiente attaque, à ce baiser interminable qui annonce à la femme sa douce et frémissante défaite de créature conquise à travers les temps.

Il y eut une pause où Latorel se ressaisit, vit la forêt pâle de printemps, sonda la solitude, la perçut entière, jeta sur le sol aux mousses rases un regard d'aventurier habile, songea au corps de la bien-aimée, là étendu, et toute cette sauvagerie plut à ses affinements antiques... Il marcha vers elle, la prit dans ses bras...

Elle le voyait à présent sous la grande ivresse. Une sorte de brutalité, quelque chose de cruel, de forestier, d'âpre comme le tronc des chênes le transformait. Avant qu'elle y pût réfléchir, il la renversa sur la mousse. Elle n'eut que la notion d'une violence, un cri, un sursaut de sa chair blessée, puis un immense bonheur d'être souffrante et palpitante pour lui, une pitié attendrie où elle s'ensommeilla sous la caresse, avec seulement un instinct de se prêter passionnément.

Alors, parmi cet opium fait de douleur, d'abandon, de délivrance, son être s'exalta, se détendit en soupirs. Elle ressentit l'impression d'une bouche ardente vers un dernier baiser, et le poids de Charles appesanti sur elle dans la lassitude divine où il la tenait cependant serrée à lui comme un trésor. A son tour, elle l'attira, emplie d'un orgueil immense, et se renversant mieux, elle perdit le sens...

Quand elle rouvrit ses prunelles dans l'adorable lumière, elle se trouva couchée sur la mousse et Charles près d'elle, pâle et souriant.

Le désordre de sa jupe la fit rougir sans qu'elle le réparât.

Elle eût voulu sangloter, elle n'osa. Serve d'une servitude imprévue, elle demeurait immobile, subjuguée, pleine d'admiration et de gratitude, et peut-être à cette heure le plus grand charme fut-il de se sentir meurtrie et douloureuse par lui.

CHARLES PRÈS D'ELLE, PALE ET SOURIANT.

LIVRE DEUXIÈME

I

Samy quitta Noirfort, et les amants voyagèrent. Latorel connut la grande passion. Il avait eu d'abord le grossier triomphe du mâle qui voit sa victoire dans la défaite de la femme. Suivant une impression venue de tant de siècles de violence, Samy subjuguée, humble, et sa beauté conquise, devenait moins précieuse. Mais chaque fois qu'il la posséda, elle lui parut nouvelle, et, dans les intervalles, à la retrouver infiniment gracieuse, piquante, ce fut comme s'il ne l'avait jamais eue ; la volupté se glissa subtilement parmi l'amour, la jalousie de la volupté remplaça la jalousie de la possession. Samy, la maîtresse, sembla moins loin des autres hommes que Samy la vierge, et Latorel, dans des baisers impatients, voulut apaiser en elle tout désir d'un autre.

Quand ils rentrèrent à Paris, il se trouva cent fois plus épris qu'avant son départ pour Noirfort. Toute résistance vaincue, il se laissa aller au rêve d'un grand amour où son âme serait fécondée. Rien en Samy ne s'opposait à ce rêve. Elle possédait une délicatesse merveilleuse, une fierté, un désintéressement qui touchait à l'orgueil. Elle n'accepta rien de Latorel, prétendit continuer à vivre dans son appartement de la rue de Londres, seule, donnant à son maître toute liberté d'y venir à quelque heure du jour ou de la nuit qui lui convînt. Cet arrangement inquiéta d'abord Latorel. Bien de son monde où tout s'achète, il eût préféré Samy quelque peu mercenaire. Mais son inquiétude n'alla point sans satisfaction d'amour-propre. Il aima monter les quatre étages de la maison modeste, se sentir le Desgrieux de cette noble Manon.

Chaque jour il s'immergea davantage dans le fleuve de la passion où tout notre être s'oriente par une force irrésistible. Ravi de cette force qui, lui enlevant le doute, donnait l'apparence de la fermeté à son caractère, l'auteur en lui fit un corps de doctrine de ce qui n'était au propre que l'impulsion des siècles.

La volupté seule, dans ce qu'elle a de plus délicat d'ailleurs, suffisait à élever Latorel au-dessus de lui-même, comme il arrive qu'un verre de champagne décèle les qualités cachées d'un timide. Mais c'est ici la griserie des Temps, la surabondance exquise, la fine caresse qui soûle l'esprit avec les sens. La possession de Samy n'est que la joie de chairs tièdes et satinées, mais c'est la chair, les formes subtiles, l'électricité infiniment variable de Samy. Il y boit directement à la source de vie. Comme elle touche à cette animalité primitive qui est à la fois tout notre fini et tout notre infini, il y participe à travers elle, il connaît des joies neuves, des sentiments et des pensées neuves qu'il s'efforce de réunir en système.

Et alors ce qui n'avait été, dans les monotones ferveurs d'avant la possession, qu'une métaphysique massive et obscure, devint, parmi la diversité des souvenirs voluptueux, parmi les joies compliquées de la minute, une philosophie pratique. L'équilibre voulait que son esprit après ses sens s'adaptât aux triomphantes caresses, et l'esprit conçut des lois, bientôt même un idéal où Latorel crut parvenir au fond de la bonté comme de la vérité.

S'il ne fit que s'accorder ainsi tout entière la divine Samy et se plier aux exigences de sa passion, il n'en grandit pas moins, car la volupté, en pénétrant à travers les trames de la vie, à travers les circonstances sociales, s'ordonne selon les plus hautes harmonies.

Samy cependant marchait dans le

LES AMANTS VOYAGÈRENT.

son amant de longs discours enflammés dont elle n'aurait osé prononcer le premier mot en sa présence. Surtout elle aimait se fondre en douceurs raffinées, le voir chéri, épanoui de la joie d'être par elle baisé et dorloté.

Elle le prenait, elle le berçait comme un enfant dont on endort la peine et c'était une délicate intuition, car toujours le mâle demeure souffrant et inassouvi.

rêve. Quand elle se trouvait seule, son unique préoccupation était de tenir à

Elle avait une conception quasi chinoise de l'Univers, très positive, seu-

lement un vague élan vers Dieu, et, tout comme le grand Koung-Tseu, très portée aux rites de la politesse, aux usages anciens, établis. Dans ses implorations comme dans ses repentirs, sa grand'mère morte presque toujours remplaçait la divinité.

Elle n'avait de joie véritable qu'aux jours où elle faisait quelque sacrifice d'elle-même. Comme des robes, elle laissait tomber ses dernières réserves. L'esclavage de son âme suivait celui de son corps. Elle ne voulait rien garder, tout confondre, s'appliquant surtout à ne point demander du retour, à se livrer entière, gratuite, par pure, par haute joie de se donner. Sans doute son art tenait pour beaucoup dans ces effusions, mais c'était un art absorbé au point de devenir la vie même de la comédienne amoureuse, et sa pâleur brusque, les cris de sa volupté, son ardeur à fondre son corps au corps de son amant n'empêchait point la noblesse ni la dignité.

Latorel, par degré, fut induit par elle à une sorte d'enivrement continu. Il palpitait à sa marche ainsi qu'un arbre sous la brise. Les inflexions de sa taille, les détails de son profil et tout mouvement d'elle éveillait la passion suave et confuse de l'étreinte. Cette chair jeune, tiède et fine le faisait soupirer à chaque coin de rue. Tout spectacle nouveau, en excitant son esprit, lui montrait les hanches souples de Samy. La sensualité trop ardente exalta ses nerfs. Tel matin, quand il la quittait, une délicieuse fatigue le rendait léger et convulsif, si frissonnant au contact du dehors que, traversant la place de la Concorde, il se sentait, semblait-il, planant, soulevé au-dessus des vastes lacs de la substance universelle où tous les êtres sont répandus.

Alors, le monde vibrant en lui, son âme d'aristocrate était fondue. Il éprouvait une fraternité pour le corps délicat de sa maîtresse, une joie d'être la raison du sourire de ses yeux, des béatitudes de sa bouche, et le motif de cette jolie vie spirituelle et déliée dont le charme agissait sur le monde comme agissent les chefs-d'œuvre. Il la retrouvait, en son souvenir, renversée sous ses baisers, fine, ardente et remuante, proie prodigieuse et émerveillée de la fauve passion, du fauve orgueil de l'homme.

Avec le ravissement continu de cet amour il conquit petit à petit des joies moins intimes : il conduisit l'actrice au Bois dans sa voiture, la mena dîner le soir à quelque restaurant en vogue, et, de la sentir belle, importante, distinguée à son bras, c'était un gonflement d'orgueil où son cœur s'arrêtait à chaque pas.

Tout regard d'un autre sur elle irritait sa volupté. Il fut à chaque instant pâle d'un désir soudain. Elle fut puissante dans le moindre de ses gestes, ses sourires, ses regards, mais aussi dans ses robes, dans la tombée sévère de sa jupe, ou lorsqu'elle en troussait à pleines mains les plis lourds. Il devint fou. Dans des transports d'adoration, il baisait la cuiller dans laquelle elle mangeait, il se mettait à genoux, portait ses lèvres sur les petites bottines vernies et remontait ainsi tout le long de la jupe jusqu'à la bouche déjà fermée d'une voilette.

Une gratitude perpétuelle faisait trembler sa voix. Au matin, s'il la surprenait en ces peignoirs aux larges dentelles qu'elle affectionnait ou dans ses robes de laine blanche délicieusement souples et traînantes, malgré sa nuit amoureuse, il se pâmait de désir. Dans l'orgueil de sa domination, il aimait froisser les toilettes délicates, déchirer les batistes qui s'opposaient à sa joie, et, lion, subjuguer ardemment sa charmante lionne.

Tout un temps il la voulut avoir, blonde, enfantine et gaie dans une robe de faille jaune couleur de muraille que des bandes coupaient suivant la longueur. Un petit col rabattu, de même étoffe, prenait le cou, des poignets étroits se boutonnaient près de la main, le dos s'arrondissait à la Fragonard. Il adorait la prendre dans ses bras, sur ses genoux, tandis que, de gestes gracieux, elle soulevait légèrement ce peignoir et qu'elle lui mettait ses bras autour du cou, ses lèvres sur la bouche, parmi le craquement de la soie, sous laquelle les mains amoureuses palpaient la chair ferme, polie et glissante.

Souvent il allait la prendre en coupé pour la conduire à tel petit théâtre où elle jouait pour les jeunes. Il traversait les rues du Paris de six heures, le boulevard ruisselant de monde, parmi le noir funèbre des chaussées, les raides rayons

IL LA MENA DINER A QUELQUE RESTAURANT EN VOGUE...

des lunes électriques, tout le mouvement d'avant dîner qui marque cette minute ; les femmes, élégantes, affairées aux dernières emplettes, l'amoureuse après-midi finie, la tendre soirée débutante ; les hommes, après l'absinthe, plus gais, plus larges.

Latorel, en route pour aller voir Samy qui joue, sent on ne sait quel orgueil d'être l'amant d'une créature délicieuse, dont le talent fait l'admiration des hommes. Il est lui aussi, comme les femmes sortant affairées des magasins, occupé de son rôle d'amant. Les lointains s'y mêlent, les longues avenues parisiennes s'abaissant vers l'horizon dans une perspective de feu, les ombres sur les trottoirs, les vastes reflets sur les maisons, les nappes dorées des devantures. Il se plaît à cette foule nombreuse, multiple, diverse et qui semble alors d'un génie ouvert à tout. Samy devient l'ardeur qui lui fait concevoir les multitudes, fraterniser avec les larges joies...

Il arrivait, elle se tenait encore devant sa toilette, les bras nus, décolletée, sa femme de chambre s'activant autour d'elle. Malgré son impatience, elle avait un sourire pour lui, mais un sourire vaguement agacé dont il aimait et détestait à la fois la pointe aiguë. Le désordre de la pièce avait des grâces raffinées à cause de l'éclat des bougies éclairant l'actrice à droite et à gauche, d'une robe délicieuse jetée sur un dossier de chaise et des jolis objets de toilette sur la table ornée de dentelles. Surtout l'intérêt convergeait vers la jolie fille en jupon court là debout, prenant ses dernières dispositions et se poudrant à la patte de lièvre. La femme de chambre sortie, Latorel n'y résistait pas, s'approchait malgré qu'elle s'opposât quelque peu et ouvrait d'un baiser violent les lèvres rouges, caressait la gorge poudrée, chiffonnait d'un trop vif désir le cotillon. Elle souriait, les yeux larges, humides et brillants, très excitée et heureuse. S'il s'excusait de lui enlever sa poudre et de déranger ses vêtements, elle disait d'une voix basse, chuchotante d'amoureuse :

— Oh ! toi, tout, tu peux tout.

Dès qu'elle avait mis sa robe, il l'emportait dans son coupé. Des joies d'enfant gâtée la livraient entière à son amant. Fière d'être à son bras, elle faisait comme une reine les quelques pas sur le trottoir devant les curieux arrêtés ; le valet de pied tenait la portière ouverte, Latorel s'effaçait, et Samy, rangeant ses robes, lui faisait place auprès d'elle. Le coupé retraversait Paris en fièvre. Latorel tenait contre lui le corps merveilleux où l'art vibrait d'accord avec l'amour. Il percevait sous le sein charmant de sa maîtresse les grands coups d'un cœur ravi. Deux minutes ainsi, puis elle s'abîmait dans son rôle et répondait d'une lèvre distraite aux baisers de Charles, jaloux à ce moment du théâtre comme un chien du journal que lit son maître.

Leurs amours traversaient des heures graves qui vibraient dans la profondeur de leurs êtres avec des voix de cloches solennelles. Samy, alors, vêtue d'une robe de velours brun où sa taille sans corset flottait, le cou pris dans quelque grand nœud de ruban, levait vers son amant des yeux troublés par le secret des choses. Elle se formait une philosophie, s'intéressait à un procès en cours, à la thèse d'une pièce de théâtre, à la situation de telle de ses amies.

Durant ces entretiens sages, elle se montrait légèrement intolérante, ramenant avec obstination Latorel vers les preuves instinctives, vers un idéal de sentiment. Presque toujours il cédait, mais parfois il soutenait contre elle de graves discussions...

C'était le plaid de leur vie, lui voulant une discipline aussi sociale qu'indivi-

duelle, elle, réclamant l'abandon aux seules lois intérieures. Et il se défendait avec terreur contre sa propre cruauté, se réfugiait parmi les conventions et les usages ; car cette dispute, jamais posée en termes clairs, n'était qu'une sourde révolte de la vérité contre les illusions délicieuses où ils anéantissaient le futur au profit du présent.

La chose arrivait le plus souvent durant leur promenade au Bois. S'ils rentraient alors dans l'appartement de Samy, la causerie continuait avant, pendant, après le repas. Elle s'étendait, s'arrêtait sur l'art et sur la vie... Un charme, petit à petit, réduisait Latorel au silence sous la parole de Samy. Elle disait son cœur, elle disait sa pensée, pêle-mêle, en une griserie un peu farouche.

Ils se sentaient plus loin l'un de l'autre dans la pudeur de l'intelligence, mais peut-être s'aimaient-ils davantage que durant les heures voluptueuses. On ne sait quel amour, fait de la beauté vibrante de Samy, de respect, de gravité, les faisait se sourire amicalement et cette amitié donnait un délicieux ragoût à leur passion. Mi-dévêtue pour se mettre au lit, Latorel la prenait contre sa poitrine, baisait avec respect les lèvres parleuses. Elle s'alanguissait. Tous deux semblaient revenus à la volupté comme à un fruit nouveau, la goûtaient ainsi qu'une chose sainte. Latorel étreignait en Samy une épouse aimable, son cœur ému de ce qui fut à travers les temps l'ingénieux ménage, le resplendissant foyer où jouent de beaux enfants, où vivent des pensées enfermées dans des dieux, mais qui n'est plus, dans la lassitude de race d'un Latorel, que l'éphémère décor de sa jouissance.

— OH ! TOI, TOUT, TU PEUX TOUT.

II

Un soir, à l' « Union », le duc René de Latorel, frère de Charles, attendait le lever du rideau. La salle était brillante, rien que des hommes en plastrons lumineux et le brouhaha discret des voix mâles, bourdonnantes un peu.

Très fin, très souple, d'une grâce qui le tenait jeune à cinquante ans, le duc de Latorel avait les grandes convoitises

LE DUC RENÉ DE LATOREL...

des seigneurs de l'ancien régime. Il gérait sa fortune avec une habileté qui confinait à l'avarice et veillait sur celle de son frère comme si elle eût été la sienne propre.

Avec cela des élégances sans nombre de vêtements, de meubles, de bibelots précieux, de fleurs rares. Il n'achetait rien très cher parce qu'il savait que le prix trop poussé d'un objet n'est qu'un engouement de la minute, mais il possédait nombre de petites choses originales, délicates ou singulières.

L'homme de tous les vices, figure presque féminine à côté de la rude silhouette du comte, les cheveux noirs abondants des Latorel, mais bouclés et ramenés vers le front dans tous les artifices de la parure.

Poète, aux petits vers sucrés et contournés, non sans grâce et volontairement bizarres, d'une bizarrerie d'amateur, cet homme souple, dont la longue main glissait entre les doigts de ses amis, rêvait toutes les gloires qui ne coûtent rien. Il tenait le ruban rouge, et, d'une volonté opiniâtre, marchait vers l'Académie française.

Il avait pour son frère cadet une sorte d'admiration craintive qui venait de l'aspect robuste autant que de la santé morale de Charles. La moustache rude du comte symbolisait pour le duc une énergie, une sauvagerie redoutables. Quoique plus âgé de vingt ans, il avait reçu, par-ci par-là, un coup de boutoir du cadet sur ses mœurs plus que corrompues. Mais il n'en gardait pas moins une grande autorité dans les affaires de famille. La vieille duchesse, le sentant âpre au gain et récalcitrant aux idées nouvelles, malgré ses apparentes originalités de poète, lui abandonnait la direction de la maison.

Marié avec la fille du prince de Ribéra, vieille noblesse espagnole-française, il n'avait pas d'enfant. Les Ribéra, presque pauvres, se trouvaient dédaignés du duc de Latorel.

Il regrettait ce mariage, dû à l'action de son père défunt. Il rêvait pour son frère l'union avec la fille des Harclay de Savigny, noblesse obscure mais puissamment enrichie par trois générations de tripotages financiers.

Le duc, songeant à ce projet, se rapprocha de M. Harclay de Savigny, qui se trouvait là en qualité de membre du cercle, et lui serra la main. Harclay sentit un peu d'orgueil. Il vivait unique-

ment sur cette passion, sa fortune ayant atteint les limites où elle ne se comparait plus avec les autres. Encore que les Savigny fussent de la plus authentique noblesse, le nom était obscur. La finance l'absorbait. Le grand-père avait commencé. Fils d'une Israélite, il avait épousé une de Solange d'Esneux, mais son unique rejeton, le père du Harclay actuel, s'était marié avec sa cousine, Rachel Smoss, plus de cent fois millionnaire. Cette situation est trop ordinaire dans notre aristocratie pour avoir eu une grande influence sur l'estime qu'on portait aux Savigny. Cependant un très léger dédain les accompagnait parce qu'ils se trouvaient, autant par le penchant de la race que par la fatalité de l'héritage, engagés dans l'industrie et la finance.

Ce dédain se trouvait perçu tout particulièrement par Blanche Harclay de Savigny, fille de l'homme avec qui le duc René parlait en cette soirée. Née d'une de Gallud très fière et très insolente, elle reniait avec ardeur son origine juive, recherchait les relations pures et de haute aristocratie. Son type, d'ailleurs, n'avait d'hébraïque que les grands yeux de gazelle ; le nez, le front, les cheveux même venaient des de Gallud.

Harclay adorait sa fille. Lui, non plus, n'accusait pas trop l'origine sémitique : cinquantenaire aux yeux bleus, vaste visage dans des colliers maigres de barbe, l'air naïf et sévère, très sot mais d'un attendrissant snobisme, plein de générosité, bon enfant dans la vie, madré et contenu en affaires. Éternel étonnement des gens simples qui se disent : « Avec une si grande fortune que de bien il pourrait faire ; que de gens à sauver, d'entreprises à soutenir ! » Harclay ne soutenait guère que les aigrefins et les rastaquouères de son monde où ils sont légion.

Il prêtait aisément cinquante ou cent mille francs, sauvait l'honneur des familles, mais ne voyait pas au delà. D'ailleurs, beaucoup de bonté et des emportements terribles ; du sang dans de la graisse.

Le duc René faisait le siège de cet homme. Il désirait être mêlé à de grandes affaires. Sur ce point, Harclay montrait une défiance extrême ; ce n'était pas finesse, c'était leçon apprise, nécessité de se défendre contre un monde qui ne

BLANCHE HARCLAY...

rêve qu'argent gagné sans peine. Il avait une autre raison ; il voulait que Charles de Latorel épousât Blanche. Diplomate fruste, il faisait comprendre cela au duc René en parlant mariage chaque fois que le duc René parlait argent. René savait très bien à quoi s'en tenir, mais le célibat de Charles lui rapportait gros. Les mères, les filles mêmes étaient sûres que l'aîné ferait le mariage du cadet. Cela devenait un levier tout-puissant. Toutes intrigues portaient vers le duc. Il avait failli, grâce à elles, entrer à l'Académie, et il ne comptait pas les

bonnes fortunes, les sourires, les éloges, toutes choses qui ravissaient cet être nerveux et sensuel.

Dans ces derniers temps seulement, son choix s'était fixé. Le duc marchant vers la cinquantaine, l'argent prenait la première place dans sa vie. Harclay ne refuserait rien au frère du mari de sa fille. Non seulement le gros homme le laissait entendre, mais René n'en doutait pas. Il était trop sûr d'avoir, par Charles, prise sur Blanche qui, elle, tenait son père.

LE DUC RENÉ FAISAIT LE SIÈGE DE CET HOMME.

Ces pensées demeuraient à la cantonade dans sa tête, tandis qu'il causait avec Harclay de Savigny. Au premier plan venait la salle brillante et gaillarde dans l'épluchage tout masculin des situations et des santés. Le duc se sentait à la fois mou et excité, avec ce qu'il appelait lui-même des « nerfs de femme ». Une musique trop tendre l'aurait fait pâmer. Les lumières, le petit brouhaha de ses amis, leur exaltation mi-naïve, mi-conventionnelle vers ce qu'ils appellent l'art, cela suffisait à le griser. Ainsi s'expliquait sa corruption profonde. Il avait un corps de fille, sans résistance à la volupté, et demeurait toutefois impuissant à goûter aucune plénitude. Il raffinait pour la trouver ; elle se dérobait sans cesse, arrêtée dans les filets du nervosisme, n'atteignant ni le cerveau, ni le cervelet. Vie du dedans au dehors qui peut se comparer à une forêt flambante ; les structures s'y découvrent sous le feu et périssent en se développant.

Là, sous les lampes électriques, il est un être éphémère et merveilleux d'éclat, ses cheveux noirs bouclés avançant vers un front de pâleur délicate, ses joues creuses, sa moustache et sa royale coupant la blancheur nette de sa peau et deux yeux noirs, grands, mélancoliques, baignés de lueurs fluides, électriquement faibles comme des yeux de femme.

Il tressaille, car voilà son frère. Charles va vers des mains discrètement tendues, de groupe en groupe. Il y a quelque hauteur dans son attitude. L'impression qu'il fait sur Harclay de Savigny est plus vive que celle ressentie devant le duc. Le comte de Latorel porte le masque sérieux de son travail, l'indépendance de l'homme qui se suffit. Son élégance mâle tranche sur la délicate beauté de son frère. On le sent plus sauvage et plus honnête. Cependant, ce soir-là, une langueur apparaît sur ses traits. Il est un peu pâle de volupté assouvie, et cela n'échappe point aux hommes de ce milieu, uniquement occupés d'intrigues de femmes.

— Ah çà, fit Harclay, il a donc une maîtresse aimée ?

— Sais pas, répondit le duc.

Mais lui aussi regardait Charles et lui trouvait la lassitude délicieuse des amants aux premières ferveurs. Autre chose encore, un sérieux insolite, quelque chose d'inquiet, de farouche où se lisait clairement qu'il n'était pas là pour voir ses amis du Cercle.

— Ah çà, est-ce donc... est-ce donc Samy ?

Lui-même l'avait trouvée charmante et se l'était fait présenter. Il se rappelait le petit émoi de la comédienne au moment où Malacaire, l'auteur de la pièce, prononça son nom. Je ne sais quoi de familier, de tendre, d'espiègle aussi dans la manière dont elle avait dit :

— Monsieur le duc de Latorel, le frère de l'auteur des *Secrets Engloutis ?*

Il ne s'était pas trop étonné, sachant que les comédiens ne s'intéressent guère qu'aux auteurs dramatiques. Toutefois, avec sa grâce et son habileté instinctives, à la voir si séduisante, l'air spirituel et gai, il avait répondu :

— Nous travaillons tous deux pour la *Muse*...

— Je le sais, monsieur, avait vivement répliqué Samy, et que j'aurais de plaisir à lire vos vers ! Malheureusement, vos livres sont des raretés...

— Pas pour mes amis, dit-il, dans une attitude respectueuse qui charma la comédienne.

— Vous consentiriez !

Elle dit cela, Samy, avec des inflexions théâtrales, il est vrai, mais si pénétrantes, si doucement et si tendrement sincères que le duc la regarda surpris.

Or, elle avait des yeux divinement rieurs, mais trop francs, trop purs, pour que cet homme dépravé y pût lire rien d'équivoque ni de pervers. Il s'y trouvait seulement une impression de débordant bonheur, une joie si vive, si entière qu'elle ne laissait place à aucune analyse.

Cette singulière entrevue avait troublé le duc.

— Elle a quelque passion, s'était-il dit... Sinon, comment risquerait-elle une si brusque sympathie pour un inconnu... A moins que mon titre ne l'ait éblouie... Mais ce n'est pas là une courtisane. Elle a des yeux, des gestes qui ne mentent pas... Amoureuse, oui ; impudique, non... En tout cas, elle éprouve pour moi une curieuse tendresse...

Il rêva d'en profiter, car il goûtait le souple corps et l'adorable tête d'enfant déesse ; mais cela ne demeura guère plus dans sa cervelle que tel projet sur une danseuse ou une demi-mondaine.

A présent il voyait clair. Samy belle-sœur expliquait singulièrement l'attitude de la comédienne, et, par surcroît, la présence de Charles au Cercle où il ne mettait plus les pieds depuis longtemps.

Il s'inquiéta peu, d'ailleurs ; même, sachant le fond sérieux de son frère, cet amour du théâtre lui sembla le moins menaçant des amours. Au souvenir de la jolie face ouvrée de passion, il claqua de la langue :

— Bigre ! Il a du goût...

— Hein ? qui ? demanda Harclay.

Mais Charles approchait. Ils se turent.

— Bonsoir, monsieur mon frère, fit le duc en souriant.

— Bonsoir, René.

Et comme le duc le dévisageait ostensiblement :

— Ai-je du rouge au bout du nez ?

— Je n'en serais pas surpris, répliqua le duc avec intention. En tout cas, tu as de la poudre sur ton épaule.

Une tendresse brusque anima Charles au souvenir de l'adorable figure que Samy lui avait mise là dans un baiser d'esclave. Il rit d'un rire de fatuité élégante, puis laissant son frère, il marcha vers un autre groupe.

— Il a donc une passion sérieuse, demanda Harclay au duc, avec quelque inquiétude.

— Bah ! rien qui puisse porter ombrage à sa fiancée future.

Harclay regarda le duc qui n'en avait jamais tant dit :

— Sa fiancée ?

— Parbleu, il va bientôt falloir songer à le marier, ce grand garçon-là.

La figure d'Harclay rayonna, mais en véritable homme d'affaires, il marqua du recul. Le duc poursuivit :

— Nous en avons parlé ma mère et moi ?... Blanche lui conviendrait... Qu'en pensez-vous ?

— Assurément, assurément, balbutia Harclay qui avait quelque peine à contenir sa joie... Mais Blanche (sa langue vibrait rien qu'à prononcer ce nom), Blanche veut un mariage d'amour.

— Eh bien ! quoi, fit le duc.

Harclay dit :

— Vous ne croyez pas qu'il ait une liaison dont on pourrait parler à Blanche, une liaison... Comment dirais-je... trop apparente ?

Le duc envoyait le financier au diable, et cependant il découvrait quelque vérité dans la restriction d'Harclay. Blanche aimait déjà Charles d'une sorte d'amour en expectative. Tout en elle serait subjugué par le jeune comte ; mais, amoureuse en puissance, elle était aussi jalouse en puissance, et capable de reculer le mariage par dépit, voire d'en contracter un autre.

— Nous y pourvoirons, dit le duc... bien que ce soit des enfantillages.

Et il prit un air hautain et froid qui suffit à réduire Harclay :

— Vous savez, mon cher duc, que personnellement, je serais très heureux de cette union... D'ailleurs cela ne rapprochera pas seulement les jeunes gens... Je suis l'homme de la famille. Je l'ai prouvé pour Jacques de Vouvray qui n'est qu'un cousin éloigné et pas un type bien sympathique, vous ne l'ignorez pas...

Le duc songea : « J'y compte bien. »

Mais il se défendit vainement contre l'émotion que l'homme d'affaires avait prétendu lui donner : il vit Jacques de Vouvray, sa figure prétentieuse, maculée de taches de son. Grâce à Harclay, il menait un train prodigieux. Tout le monde savait ses projets sur Blanche. Et alors, quel atout cette liaison avec Samy si... Mais une liaison avec Samy, ça n'avait pas d'importance, même pour Jacques de Vouvray : « A moins que Charles, ce sauvage, n'aille avoir un enfant de cette petite. »

Cependant le rideau se levait. La pièce de Malacaire, boursouflée de mots à la crème, en nuances tendres, avec des paillettes de blagues rosses, fut très goûtée ; mais surtout Samy, dans quelques couplets où sa voix claire, ses notes spirituelles, toute sa physionomie, son joli corps, ses ajustements, sa grâce d'amoureuse alerte et gaie excitèrent une petite rumeur d'émotion.

Charles de Latorel avait le cœur tout

réduit dans sa poitrine et une telle fixité d'attention qu'il ne respirait plus que de temps à autre par de longs soupirs.

C'est que Samy apparaît la charmante histrionne qui, à travers les temps, fascina les rois, objet brillant, rapide, qu'il faut saisir et dompter. Ses formes rondes, les plis de sa jupe, sa chevelure fauve et qui semble une lumière sur son visage, les gestes de son caprice, ses dépits légers comme des dépits d'oiseau, ses seins soulevés dans une palpitation amoureuse, ses yeux élargis, noirs aux flammes de la herse et qui cherchent dans la salle le maître et le seigneur, tout la rend infiniment désirable.

Le rideau tombé sur le troisième acte, beaucoup de membres du Cercle gagnèrent la salle où les comédiens devaient souper. Il y eut un petit brouhaha d'admiration quand Samy parut dans une robe de soie verte très ajustée qui vêtait sa gorge et dégageait noblement sa tête aux beautés éclatantes. Tout plut en elle et surtout la grâce passionnée qui l'illuminait, sa taille assouplie d'amour aux étreintes de l'amant, sa fierté d'élue, ses lèvres empourprées de vie nouvelle, ses yeux clairs, frais et grands, allongés d'un coup de crayon, ses cils, ses sourcils noirs relevant le bleu de ses iris, le charme enfin de volupté qu'elle dégageait, son sourire spirituel et moqueur, son front intelligent et sa pâleur ardente, l'air sérieux, pénétré, fervent, que cachait la délicatesse attendrie de ses traits, l'unité de sa passion dans la diversité troublante de ses grâces, et ses magnifiques cheveux blonds.

Entourée, fêtée, elle demeurait tranquille et souriante tandis que Malacaire lui présentait de temps à autre un de ces messieurs. Quelques-uns demeuraient auprès d'elle, lui faisaient une cour raffinée. De ce nombre se trouva le prince Serbetskoï, très élégant cavalier, allié à la famille impériale russe et à la plus haute aristocratie française. Il parut vraiment épris d'elle, montrant qu'il connaissait son talent, lui rappelant les rôles où elle avait triomphé, disant son admiration chaudement et finissant par la mener à son bras jusqu'aux petites tables dressées pour le souper.

Elle avait elle-même exigé de Charles qu'il ne la rejoindrait pas, lui parlerait le moins possible. Mais, vers la fin du souper, le prince Serbetskoï se montra de plus en plus galant, et les comédiens échangèrent quelques plaisanteries à voix basse à ce sujet, si bien que, toute animée, grisée de son succès, quand Samy leva les yeux pour chercher une effusion de tendresse sur la figure de son amant, elle la vit toute bouleversée, pâle, criante de jalousie. La comédienne frémit. Elle eut envie de se jeter sur la poitrine de Charles et faillit se trouver mal à contenir cette envie.

— J'étouffe, dit-elle, je ne puis rester plus longtemps.

Serbetskoï offrit son bras, sa voiture, d'autres messieurs l'imitèrent. Ce fut presque une lutte de courtoisie où le duc René de Latorel lui-même prit part, tout en suivant des yeux son frère. Mais Charles, rauque, toute sa face hérissée, et qui sembla à Samy tout à coup velu comme un fauve, s'avança :

— Voulez-vous me faire cet honneur, mademoiselle ?

Elle quitta le bras de Serbetskoï, prit celui de Charles. Il l'entraîna vers la sortie, l'arrachant en quelque sorte à ses admirateurs. Serbetskoï demeurait très sot, très ennuyé, hésitant entre le rire ou la colère, tant qu'enfin il murmura :

— De la veine, ce jeune Latorel, mais quel sauvage !

Quelques messieurs sortirent en même temps que le couple ; parmi eux Harclay, de Vouvray, le duc. Les voitures avancèrent. Celle d'Harclay d'abord,

qui s'en fut avec Vouvray, ensuite celle du comte. La comédienne, son long manteau blanc, sa jupe disparurent dans le coupé où Charles entra aussitôt. Le duc fit un pas et il eut le temps de voir dans les bras de son frère le joli

LE DUC EUT LE TEMPS DE VOIR LES CHEVEUX BLONDS DE SAMY...

fouillis d'étoffes, la face claire, les cheveux blonds de Samy dont les lèvres cherchaient celles de son amant.

III

Latorel se tenait dans le cabinet de travail du duc René, qui, s'étant préparé avec soin, essayait des paroles habiles sur son frère.

— Tu as quelque chose de plus spécial que tout ça à me dire, interrompit tout à coup Latorel dont la psychologie virile s'impatientait de nuances patelines.

Le duc pâlit comme il n'eût point pâli sous une attaque nocturne ; ses nerfs se décourageaient avec facilité. Il craignit la brusquerie de Charles ainsi qu'une humiliation ; il se hâta :

— De spécial, le terme n'est pas très exact. Maman trouve que tu vis en sauvage cette année... On te voit à

peine. On s'attriste, on se plaint, voilà tout.

Il s'était ressaisi en disant ces choses banales parce qu'il sentait derrière sa tête le flux abondant de paroles dont il était grisé d'avance et dont il espérait griser son frère. L'autre reprenait, âpre encore :

— Tu sais bien que j'aime la solitude et même la sauvagerie. N'ai-je pas passé trois hivers dans notre terre d'Abry, au milieu des forêts ?

— C'est que, justement, fit le duc avec une intonation aussi souple que sa main ou son échine, c'est que tu n'as passé ton hiver ni dans la solitude, ni dans les forêts.

— De la police alors, dit brusquement Charles, tenaillé d'une sorte de remords mondain à l'égard de l'imprudent amour où il immobilisait sa vie.

— De la police, si tu veux, mais de celle qu'entraîne la vie en société. Un homme comme toi, Charles, ne se montre pas trois fois dans un même lieu sans être reconnu par un tas de gens. On a raconté à maman des choses...

Il hésita, tourna deux phrases encore, dans une confusion feinte, puis, avec un regard clair et une sorte de jouissance :

— Tu aurais une maîtresse... une comédienne... Samy, dont je te fais d'ailleurs mon compliment.

Charles fut à la fois répugné de la flatterie dans le fond de lui-même et amené cependant à adoucir son langage par concordance.

— Qu'est-ce que cela peut faire à maman ?

— Naturellement, ça ne fait rien, du moins pour la chose en soi. Il suffit, n'est-ce pas, qu'une maîtresse soit jolie !

— Intelligente et honnête, acheva Charles un peu irrité.

— Soit, fit l'autre avec une nuance de dédain. On ne saurait réunir trop de perfections.

Le comte sentit l'intention de son frère et, malgré que le rouge lui montât au front, il ne put trouver en lui la force de résister. Toute la beauté, la grâce, l'esprit de Samy ne pouvait en faire à ses yeux d'aristocrate autre chose qu'une maîtresse. Et le duc, par là même qu'il ne chicanait ni charmes, ni mérites, montrait admirablement combien peu il craignait Samy. Il craignait seulement pour la combinaison Harclay de Savigny, sachant Blanche susceptible et très maîtresse d'elle-même. Un scandale un peu vif, Charles affichant, non pas sa maîtresse, mais son amour, pourrait tout compromettre à jamais, c'est le coup auquel le duc voulait parer. Il lui était revenu sur Samy des bruits inquiétants. Elle passait pour avoir dans son monde l'originalité d'être vertueuse. Sa passion pour Latorel ne semblait nullement un fugitif coup de cœur, mais bien une chose profonde, sérieuse, dont elle se cachait et que cependant tous devinaient dans ses yeux magnifiés, le rayonnement de son visage, ses pâleurs de fille séduite tout alanguie d'une lassitude heureuse.

D'ailleurs, et n'y eût-il eu que cela, la scène de la soirée de « l'Union », ce départ de Samy avec le comte, ce voluptueux départ où il avait vu Charles prendre à pleins bras le délicat joyau de dentelle et de soie, la gracieuse enfant rose de plaisir ; et, sous les yeux du prince Serbetskoï, cette sorte d'enlèvement, ce besoin mâle d'affirmer sa conquête, cette impatience frémissante de se revoir le vainqueur de la chair désirée par d'autres.

Il s'était dégagé de ce tableau fugace une telle impression de triomphe amoureux, une affirmation si terrible et brusque de la puissance des voluptés d'un semblable amour, que le duc en avait gardé l'éblouissement au fond de lui. Il avait mis cet éblouissement en vers

et consumé en de basses dépravations sensuelles le reste de son émotion. Il ne lui en demeurait donc plus que ce qu'il fallait pour lui faire prendre à cœur de détacher Charles de Samy avant que Blanche Harclay pût savoir. Même il lui importait peu que la rupture fût définitive ou non. Les amants renoueraient après les fiançailles, s'ils le désiraient ; les Harclay seraient trop avancés et Blanche trop éprise pour reculer. Plein de ces préoccupations, le duc reprit :

— D'ailleurs, cette charmante fille a bien raison d'être heureuse et fière d'un amant tel que toi... Tu n'es pas un homme ordinaire, Charles ; même en dehors de ta situation mondaine, tu possèdes mille distinctions.

— Épargne-moi ces fadaises, René, interrompit le comte. Si je suis distingué, sois sûr que Samy l'est plus que moi... Et puis, à quoi bon me faire avaler certaines bourdes... Cette petite comédienne n'a pas à être fière... Je ne lui apporte en somme que mon amour, comme le dernier des calicots, moins que le dernier des calicots.

— Que veux-tu dire ? fit le duc troublé et mécontent. Les comédiennes ont l'habitude d'être fort heureuses lorsqu'elles prennent un Latorel dans leurs filets.

— C'est qu'il n'y a point de filet ici, mon pauvre frère... Il n'y a qu'une honnête fille éprise d'un monsieur quelconque, et par hasard, par paradoxe si tu veux, tout à fait désintéressée.

— Voilà bien où le bât te blesse, cher petit.

Le « cher petit » était un signe d'irritation chez le duc, porté à masquer sa colère sous des tendresses fausses.

— Le bât ? interrogea Charles troublé malgré tout d'une pensée qui lui avait été si familière autrefois.

— Oh ! tu sais bien ce que je veux dire, poursuivit l'autre dont la diplomatie ardente pénétrait d'une manière aiguë le cœur de son frère.

Mais le sauvage eut encore un de ces retours brusques qui déconcertaient le duc comme la violence d'un homme d'État européen déconcerte un homme d'État chinois.

— Je l'ai su, ce que tu veux dire, et je ne le sais plus.

Troublé et cherchant à se rattraper, le duc ne fut pas à la riposte. Il baissa le front deux minutes, d'abord par contenance, puis, en apercevant l'effet qu'il produisait ainsi, volontairement. Il sentit qu'il n'avait déjà que trop parlé avant son heure, qu'il fallait laisser Charles s'embrouiller à plaisir. Les situations finissent toujours par l'emporter sur les mots !

Charles, en effet, s'abandonnait à une éloquence qui lui venait de ses pièces de théâtre où le héros principal avait de longs monologues avec lui-même. Comme dans ces pièces, il insista peu sur les choses en soi, mais, courant aux abstractions, il se mit à organiser son être intérieur sous les yeux de son frère. Parmi tant de raisons qu'il donna pour demeurer tout à Samy, il n'y en eut pas une de sentiment ; il ne dit point « je l'aime », ni « je mourrais de la perdre », ni « ma passion est toute ma vie » ; il dit seulement l'organisation et la désorganisation de l'être par l'amour : il formula des lois en vertu desquelles Samy lui donnant telle chose, il lui rendait telle autre ; comment, n'obéissant pas à tel élan de son cœur, il désagrégeait toutes ses forces sentimentales ; comment, pour le séparer de sa maîtresse, il faudrait qu'elle fît ceci, ceci encore et cela...

— Mais toi, mais toi, criait son frère pour changer le cours de ces idées qui l'ahurissaient.

— Moi, je m'arrange pour atteindre mon maximum. Je considère l'amour

comme aussi important que l'équilibre des mondes. Il faut être en harmonie avec les lois générales de la vie, ne pas fausser son âme, s'élever toujours. Il y a là quelque chose de ce qu'on voyait jadis chez les saints, mais le paradis n'est plus une chose définie, c'est le vaste univers, et l'état de grâce devient une compréhension merveilleuse de la vie totale au lieu d'être une extase misérable et vulgaire...

« Va toujours, pensa le duc, ton « état de grâce » te mènera bien jusqu'aux murailles de cette chambre, et c'est là que je t'attends. »

Latorel poursuivait cette singulière improvisation sur l'amour, où l'amour était remplacé par une mécanique sentimentale. En vérité, il s'y retrouvait. Il finit par atteindre à une véritable puissance :

— C'est mal compris, vois-tu, la fonction universelle de l'amour. On y voit motif à crier, à s'exalter, à souffrir, à jouir, et certes, il y a de tout cela, mais c'est encore la vie animale dont les grands types de nos jours se sont affranchis. Une maîtresse comme Samy, c'est une âme symétrique à la mienne, une manière de comprendre, un corps de plus, une âme de plus pour percevoir le vaste monde...

René pensait :

« Tu ne dis ces choses que parce que tu es un sentimental pur. Tout sentimental a la manie d'expliquer ses sentiments et tout intellectuel feint de s'y perdre... Nous prétendons ne pas être ce que nous sommes. Celui-ci aime l'amour pour l'amour, c'est un faible, un tendre, un sensitif, un expérimental et il pose au théoricien. »

Cependant, il se sentait un ennui, une jalousie chaude du rythme extraordinaire de la phrase de son frère, de l'abondance précise et imagée de sa pensée. Incapable de s'émouvoir, il luttait tout bas à coups d'épingles contre l'entraînement du langage de Charles, refaisait dans son âme la vibration courte après la large ondulation, rétablissait le joli artifice de ses groupements d'idées comme aurait pu faire à sa parure une vieille coquette chiffonnée d'un assaut trop rude.

A telle phrase où le comte disait : « Par elle un univers de délices me baigne à chaque heure du jour... » René de Latorel, froid et sarcastique, répondait : « Fort bien, mais si tu allais avoir six enfants de Samy ? »

Terrible réalité qui jetait un voile épais sur le visage de Charles.

— Je bois, disait-il, à la source même de la vie.

— Ce qui pourrait bien mener Samy à la mort le jour où tu l'abandonneras, répliquait le duc.

Enfin Charles, épuisé, s'arrêta avec l'éternelle sensation que nous avons de nos discours enivrés, la sensation de vide et de néant. Il l'avait cette sensation, parce que, ainsi le pressentait son frère, il brodait sur un dessous de situation pas du tout en rapport avec ses paroles, parce que, étant Charles de Latorel, comte d'Abry, ses théories ne s'abouchaient pas avec la réalité. Elles ne pouvaient donc être justes qu'en vertu d'une fiction, et la fiction est à la forte imagination normale ce qu'est la fleur en papier à la plante naturelle, une assez pitoyable chose.

Que son amour nourrît et développât son art, rien de plus vrai : mais c'était par l'excitation et la fièvre, et non par beauté philosophique. Le désintéressement lui demeurait impossible. Seule, Samy se donnait entière. Comment aurait-il pu prêcher une sorte de théologie de l'amour quand mille choses marchaient avant son Dieu ?

Ainsi tout l'empêchait d'atteindre dans la vie sentimentale à cette profon-

deur du vrai qui apparaît la marque des grands génies. Et voilà bien la revanche des hiérarchies éternelles de la nature sur les petites aristocraties éphémères des hommes.

Le duc, avec son âme courte et toute formelle, saisissait très bien la fatigue de son frère. Il lui importait peu de se tromper ou non sur le véritable esprit de celui-ci, pourvu qu'il rentrât dans le catalogue où l'aristocratie classe sous d'élégantes caractéristiques les états d'esprit humains.

Deux ou trois passions sont motrices de nos actes. A quoi bon chercher plus loin puisque tout se ramène à cela !

La nature a voulu que les plus hautes pensées cèdent devant les plus petits besoins. Cette loi qui se poursuit tout du long de notre développement, subordonne toujours nos passions supérieures à nos passions inférieures. Elle établit le triomphe des médiocres dont elle est l'épée de chevet.

Le duc vit son frère battu d'avance et résuma son dédain dans une exclamation :

— Mon pauvre Charles !

— Pourquoi pauvre ? dit l'autre d'autant plus indigné qu'il sentait le désenchantement de son âme.

— Parce qu'il ne te faudra pas moins argumenter pour quitter Samy que tu n'argumentes pour demeurer avec elle.

Cela porta profond dans la conscience que Charles avait du mensonge de sa destinée amoureuse. Il eut un moment la sensation du péril où il glissait. Il en voulut à son frère de lui faire sentir clairement la tare de sa passion et de la ramener ainsi au niveau des amours les plus vulgaires. Il lui en voulut surtout d'avoir troublé l'équilibre d'une fiction sur laquelle il se grandissait comme homme et comme artiste. Un mépris soudain pour le duc, pour le monde artificieux et vain où il plongeait, lui, l'amant de Samy, par toutes les racines de son être, le fit se dresser en révolte :

— Et si je ne la quittais jamais ?

— Ce serait grave, fit le duc.

Et il ajouta, sceptique :

— Voilà ce que c'est que de raisonner les choses de sentiment... Tu demeurerais avec Samy pour me démontrer à moi le bien-fondé de tes théories !

L'épingle envenimée pénétra. Une rage sourde saisit le comte. Il regarda son frère avec des yeux de rancune :

— Je resterai avec elle parce que je l'aime, répliqua-t-il.

— Allons donc, fit l'autre en souriant.

Puis, devant le silence pénible où ils s'attardaient :

— Vois-tu, cadet, les femmes, qui en savent plus long que nous là-dessus, ont trouvé depuis longtemps la formule : « On se donne par affolement, dans l'inconscience et l'irresponsabilité, et l'on se reprend de même. » C'est tout le chic de l'amour. La grande affaire est de s'en convaincre soi-même et ça n'est pas bien difficile.

— J'aime, fit encore Charles, sombre.

— Assurément, et tu ne sais pas pourquoi... Quand tu cesseras d'aimer, ce sera pour la même raison et tu n'auras pas de reproche à te faire... Tandis que ton échafaudage de liaison avec l'univers et de combinaison avec ta pensée, avec ta destinée, avec ton œuvre, mon cher !...

— Ah ! que je voudrais être un ouvrier, un employé, murmura Charles, dont ce cri annonçait la défaite.

— A ton aise, fit le duc ; mais Samy t'aurait-elle aimé employé ?... Je ne le pense pas. L'employé, d'ailleurs, aime une ouvrière qu'il juge digne de partager sa couche et indigne de partager son nom. C'est la même chose que pour toi.

Charles ne répondait plus, et ce silence devenait une complicité si évidente qu'il se hâta, afin de ne point se

sentir trop vil, de terminer l'entretien.

— Je vais voir maman, dit-il.

— Elle en sera charmée, fit l'autre, qui cacha tant qu'il put son triomphe.

Quand il entra chez sa mère, Latorel sentit tristement l'amour de Samy. Il fut sur lui comme une caresse fluide, un monde très nombreux et lumineux, on ne sait quelle abondance de la vie du cœur, quelle harmonie de voluptés et de pensées. Ce fut d'autant plus vif que le contraste entre l'appartement de la comédienne, la jolie existence sentimentale, la noblesse, le gracieux abandon, l'inquiétude hautaine d'art et d'idées, s'imposait avec le vaste hôtel et tout ce que Latorel savait de ses habitants.

Il méprisait son frère, il craignait sa mère. Elle relevait de ces natures ignobles qu'on trouve souvent parmi les aristocraties, comme si, avant d'expirer, la race revenait à une enfance de ruse et de cupidité.

La duchesse douairière de Latorel était avare comme le fut Louis-Philippe, à couper les sous en deux. D'ailleurs, cette avarice, greffée sur un égoïsme féroce, s'accommodait d'un train de maison princier comme d'une inéluctable nécessité.

Elle était la donneuse qui reprend ses cadeaux, celle qui combine un an d'avance le moyen de se faire gratifier par quelque ami ou même par ses fils de tel objet de prix qu'elle enfermait ensuite dans ses armoires. Nul scrupule, d'ailleurs, envers l'État ni les particuliers. Elle possédait, on ne sait comment, et elle arrivait à détenir, par des prodiges de diplomatie, un bureau de tabac, un kiosque à journaux, une pension qui datait de Napoléon III. A la mort du duc, son mari, elle avait caché à la recette de l'impôt six millions de francs en titres au porteur, spoliant ainsi ses fils. Elle avait hérité du vieux marquis de Raynal en frustrant les parents de cette succession trop attendue. On l'accusait, avec mille présomptions, d'avoir été la maîtresse du marquis, et cela uniquement pour l'héritage.

— ASSURÉMENT, ET TU NE SAIS PAS POURQUOI...

Mais la pire action de sa vie fut de prendre des mains d'un domestique mourant à son service une pauvre somme de vingt mille francs que l'agonisant lui donna sans pouvoir en déterminer nettement l'emploi. Elle prétendit toujours que le valet désirait ne pas voir passer son héritage à son neveu et à sa nièce, pauvres ouvriers des faubourgs que la duchesse refusa obstinément de jamais recevoir

et qui n'osèrent point intenter de procès.

Ce dernier trait était connu de Charles. Il en avait suivi les différentes phases à un âge où l'on sait l'horreur de pareils actes sans oser rien tenter pour les empêcher. Mais, chose curieuse et tellement humaine, quand il fut entré dans

LA DUCHESSE DOUAIRIÈRE DE LATOREL...

la possession de la fortune paternelle, il ne songea pas à réparer l'injustice de sa mère. Il concevait mal la pauvreté, la plaignait peu, y voyait plutôt un défaut qu'un malheur. Cette opinion toute instinctive ne l'empêchait pas de créer des pièces de théâtre sociologiques où le riche et le pauvre se disputaient sur le mode ordinaire de leurs disputes, mais où le pauvre représentait un symbole de révolte et de dévouement, le riche un symbole de domination ou de générosité, sans que jamais l'unité primitive de ces deux êtres s'affirmât nettement. De l'acte de sa mère il ne demeurait donc en Charles (à l'inverse de ce qu'il avait vu tout à l'heure dans son amour pour Samy, mais suivant le même mode) qu'une horreur toute cérébrale pour de vils agissements, sans la pitié pour les victimes qui eût rendu cette horreur vivante et féconde. Ainsi notre âme se retrouve également en toute chose.

D'ailleurs, s'il n'aimait point voir la douairière Latorel, c'est qu'elle incarnait le mal à laide figure que les affinements de l'artiste avaient, non sans vaillance, repoussé. La beauté morale de Charles, pour être formelle, n'en était pas moins une beauté extrême dans son monde. Si elle ne le portait pas à la noblesse suprême de l'acte, elle le défendait contre l'avilissement involontaire. Il était très jeune encore, que déjà sa mère le traitait d'idiot incapable de soigner ses intérêts. Par une anomalie fréquente, elle le préférait cependant au duc, et, en quelque manière, ses fureurs contre lui étaient inspirées par un monstrueux souci, par une monstrueuse affection.

Il la trouva entourée de dames patronnesses d'œuvres de bienfaisance. La miséricorde a sa place au sein des bonnes familles aussi naturellement que les chaises et les tables. Charles était trop habitué depuis son enfance à voir sa mère *sauver* des malheureux et des malheureuses pour s'en étonner autrement. Il savait, d'ailleurs, que la plupart de ces œuvres ne sont qu'une propagande habile en faveur des idées qui tiennent le vieux monde debout. N'étant pas dupe de son cœur dans cette charité bien ordonnée, elle ne l'émouvait, ni ne l'indignait.

Singulier milieu d'ailleurs, que celui où trempaient les Latorel. On y voyait les choses à la fois sous une forme ultra-sceptique à cause du blasement, et sous les formes les plus naïves à cause de l'ignorance. Les convictions apparaissaient simplistes, la poésie, rudimentaire et puérile. On y croyait encore aux sauvages plus attachés à leur hutte que des princes à leurs palais, aux pâtres nostalgiques de leurs troupeaux, aux montagnards avides de pain fruste et pleurant leurs rochers, aux grands hommes en perruques et aux savants en bonnets pointus.

Le formidable travail de généralisation qui a caractérisé le dernier demi-siècle, l'unité retrouvée sous la diversité, tout a glissé sur eux : les catégories dans les sentiments et les conditions humaines se tiennent immobiles en une stupide incohérence. Chaque chose est à sa place et n'en doit pas bouger. Ces choses vont et viennent dans le langage ainsi que des automates sur un orgue de barbarie. Et le comte Charles, gênant en eux cette jolie petite routine décomposant les catégories, les inquiétait et les troublait, s'inquiétait et se troublait lui-même.

IL LA TROUVA ENTOURÉE DE DAMES PATRONNESSES...

Son entrée dans le salon causa quelque émoi :

— Ah ! te voilà, fit la duchesse d'un ton de fureur sourde.

Car elle ne pouvait contenir ses colères, et Charles se souvenait du jour où elle lui avait broyé la main sous son talon parce qu'il prétendait sauver de l'écrasement une petite grenouille.

— Me voilà, fit-il du ton moqueur qu'il affectait pour cacher son angoisse devant elle ; mais si je gêne ces dames dans leurs devoirs envers les pauvres, je me retirerai...

Ici intervint madame Lagarde, étrange bonne dame borgne qui passait sa vie à combler d'éloges outrés la duchesse.

— Notre devoir ? cher comte, vous paraissez bien ironique ; la générosité vraiment trop grande de madame la duchesse, le mal qu'elle se donne, ce n'est plus du devoir, c'est du sacrifice !

La douairière la regarda d'un air bienveillant, tandis que les autres dames se sentaient choquées d'une admiration tellement stupide.

— Mettons sacrifices, répondit Charles qui détestait madame Lagarde, ses airs communs et sa lâcheté ; maman sait bien ce que j'en pense.

— Naturellement, répliqua la mère, tu n'en penses pas pour le mieux... tu préfères donner en artiste et aux artistes...

Charles rougit sous cette méchanceté. Il se figura la grâce, la beauté souple, la générosité si charmante de Samy. « Comédienne, comédienne », se murmurait-il tout bas ; et le mot, par contraste avec l'endroit, lui chantait dans le cœur ainsi qu'un poème. D'ailleurs, il ne répondit pas à la duchesse, habitué depuis son enfance à ce déshabillage brutal de ses doux sentiments. Il regarda les autres dames.

Trois étaient rieuses, amusées de l'incident. Bien de leur monde où la vie amoureuse est l'unique préoccupation de toutes les minutes, elles regardaient Latorel en dessous pour découvrir la trace de ses plaisirs avec Samy. Charles lisait en elles comme dans un livre et, les sachant inoffensives et gaies, leur adressa un petit sourire de fat voluptueux qui les combla d'aise. La quatrième, madame Lagarde, se tenait sérieuse, la paupière fermée, attendant la minute exacte pour complimenter la duchesse. Celle-ci continua :

— C'est une misère noire, pour moi, de te voir travailler pour le théâtre, dans l'affreux genre que tu as choisi.

— Le fait est, clama madame Lagarde, que la duchesse souffre beaucoup. Hier encore, elle était souffrante.

La thuriféraire soulignait une manie de la duchesse : être souffrante. Cependant son médecin lui avait dit un jour brutalement : « Des remèdes pour vous ! Allez casser des cailloux sur les routes ou décharger du charbon sur les quais. Vous êtes trop forte et vous ne dépensez pas votre énergie. »

Latorel, blasé sur ce point, se garda de répondre. D'ailleurs, il ne défendit pas son art. Dans ce milieu d'amateurs purs, il fut amateur :

— Le théâtre est pour moi une distraction.

— Avec des théories socialistes, des grèves, de la populace... C'est René qui a commencé cette littérature dans la famille. Ah ! ne fût-ce que par déférence pour les idées de votre père, vous auriez bien pu laisser là théâtre et poésie. René, au moins, y met du goût, de la mesure...

Ces dames semblaient partager l'opinion de la douairière. René leur donnait des plaquettes de luxe, des vers sucre et piment. D'ailleurs, elles n'en voulaient pas à Charles de faire du théâtre. C'était bête, voilà tout. Elles ne le dirent pas, et comme elles étaient bonnes, elles échangèrent un sourire avec le jeune homme.

Il s'étonnait de se retrouver dans ce milieu, tout trempé qu'il était encore de la volupté de Samy et des délices du théâtre, de la possession de la jolie comédienne dans la tiédeur des loges. Il voyait alors ce théâtre comme une forte réalité à côté de ce salon où tout était conventionnel ; et cependant il n'osa pas une minute se figurer qu'un effort l'arrachât à ce salon et lui donnât Samy tout entière et pour la vie. Par quel singulier renversement Samy était-elle pour lui la fiction et ceci la réalité ? Il n'aurait pu le dire, mais il le sentait. Il le sentit encore davantage quand la conversation (conversation dont la forme était sans

doute séculaire) porta sur les absents, sur les gens de la même société, sur le cousin de Quatrailles et la cousine de Boisfondé, sur le tuteur du petit baron de Ferrensac et le conseiller du prince d'Orléans dont les alliances avec les Latorel dataient du xve siècle.

Tous ces gens passaient avant Samy. Ils tenaient Charles comme les nains tenaient Gulliver, par chaque poil de son esprit et de son cœur.

Déjà las de la discussion avec son frère, Latorel demeurait sans force, si bien qu'il fut lâche devant l'exclamation de sa mère revenue à la vocation de son fils pour le théâtre :

— Heureusement que ce n'est pas sérieux... Mon fils ne sera jamais un professionnel... Ne dis pas non, Charles, ça t'amuse de voir ces singuliers milieux et ces singulières mœurs ; pour un homme il n'y a guère de mal... Seulement, un jour il faudra songer aux affaires sérieuses. Je peux dire ces choses devant nos amies... On parle trop de ta prochaine pièce dans les journaux... Il paraît qu'il s'y trouve des mineurs en grève. As-tu seulement réfléchi que les mines de Nord-Flamerie te rapportent deux cent mille francs par an ?... Oui, parfaitement deux cent mille francs... Et tu pousses les mineurs à chômer ! Belle façon de comprendre tes intérêts !

Latorel n'y avait pas songé. D'ailleurs, sa générosité était assez grande pour abandonner cent mille francs d'une manière vague et passive. Car il ne les eût point donnés, appartenant à cette catégorie de riches qui subissent les pertes avec résignation mais ne s'imposent pas de sacrifices.

Il eut un geste dédaigneux. Sa mère appuya :

— Tu ne sais rien de tes affaires. En dix ans tes terres ont perdu trente mille francs en fermages... Eh, mon cher, tu compteras quand tu n'auras plus rien.

Charles comptait déjà. La fibre familiale vibrait dans son cœur. Il n'était point insensible à ces trente mille francs de diminution sur un revenu de plus de dix-huit cent mille, outre ses châteaux et sa part dans l'hôtel de Paris.

— Il ne te manque plus que de faire un mariage pauvre dans le goût de celui de ton frère.

Les dames dressèrent l'oreille, car le duc menait ferme son intrigue pour arriver au mariage de Charles. Madame Lagarde, avec le délicieux à-propos qu'elle apportait en toutes choses, s'exclama :

— Vous êtes une mère adorable, chère duchesse, et je sais combien l'établissement de votre fils vous préoccupe.

Charles, à cette voix aiguë et discordante, se méprisa tout à coup profondément lui-même, car, au lieu du sursaut qu'il attendait, il renia dans son âme la pauvre Samy et entrevit le beau mariage que tout son monde attendait frémissant.

Il voulut se révolter, se fouetter d'injures, se forcer à se lever, à rompre avec sa mère, à dire quelque irréparable parole ; mais son frère, d'habileté italienne, avait tué la fiction en lui, de sorte qu'il se trouvait sans moteur autre que son amour, comme Pierre, dans la nuit maudite, fut renégat. Paralysé, un sourire automatique aux lèvres, il balbutia :

— J'ai le temps.

— Tu as trente ans, fit la duchesse. Et crois-tu que les jeunes filles vont t'attendre ?

Ni les trois dames, ni madame Lagarde, ni Charles ne furent dupes de ce pluriel. Il n'y avait pour tous qu'une fiancée possible et c'était Blanche Harclay de Savigny, qui, travaillée elle-même en faveur du comte, attendait avec impatience la demande en mariage.

A ce moment, Latorel commit la plus grande lâcheté et la plus grande hypocrisie de son existence. Il se tut lorsque sa mère lui demanda :

— Peut-on te demander, monsieur le sauvage, d'assister au dîner des Savigny mardi prochain... Mais point de défaite, point de lettre, point de départ pour l'Italie... Ta parole d'honneur.

— Vous nous ferez bien plaisir, firent les dames, dont le rôle apparut alors clairement à Charles.

Il était dans un tourbillon. Il tremblait. Les choses dont son âme était pleine, la volupté de Samy, tout cet élan, cette joie, cette profondeur dont elle était le centre, il lui parut que son mot d'apostat allait l'anéantir à jamais... Mais le Latorel ancien attardé et dominateur dans le nouveau, prononça :

— Oui.

Et vraiment sa passion pour Samy décrut soudain. Elle décrut de tout ce qu'il fermait en lui-même, de tout ce qui ne lui permettait plus d'être à elle dans la confiance et l'abandon.

IV

Mais, fermée à la noble tendresse, aux grandes harmonies, la passion n'abdiqua point. Elle tourna comme une bête fauve dans le cœur de Charles Latorel et vécut aux modes perfides de la volupté.

Pareille à quelque morsure, elle le dressa tout à coup, pâli à tel aspect de sa maîtresse, une torsade de ses cheveux ou le pli de sa hanche. C'est comme une folie de la posséder aux moindres gestes nouveaux, de l'avoir telle qu'une terre dont on exige tous les produits.

Il se glisse parmi les baisers et les caresses dans les souvenirs de Samy. Jamais plus elle ne pourra évoquer une heure de cette vie d'amour, un spectacle, une émotion, une fleur, une robe, un bijou ; jamais plus retrouver une joie élégante ou subtile, sans que Latorel ne jaillisse à sa mémoire.

Cette œuvre raffinée et assassine est une œuvre de passion. Elle représente à nos cerveaux épris d'abstraits et d'idées le meurtre matériel du Peau-Rouge qui jamais ne cède sa femme à un autre mais la tue pour s'en débarrasser.

Ainsi, Latorel, dans l'instinct fauve du mâle, ne veut pas que jamais un autre possède la dilection de Samy, telle que lui l'a possédée. Il tue toutes chances de bonheur pour elle, il fait qu'en tout amour elle le retrouvera et le regrettera.

De même que la sauvagesse humiliée et complaisante, Samy aime en Latorel et son besoin de capture et son orgueilleuse jalousie, elle sent que, livrée à lui entière, par tous les réseaux de son être, elle se prépare, le jour de la rupture à une sorte de mort, et, captive, vaincue, menacée, elle se passionne de sentir son amant et fauve et redoutable, et féroce et meurtrier.

C'est l'histoire de la féminilité à travers les lugubres siècles de la vie animale, violée, douloureuse et amoureuse de la frénésie mâle et du mâle courroux.

Il perçoit ce sentiment en elle ; loin qu'il en tire une juste pitié, sa frénésie s'en accroît comme la frénésie du chat devant la faiblesse de la souris. Une gratitude cependant lui vient où il s'écrie :

« Ah ! qu'à travers tes langueurs, les pâmoisons de tout ton être charmant, tu sois, ô Samy, comme les bêtes amoureuses qui à la fois redoutent et implorent le cruel assaut ! »

Mais c'est une gratitude dépravée où la maîtresse devient une véritable proie. Tout mâle est plein de la force électrique et mauvaise, ses mains étranglent les grâces de la femme comme de pau-

vres oiseaux pris au lacet ; il aime la maîtriser ainsi qu'un cheval récemment capturé pour sentir trembler les flancs de la bête.

Samy fut douce en ce temps, livrée, abandonnée à lui, à ses caprices, à ses colères. Peut-être, en son ignorance de l'amour, en sa conception forestière de la passion, pensa-t-elle que l'amant devait être frénétique et cruel. Et son erreur, vraiment, était sur la qualité, non sur la quantité. Pour odieuse, la violence de Charles de Latorel marquait sa peine à rompre avec l'adorable fille. Mais comme il fallait bien, de toute manière, arriver à cette rupture, la soumission de Samy, son sublime sacrifice d'elle-même, enragea le perfide amant.

Elle lui aurait pardonné toute fureur, elle n'accepta point qu'il la raillât et la méprisât. Ils eurent enfin ce qu'il cherchait avec une si féroce ardeur, des scènes où il espérait trouver l'occasion de mots irrémédiables.

Mais comme ces scènes étaient suivies de réconciliations merveilleuses, Samy se prit dans l'engrenage. Aux jours d'indifférence ou d'assouvissement, dans la torpeur du remords qui venait à Latorel après la possession, elle aima, d'un mot, raviver par la colère, le désir agonisant. Ils atteignirent ainsi à des minutes voluptueusement mortelles où Latorel devait succomber. Et il succomba. Il aima Samy avec cette ardeur de la chair qui crée les passions vénéneuses mais invincibles. Cette puissance que son amant lui avait mise en mains, la comédienne l'exerça quelque temps comme une vengeance. Elle le sentit si maniable qu'elle risqua un beau matin de partir brusquement pour Vaucresson chez une amie, en laissant à Latorel un billet d'explications confuses.

IL AIMA SAMY AVEC CETTE ARDEUR DE LA CHAIR...

Quand il tint ce billet, sa joie fut immense. Il riait tout seul dans la rue en pensant à la bonne occasion qu'elle lui fournissait de rompre. Deux jours ainsi et le soir de ce deuxième jour, Latorel était furieux !

Il n'aurait pu dire comme la chose était arrivée. La jalousie s'était-elle vraiment formée en lui, lentement, pièce à pièce, avec une rapidité fantastique ? Existait-elle en structure dans

QUAND IL TINT CE BILLET, SA JOIE FUT IMMENSE.

son âme où tout soudain l'absence la dénonçait ?

Le premier soir, après le départ de sa maîtresse, couché, sa tête s'échauffait lentement. Il venait une fièvre légère où les souvenirs sur Samy vivaient la vie étrange de ces heures, à la fois plus pénétrants et moins sûrs. Ils se rompaient sans cesse et ces ruptures de la conscience c'est l'angoisse même. Dans cette agitation, bientôt il laissa venir les images perverses d'une Samy donnant à quelque autre ses baisers et ses caresses.

Mille circonstances s'éclaircirent. Un génie féroce rangea les événements selon la furieuse passion. Samy avait résolu la chose à tel moment. En s'y prenant bien, le matin du dimanche, il aurait pu tout empêcher ; le lundi, elle l'avait accueilli d'une lèvre froide, le mardi elle avait réclamé des linges fins à sa femme de chambre...

La figure de la maîtresse en cette nuit maudite apparut avec une netteté merveilleuse. L'amant s'efforçait d'y découvrir des tares, et il vit, au coin de la plus adorable narine, une petite veine bleue éclatée. Mais cette narine le mena vers la bouche, et le souvenir du baiser, fondant son cœur, une transpiration abondante lui couvrit le corps. Il brûlait. Samy, belle, souple, ronde, mille contours voluptueux, les deux pointes des sourcils s'infléchissant noblement vers le nez, découpant le front sublime, et surtout les cheveux défaits tombant sur lui, puissants capteurs des sens dont la trame de soie tout électrique, le parfum âpre suscite l'amour d'un couple fauve...

Il lutta pour éloigner l'image : elle revint sous mille formes. Il se raisonna, se rejeta vers les choses qui l'émouvaient le plus d'ordinaire, sa pièce en train, son mariage avec Blanche ; mais tandis qu'il réfléchissait à cela, l'autre pensée glissait en dessous comme une anguille. Enfin, une sorte d'hiatus se produisait, un trou, puis Latorel se trouvait en plein dans l'unique préoccupation de Samy, de Samy charmante, fine, éternelle...

Alors, ce qui éclata le plus, ce fut la crainte de n'avoir pas compté pour elle, d'être vite oublié, remplacé. Il aurait voulu la tenir, l'humilier à jamais, la faire souffrir, ruiner sa réputation, sa vie entière, la jeter pauvre et nue sur le pavé...

L'angoisse le mettait en sueur. Il s'in-

juriait, se rudoyait, enfonçait ses ongles dans sa chair en criant :

— Imbécile, imbécile, bandit ! Elle vaut cent fois mieux que toi.

Mais rien n'y faisait. Son orgueil saignait à ruisseaux comme une bête géante. Et une seule consolation, monstrueuse et d'ailleurs si peu apaisante, ce fut d'avoir lui-même devancé la rupture, de s'être engagé avec Blanche de Savigny.

Au matin, tout ce honteux désordre se résolut dans la folie ordinaire, la simple jalousie, une indignation de propriétaire volé, à la fois le sentiment d'être privé d'une jouissance et l'humiliation que Samy pût se passer de lui quand il ne pouvait se passer d'elle. Cette humiliation s'augmenta de la faiblesse de Samy. Comment a-t-elle pu, a-t-elle osé ce que lui-même avait résolu de faire, il est vrai, mais avec mille tergiversations ?

Là se montre la force que donnent à la femme sa tendresse et sa soumission. Si Samy n'eût pas été soumise, humble et livrée, il ne l'aurait pas tant regardée comme une créature à lui, comme une jouissance réservée ; il n'aurait pas été à ce point propriétaire et sa perte n'aurait pas fait souffrir comme une défaite. Ainsi la jalousie est un produit de superbe injustice, mais fondamental à l'amour. Il fait naître la fureur et la guerre au même titre que le vol, et tous les Grecs se sont levés pour soutenir la jalousie de Ménélas...

Latorel se sentit emporté par cette fureur irrésistiblement. Il eut beau s'efforcer d'en voir la lâcheté, se répéter qu'il ne prévalait contre Samy que de la faiblesse féminine, rien n'y fit. Une âme de bandit fut la sienne. Il ne demeura accessible à aucun raisonnement. Sa force était en lui souveraine, telle qu'elle est sans doute chez le tigre quand il tue inutilement. Loin de s'apaiser aux images de Samy craintive et ployée, elle y rebondissait au contraire. Ainsi, dans sa répression des émeutes, la haine s'accroît à mesure de la soumission.

Il fut bientôt par les chemins qui mènent à Marnes. La journée était pluvieuse par à-coups, le ciel très blanc, dans une lumière tendre et rêveuse, et Latorel s'étonnait, devant la grâce des choses, de se trouver une âme de bandit en route pour la mauvaise aventure :

« Moi, moi, Latorel, Charles de Latorel ! »

Mais ces rappels à l'attention, à la conscience restaient muets. Il est une heure où il semble que des forces du dehors vous habitent. Par l'injustice même de sa passion, Latorel avait laissé entrer le monstre. Il lui payait tribut. Son adoration pour Samy, qu'il avait prétendu refouler, cette vie toute obscure où il avait maintenu l'ardente couvée de ses sentiments, aboutissait à la brusque et formidable détente où il courait sur la route de Marnes, vers Vaucresson, résolu, du moins il le sentait, à écraser Samy d'un poing d'assassin.

Il rôda d'abord parmi les singulières villas de la localité. Une impression de richesse vite acquise, d'opulence mal digérée sortait des maisons neuves, des jardins prétentieux. Plusieurs fois des voitures passèrent, coupés, breaks, charrettes anglaises et les gens qui s'y trouvaient lançaient à Latorel le regard de hauteur trop crue des parvenus.

Il pensa qu'un semblable milieu pouvait avoir requis la comédienne.

— Quelque brillant mariage avec un Israélite, sans doute ?

Car Samy refusait d'attacher nulle importance à la question de race. Elle classait les gens d'après leur amour pour les animaux. Le plus haut Arya cruel pour les bêtes lui semblait moindre que le dernier des Juifs compatissant envers les chevaux, les chiens, les chats...

« Car c'est la seule générosité vraiment désintéressée ! »

Il la voyait souriant à un homme aux cheveux frisés. Tout le mépris du monde ne parvint pas à balayer l'humiliation d'une semblable chose. Il tint à Samy comme à l'essence de sa vie, et le pauvre Israélite devint le roi de la création. A travers mille objections ce sentiment absurde prévalut dans la conscience de Latorel. Sa colère et sa résolution furent des passions aussi désespérées que celles qui précipitent vers une dernière sortie des soldats mourant de faim. La vie n'eut plus aucune importance, il se crut prêt au meurtre.

A CE MOMENT PARUT UNE VOITURE CONTENANT DEUX DAMES.

A ce moment même, dans le lointain d'une avenue, parut une petite voiture contenant deux dames.

Un monsieur conduisait. Il ne fallut pas longtemps à Latorel pour s'apercevoir que celle des deux dames qui se trouvait assise auprès du monsieur était Samy. Il s'avança vers le milieu de la route avec des doigts crispés, prêt à sauter à la tête du cheval.

Mais l'actrice dit sans doute quelque chose au conducteur, car il arrêta court à cinq pas, et Samy aisée, souriante, aimante, prit terre avec la grâce indicible de son joli corps...

Tout se déroba pour Latorel. S'empêcher de faire une chose, c'est physiologiquement faire le contraire. Le désarroi trop brusque jetait presque l'amant à

la syncope. Cependant il se reprit tandis que Samy lui présentait ses deux mains d'amoureuse, repentante et ravie. Or, il gardait le masque de la fureur, son masque amer de bandit, et elle perçut brusquement le drame ; ses entrailles de femme s'émurent, elle tomba palpitante sur son épaule, leva vers lui deux beaux yeux en pleurs...

Sur sa prière silencieuse, le monsieur et la dame s'éloignèrent après un salut que Latorel rendit poliment, tout surpris de se retrouver une manière de civilité.

Quand ils furent seuls, il aurait bien voulu cacher sa joie et son triomphe, mais il n'en eut pas la force. Point d'explications non plus. Mais quelles étreintes de leurs mains, quelles joies de leurs regards. Elle était si éprise qu'elle en demeurait balbutiante.

Leur vie fut changée ; ils se connurent mieux. Lui se souvint de ces âpres minutes. Elle en garda la pitié et la gratitude. Leurs amours, hantées par le spectre de la rupture, prirent une grandeur et une beauté par-dessus le temps.

Ce fut chez elle, comme toujours, la trame même de son destin, chez lui résignation aux forces infinies, volupté royale et funèbre de la minute qui passe. Il aima sa maîtresse avec le désespoir à l'âme, mais avec l'abandon de ce désespoir. Il paya, suivant le calcul religieux, son ciel par la souffrance. N'ayant plus la fiction, il eut l'excuse. Il se vit petit, chétif, borné, en proie à l'immense poussée des siècles. Le beau vaisseau devint épave. Les étoiles s'éteignirent. Latorel s'enfonça dans la tempête et dans la nuit, hagard, épouvanté, mais avec le sentiment d'être parmi des choses sublimes. C'est le lot de qui tient à la terre et veut néanmoins le ciel. Celui qui ne se livre pas ne connaîtra point le bonheur.

V

Il se tenait debout, tandis que son frère terminait un petit discours de circonstance sur la nécessité de fixer la date du mariage avec Blanche de Savigny :

— En fixant une date, tu vaincras tes propres hésitations. Après ce que tu as bien voulu consentir là-dessus, je pense que tu seras d'accord avec moi... Vois-tu, mon cher Charles, je ne prétends établir aucune comparaison entre nous. J'admets que tes amours sont singulièrement plus pures et plus élevées que les miennes. Je rends justice à Samy... Mais on a beau ne pas être initié, on sait toujours que faire attendre un condamné c'est ajouter la torture à son supplice... Je n'ai guère de scrupule, mais ma sensibilité est assez aiguë pour ne point souhaiter que Samy souffre. Or, elle découvrira quelque jour ta misère (car tu es vraiment malade, mon pauvre ami) et devinera... Encore que cette vérité soit favorable à mes intentions, elle est cependant la vérité, Charles, réfléchis-y bien.

Charles réfléchissait. C'était la vérité, mais qu'est-ce qu'une vérité extérieure devant la vérité intérieure de l'amour? « Ah ! Samy, te sacrifier ainsi, toi si innocente, généreuse et gaie, toi qui me donnes tout ton cœur en rires et en baisers ! »

Car, désormais, il lui fallait commettre le crime en pleine conscience. Le néant de la vie lui apparut.

« Un acte comme celui-là, et je demeure à jamais perdu à mes propres yeux. »

Il se rassembla, il resserra ses lèvres, il fronça l'entre-sourcil, puis un bond, un bond intérieur, il sauta de l'autre côté du gouffre. Il se sentit libre et d'une voix trop douce, très calme, très pure :

— J'ai réfléchi, frère. Je ne quitterai pas Samy à l'heure actuelle.

— Alors, tu ne la quitteras jamais.

— *Alea jacta est !*

Le duc pâlit, vit tout perdu, joua grand jeu :

— Épouse-la.

— Non.

— Tu vois !

Charles voyait. Il n'épouserait pas Samy encore qu'elle fût l'épouse de son cœur. Le vif dialogue venait de lui révéler l'obstacle absolu. Il lui sembla légitime, n'étant pas engagé pour le

— ALEA JACTA EST !

mariage de ne pas se marier... Alors, se sondant pour trouver les raisons profondes qui, en dehors de l'amour, l'attachaient à Samy, il en trouva une de justice et s'y accrocha. Son frère, tellement cette raison dominait le débat, la découvrit en même temps que lui :

— Ne pourrais-tu faire pour elle une chose qui compensât ta perte ?

— Que dis-tu ? balbutia Charles.

— Ce que tu penses sans doute, répliqua le duc... Et ne sois pas surpris de cette coïncidence car cette chose est aussi fatale en nous que l'équilibre sur une bonne balance.

— Je voudrais, il est vrai, avoua Charles, réparer, compenser, que sais-je, rendre à Samy le bonheur ou une partie du bonheur que je lui vole en ne l'épousant pas... Ce sentiment est avouable, mais ridicule, même insultant pour qui connaît Samy.

Le duc songeait. Charles se tut. Il vint un silence long et douloureux pour l'amant de la comédienne. Enfin René :

— Toute compensation directe serait maladroite... méchante, je le veux... Cependant ne crois-tu pas que si Samy, la femme, aime son amant, Samy, l'artiste, peut aimer la gloire... ne crois-tu pas, jusqu'à un certain point, que l'une peut faire oublier l'autre.

— René !

— Ne crois-tu pas que Samy, avant de t'aimer, aimait la gloire ?

Ces mots qui ne représentaient pas grand'chose suffirent à jeter Charles dans une voie nouvelle. Il se persuada qu'il n'avait consenti à devenir l'amant de Samy que pour cette raison qu'elle se jetterait vers la gloire le jour où il la quitterait et qu'ainsi elle souffrirait moins. En même temps, il répandit les ténèbres sur sa divination des projets de René : il se joua à lui-même la comédie de tous les lâches :

— Mais cette gloire, je ne puis la lui donner. Et le pourrais-je que je ne le ferais pas. Elle n'aurait qu'à le savoir, tout charme serait rompu.

— C'est vrai, dit le duc qui comprit son rôle... Mais promets-moi, Charles, de ne pas faire de nouvelles folies et de songer sérieusement que ton devoir est d'épouser Blanche : le contraire serait scandaleux.

— Oh ! le devoir, répondit Charles avec un sourire. En tout cas, je ne quitte pas Samy que j'adore... Nous éloignerons la date du mariage.

— Non, Charles...

— Il le faut, René, et c'est mon dernier mot.

Au sortir de là, cependant, et malgré la fermeté de ses dernières paroles, Charles emporta une tristesse profonde, tandis que le duc joyeux, sonnait pour faire atteler son coupé.

Quinze minutes plus tard, il traversait en intime l'enfilade de pièces par où Harclay faisait mener ses visiteurs dans son cabinet.

Harclay n'avait point de goût personnel, mais son tapissier lui aménageait des choses délicates selon la mode du jour. Le duc regarda ces choses avec plus de curiosité que d'émotion ; elles lui parurent à la fois vaines et indicatrices de temps nouveaux où l'on vante la lumière et la netteté autant qu'on vantait jadis la discrétion des ombres et la couleur chaude d'un nid à draperies et à tapis. Il trouva l'aspect général froid, et seulement aimable le biseau des petites vitres claires, les soies rayées, bouquetées Louis XVI. Le reste, en vernis pâle, dossiers palmés, velours ciselé de grandes fleurs prétentieuses, cachettes à lampes d'incandescence, lui déplut.

Il suivait l'admirable couloir vitré, jetait de droite et de gauche les yeux dans les boudoirs et les salles, arrivait enfin au cabinet d'Harclay où l'on voyait une grande table d'acajou avec très peu de papiers et un encrier microscopique. Tout ce qu'on peut rêver de plus pratique comme installation de sonneries électriques, de téléphone et, dernière innovation, un phonographe dont Harclay prétendait se servir pour laisser des ordres à ses secrétaires ; mais l'instrument bafouillait souvent dans un nasillement confus : il était abandonné.

— Mon cher ami !

Ayant serré la main du duc, Harclay à grand renfort de sonneries et de cornets acoustiques établit la défense absolue d'introduire personne.

— Voilà, je demeure aussi isolé que ce téléphone.

Et il arracha le bouton d'un commutateur.

HARCLAY ÉTABLIT
LA DÉFENSE D'INTRODUIRE PERSONNE.

— Car vous venez pour affaire sérieuse, ça se voit.

— Mon Dieu, Harclay, sérieuse... Une affaire pour laquelle il faut plus d'esprit que de talent... Une chose qui vous ferait sourire, si vous osiez sourire, de ce qui touche à Blanche.

— Expliquez-vous, dit Harclay, po-

sant au ministre pressenti sur des raisons d'État.

— Voici, répondit le duc, enchanté de la bêtise d'Harclay parce qu'il y voyait un prompt succès pour sa diplomatie. Mon frère continue à s'afficher avec Samy, et vraiment, après ce que vous m'avez donné à entendre de Blanche...

— Parbleu... Je le sais bien que votre frère s'affiche... Il a l'air parfaitement amoureux. Je l'ai fait sonder là-dessus par madame Lagarde.

— Par madame Lagarde ! s'écria le duc ébahi d'une telle naïveté... Et elle a réussi ?...

— ÉCOUTEZ-MOI SEULEMENT.

— Mieux que vous ne croiriez. Elle tient d'une amie de Samy, madame Lalette, la sœur de la petite Dorge, que Charles ne quitte pas sa maîtresse. Il y dort, il y mange, il la conduit au spectacle... Cette madame Lalette, d'ailleurs, ne sait rien de nos projets. Elle se livre ingénument à madame Lagarde, et elle s'imagine (ici Harclay regarde le duc comme pour le pénétrer jusqu'au fond de l'âme) que Charles épousera Samy... il faut croire que celui-ci a promis quelque chose.

— Cette madame Lalette, fit le duc, m'a l'air d'une sotte dans le genre de madame Lagarde. Méfiez-vous de cela, Harclay.

— Je ne dis pas, répliqua l'autre ; toutefois, il n'y a pas de fumée...

— Justement, dit le duc, voilà de quoi je voulais vous causer.

— Ne pourrions-nous, dit Harclay, offrir la forte somme à Samy.

— J'y ai songé, mais Samy semble très honnête fille, et amoureuse. Non, Harclay, il nous faut parvenir à notre but de quelque autre manière... Charles n'est pas opposé au principe d'une rupture.

— Ah ?

— La grosse affaire serait de lui rendre à lui-même cette rupture aisée... Sans le prévenir, naturellement. Ces choses-là demeurent tacites...

— Mais, mon cher ami, qu'y puis-je, moi ? fit Harclay dont l'effort vers l'attention arrondissait les yeux d'une manière comique.

— Beaucoup, peut-être. Écoutez-moi seulement. Dans la plupart des cas, lorsque l'homme est honnête, qu'est-ce qui l'empêche de rompre ?

Le duc en posant cette question prenait un plaisir de dilettante : il adorait faire dire par les imbéciles des vérités sur lesquelles les gens d'esprit s'aveuglent. Harclay ne manqua pas de répondre :

— Parbleu, la faiblesse, les situations mal définies au début, quelque promesse, les machinations d'une intrigante.

— Rien de tout cela entre Charles et Samy, mon cher Harclay. Elle sait bien qu'il ne l'épousera pas, elle n'a pas exigé de promesse ; elle l'aime passionnément.

— L'amour idéal, je ne l'ai jamais connu, je ne puis vous en parler...

— Oh ! pour idéal, soyez sûr que ça

ne l'empêche pas de suivre les règles habituelles. Il n'y a qu'à se poser la question pour un clerc de notaire et une grisette, la réponse s'appliquera fort bien à Charles et à Samy.

— Mais, mon bon ami, dans le cas d'un clerc de notaire et d'une grisette, cela s'arrange toujours par quelque compensation pécu...

— Arrêtez, ne prononcez pas le mot et vous serez dans l'absolue vérité... Charles ne peut pas donner une compensation à Samy ou du moins cette compensation viendrait trop tôt.

— Alors ?

— Alors, il faut que nous la donnions pour lui... Pas en argent... Mais les artistes vivent autant de gloire que d'argent.

— Ne dites pas un mot de plus, je vois votre idée.

Le visage du duc rayonna et, dans une affaire ordinaire, ce rayonnement aurait mis Harclay en défiance ; ici, il n'y vit que la flatteuse expression d'une complicité.

Il continua, d'abondance :

— Un rôle à trouver... C'est un jeu. Je l'ai déjà fait pour mademoiselle Caudas.

— Non pas seulement un rôle, appuya le duc, mais un beau rôle, dans une première retentissante, de telle sorte que Samy y trouve une compensation à la perte de Charles, et que Charles, qui est un délicat, se dégoûte de cette maîtresse trop publique.

— Ne s'attachera-t-il pas davantage?

— Il s'attachera davantage d'abord, et se dégoûtera ensuite, mais tout cela importe peu si la rupture est au bout. Or, cette rupture, je l'ai vue dans l'âme de mon frère. Une seule chose me paraît utile. Éloignez Blanche de temps à autre, quand je vous le dirai.

— Je l'enverrai en Italie.

— Non, il faut que mon frère la voie quelquefois... Il l'aime beaucoup.

— Vous croyez, dit Harclay, pris d'un naïf orgueil.

— Charles a le plus vif désir que Blanche devienne sa femme...

— Je m'en rapporte à vous. Mais que comptez-vous faire ?

— Mon cher, si je me mêle de la chose, tout Paris saura demain que je veux séparer mon frère de sa maîtresse. Samy le saura à son tour, et nos plans tomberont à l'eau. C'est vous qui devez mener cela et dans le plus grand secret. Les fiançailles de Blanche n'ont encore rien d'officiel. Au surplus, dans le monde dont il s'agit, nos projets mêmes sont ignorés.

— Soit, dit Harclay, qui démêla alors l'habileté du duc, mais ne voulut pas reculer devant un sacrifice d'argent. Qui me conseillez-vous de voir ?

— Rusthol me semble l'homme. Il connaît Samy... Il dénichera un auteur.

— Et il me trouvera un théâtre moyennant finance, compléta Harclay, afin de montrer au duc qu'il n'était pas dupe de sa diplomatie.

— Justement... Voulez-vous que je prenne les frais à mon compte ?

— Peuh ! fit Harclay. C'est moi qui vous redevrai ; l'affaire me paraît amusante.

Ils se regardèrent avec un sourire, narquois chez le financier, satisfait chez le duc qui prit aussitôt congé.

VI

Deux jours plus tard, Rusthol reçut un mot d'Harclay de Savigny. Le financier désirait par son entremise faire une série de commandes. L'esthète n'en prit aucun étonnement, Harclay ayant coutume de se servir d'un intermédiaire pour ses achats d'œuvres d'art ou ses libéralités aux artistes. Il avait offert

ainsi, sur les instances et les conseils de Rusthol, plusieurs tableaux ou statues à différents musées. Mais comme, en toutes ces affaires, c'était tantôt le

IL SE PRÉSENTA DONC...

grand seigneur, tantôt le collectionneur rusé que Rusthol trouvait devant lui, il ne manquait point de se tenir sur ses gardes. Il aimait qu'Harclay payât cher, pensant rendre ainsi de sérieux services à l'art. Or, Harclay ne détestait pas payer cher, sauf quand il se trouvait en compétition avec un rival. Et dans ces cas, Rusthol, sachant bien que l'idée fixe du dernier des imbéciles l'emportera toujours dans les questions d'intérêt sur les plus habiles psychologies, attendait, muet et grave, morose même, qu'on lui dît un chiffre.

Il se présenta donc, moitié figue, moitié raisin ; mais Harclay s'attacha si bien à le dérider que Rusthol s'inquiéta dans un autre sens.

« Il a quelque service à me demander », pensa-t-il.

— Mon cher monsieur, fit Harclay, posant à l'ambassadeur de grande puissance, l'air noble et bonhomme à la fois, avez-vous entendu parler du sculpteur Foude, quel espèce d'homme est-ce?

— C'est le pauvre, monsieur, le pauvre...

— Comment cela... la misère ?

— Oh ! pire que cela, le pauvre. Il est pauvre, comme d'autres sont malades. Versez-lui le Pérou dans sa caisse et il sera plus pauvre encore le lendemain.

— Des vices, alors, fit Harclay.

— Mais non, le plus brave homme de la terre ; seulement la manière d'être pauvre, héroïque et génial, comprenez-vous ?

Harclay ne comprenait pas. Il n'avait guère de nuances.

— Enfin, a-t-il du talent ?

— Du talent ? Qu'est-ce que vous appelez du talent ?

— On me l'a recommandé, fit Harclay, pour un surtout que je veux avoir en étain, dans le genre de ce que pourrait faire Baffier, Charpentier ou Desbois... Croyez-vous pouvoir le lui demander?...Vous voyez le genre de la chose.

— Très bien ; mais pourquoi ne pas le demander à Baffier, Charpentier ou Desbois ?...

— On m'a dit...

— C'est le faux artiste... les Beaux-Arts chez soi. Il a des commandes par centaine dans les milieux vulgaires... Vous êtes plus sérieux que ça...

— Alors ?

— Je vous trouverai un jeune de mérite, si c'est un jeune que vous voulez.

— Soit, fit Harclay, enchanté de la tournure de la conversation ; vous m'en reparlerez. Oui, vraiment c'est un jeune que je veux... Mon désir est d'encourager les jeunes.

— Fantaisie de millionnaire, dit Rusthol, pour flatter sa manie.

— Vous l'avez dit... Même si vous me trouviez un jeune peintre, je lui ferais également une commande.

Il eut un rire un peu gros. Rusthol se laissa prendre à ce rire. Il vit un monsieur à qui ses millions montaient à la tête.

— Les Quat-z-arts ! approuva-t-il.

Le rire d'Harclay s'amplifia.

— Oh ! vous savez la musique !

— Vous pourriez la remplacer par l'art dramatique.

Harclay se fit grave, comme un homme qui voit qu'on prend au sérieux une plaisanterie. Il garda une minute le silence.

— L'art dramatique, je ne dis pas... Mais existe-t-il des auteurs et des comédiens bien, bien intéressants ?

— Parbleu ! s'écria Rusthol... Mais sans prendre les jeunes, jeunes, n'avons-nous pas Calart, Monduit, Tétard, Corbien, Faney...

Harclay semblait pris d'un intérêt profond. Rusthol continua :

— Et parmi les comédiens, les comédiennes de talent et qui n'ont pas le rôle qui les révélerait, ne se trouve-t-il pas Castaret, Nolle, Bamorot, mesdemoiselles Duprat, Collin, Darvinville, Samy...

— Samy, interrogea Harclay, la petite qui a joué dans le *Tigre blessé ?*

— Oui.

— Jolie fille ?

— Mieux que jolie et mieux que belle : émouvante.

— Eh bien, dit Harclay avec une détermination qui frappa Rusthol : je veux l'aider à faire son chemin.

Rusthol regarda Harclay qui ne broncha pas, et Rusthol vit dans la volonté d'Harclay autre chose qu'un emballement soudain.

Cependant, Harclay reprenait et, à mesure, il voyait s'allumer les yeux de l'esthète. Rusthol frémissait en effet d'une joie immense à l'idée de créer de toutes pièces l'événement littéraire et artistique pour lequel Harclay allait mettre à sa disposition son argent et son influence.

— D'abord, dit Harclay, il faut trouver un auteur... Je ne peux mieux faire que de vous laisser ce point-là. Ça va-t-il ?

— Ça va, répondit Rusthol nerveux de plaisir.

— Je me charge de découvrir une scène...

— Oh ! ce n'est pas difficile si vous ne tenez pas aux Français.

— Les Français demanderaient trop longtemps... Non, quelque théâtre des boulevards ou l'Odéon.

— L'Odéon est encombré par son grand succès, mais je sais un théâtre des boulevards, un peu décavé par la retraite de madame Dure et par la mauvaise habitude de ne plus jouer que des pièces arrangées pour une étoile.

— C'est vous qui ferez engager Samy ?

— Oui.

— Eh bien, marchez et rondement. L'engagement de Samy, pas trop élevé

d'abord afin que cela ait l'air plus naturel... Quinze mille ?

— A merveille !

— Un rôle qui mette le talent de Samy en lumière.

— Soyez tranquille.

Rusthol tenait le monde. On ne pouvait lui procurer une satisfaction plus grande. S'il eût été riche, il l'aurait certainement payée de ses deniers. Plein de gratitude pour Harclay, il allait se mettre à l'œuvre avec un zèle et un désintéressement parfaits.

— EH QUOI ? LES BEAUX-ARTS CHEZ MOI ?

Tout de suite, au sortir de l'hôtel, sentant que plus il se presserait, plus il contenterait le financier, Rusthol remonta les Champs-Élysées, la rue Montaigne et gagna le parc Monceau, dédaignant fiacres et omnibus dans le besoin de marcher, de penser.

— Monduit ou Calart ?

Calart le tenta. Le vieux maître aurait sans doute de savoureuses réserves. Et puis Rusthol avait à cœur de gagner Calart, dont les épigrammes incisifs le mordaient de loin. C'est un fait à Paris que les coups de langue nous attachent un tas de peureux. Puis, un autre motif encore; le service rendu à Calart, ce serait pour longtemps le respect des jeunes ; un véritable triomphe pour Rusthol. Il se voyait écrivant une étude critique en tête du *Figaro*, et Dieu sait si Rusthol avait du talent pour les études critiques !

Avenue de Villiers, il monta en tremblant un peu l'escalier de la maison de l'auteur. Depuis le temps qu'il ne l'avait vu, il s'était refait une idée exagérée du terrible homme. Calart habitait au troisième un appartement moyen, d'une simplicité antique. Il vint ouvrir lui-même et introduisit Rusthol dans un cabinet de travail en bois blanc, garni d'une immense bibliothèque.

— Eh quoi ? dit-il, les Beaux-Arts chez moi ?

— Ils y sont à leur place, répondit Rusthol dont l'unique tactique consista à saisir les deux mains de Calart et à balayer d'un flux de paroles l'esprit peut-être méfiant du maître.

Il se trompait en craignant de la malveillance. Calart fut enchanté. Il venait d'être décoré et visait à l'Académie.

L'officiel lui souriait. Il était gai comme de coutume, moins qu'au champagne sans doute, car le champagne était son faible, mais faisant bonne figure sous ses cheveux poivre et sel. Son rire sonnait derrière une moustache courte, et son petit œil gris s'allumait d'une verve facile à laquelle il ne pouvait résister.

— Une pièce, dit-il, comment donc ; seulement ça dépend pour quel théâtre.

Et quand l'autre lui eut répondu :

— Suivez-moi bien, Rusthol; j'ai une pièce pour les Français. Il me la faut là et pas ailleurs. Voulez-vous me la faire prendre ?

— Oh ! je veux essayer tout ce que vous voudrez, cher maître, répondit Rusthol, souriant de la naïveté de cet homme si fin, et je vous promets d'y employer tout ce que j'ai de crédit ; mais je vous avoue qu'on ne m'a pas envoyé vers vous. C'est moi, personnellement... l'occasion étant bonne.

— Il me faut six sémaines pour me préparer, j'ai des tas de choses en carton, mais les deux pièces que je pourrais vous donner tout de suite sont trop dures : l'Académie ne me les pardonnerait pas.

Rusthol réfléchit deux minutes. Il vit un coup double à faire.

Voici : je vais demander une pièce à Monduit, je sais qu'il en a une, et très chic, seulement, elle ne tiendra pas plus d'un mois ; d'ici là, préparez ce que vous voulez...

Calart se mit à trembler comme un collégien.

Il avait des idées à lui, qui dataient de l'Empire et de l'Ordre Moral, sur l'extrême difficulté de se faire jouer. Il serra impétueusement la main de Rusthol :

— Vous êtes gentil !

— Non, dit Rusthol, mais j'aime le talent.

Calart lâcha la bride aux anecdotes. Il déclara qu'il serait de l'Académie, qu'il y entrerait en sonnant de la trompette. Il fit un éloge pompeux des académiciens et raconta sa visite chez le duc d'Aumale. Par inadvertance, il s'était assis sur le fauteuil du trône, pas celui qu'on lança par les fenêtres en 48, l'autre. Quand il s'en était aperçu, il avait voulu se lever ; mais le duc :

— Restez donc, monsieur Calart, vous y faites très bien.

Rusthol le quitta enchanté. Dans la rue, il prit un fiacre car l'heure s'avançait.

— Rue Saint-Honoré !

Au deuxième, appartement confortable, Monduit, en proie à des nerfs terribles, devint pâle comme un malfaiteur quand il sut de quoi il s'agissait.

— Alors, vous voulez me prendre mon *Héloïse de Kerguel*. Vous savez que c'est un drame historique !

— Justement ce qu'il faut, un rôle très chic, n'est-ce pas, une jeune femme qui se fait tuer au quatrième acte dans une bagarre au côté de son mari ?

— C'est cela même. Mais qui me jouera ça !

— Il faut que ce soit Samy.

— Samy, du *Tigre blessé ?* Mais c'est de la décadence, du symbolisme, une diction chantante.

— Auteur ! auteur ! murmurait Rusthol, très calme.

— Elle me gâchera ma pièce. Non, décidément, je ne peux pas.

— Vous ne l'avez jamais vue que dans le *Tigre blessé*.

— Et dans une machine absurde en vers d'un nommé Carbin. Elle jouait là un rôle de princesse.

— Je sais, dit Rusthol, et parce qu'elle y fut emboîtée, comme d'ailleurs tous les autres rôles, vous l'avez déclarée détestable. C'est pourquoi je dis : « Auteur, auteur ! » Elle y a montré des qualités de premier ordre. Et puis, elle n'est pas seulement cette petite-là.

Elle est encore la Samy, des *Assises de Riom* et de l'*École de la Peur !*

— Elle a la voix criarde.

— Elle a la voix distincte et très belle ; elle irrite sans doute, mais en grande artiste.

L'anomalie était notable de voir Rusthol plaider la cause de l'art auprès de cet homme de talent. L'auteur ne voulait voir que son intérêt. Il craignait l'artiste, sans se douter que sa crainte frappait surtout l'originalité du talent, et que les mêmes raisons qu'il donnait contre elle, les directeurs de théâtre les donnaient contre lui. Rusthol voyait ces choses tous les jours et elles expliquaient son scepticisme. Il ne put venir à bout de la résistance de Monduit qui est, d'ailleurs, un des grands craintifs, des grands superstitieux de l'art dramatique :

— Je vous l'enverrai. Vous la jugerez vous-même.

— Soit.

Rusthol s'en alla tranquille. Il savait Samy trop fine pour ne pas gagner le procès.

VII

— Vous comprenez mal le rôle, cria brusquement Monduit.

Il avait été charmé par l'actrice, vêtue et coiffée dans un esprit concordant avec le rôle, et dont la belle physionomie reflétait l'intelligence comme un lac reflète le ciel ; mais elle s'était prêtée à lire la pièce et ç'avait été une grande faute. Monduit se tenait devant elle, tremblant comme une feuille d'aulne et pâle d'une pâleur de cardiaque. Sous le bégaiement de la comédienne qui lisait mal, une sensation glaçante de son œuvre, apparue tout à coup vaine et nulle, le terrassait. Derrière son binocle, ses yeux s'égaraient et les mots rendaient mal son âme. Il se perdait à des brutalités inutiles comme des gestes de choréique. Elle le sentait flottant, peureux ; de la vraie race des gens de

IL PRIT UN FIACRE CAR L'HEURE S'AVANÇAIT.

lettres qui ne peuvent résister à la minute présente et choisissent toujours leurs interprètes parmi les médiocres, ceux qui donnent du coup une bonne moyenne. Elle se décida à plaider, humble et douce, car, en ces débuts, l'actrice ne doute pas moins d'elle que l'auteur, et n'a pas moins envie que lui de renoncer.

— Je lis mal, monsieur, il ne faut point juger là-dessus. Donnez-moi quelques jours...

Il se contracta. Dans quelques jours, il n'oserait plus reprendre le rôle et, sans doute, il aurait contre lui Rusthol et le directeur. Son œil visionnaire erra sur le beau visage de Samy sans le voir. La moindre émotion le jetait ainsi dans une sorte d'hypnotisme. Un drame défila dans sa tête : la coalition de la mauvaise actrice, du fonctionnaire imbécile, et du directeur vénal contre l'auteur. Il suffisait d'avoir du talent pour qu'on vous fît des misères. Il se tendit, il se fâcha :

— Non, cela ne me convient pas. Si l'on ne veut pas me laisser choisir mes interprètes, je ne donne pas ma pièce.

Et il les voyait ses interprètes : tous comédiens arrivés, sûrs. On les lui refusait, parce qu'il fallait que sa pièce échouât. Une pièce tampon, on ne sait quel

— VOUS VOULEZ ME PRENDRE MON « HÉLOÏSE DE KERGUEL ».

micmac, histoire de désinfecter avec un drame de haute littérature un théâtre pourri par Cardon ; mais Cardon se tenait dans les coulisses et une fois la pièce de Monduit tombée, il glisserait quelque nouvelle ordure à grand tralala de toilettes !

Je suis désolée, fit Samy avec une dignité sincère, de vous avoir déplu. On m'a proposé le rôle. Je sais qu'il me convient, que je le rendrai ainsi qu'il faut. C'eût été pour moi une belle occasion de me produire dans l'œuvre d'un écrivain que j'admire, dont j'admire l'observation si précise ensemble avec l'ardeur, la noblesse...

Elle caractérisait ainsi en peu de mots, avec tant de justesse son talent que Monduit fut enchanté :

— Vous êtes trop bonne, balbutia-t-il.

Et elle eut devant elle un enfant heureux, reconquis soudain.

— Voyons, dit-il, que pensez-vous du rôle ?

— JE NE DONNE PAS MA PIÈCE.

Elle le lui dit. Avide, il écouta, il se charma aux jolies phrases perlées, si délicates dans cette bouche adorable. Il eut envie de dire une galanterie et se retint par crainte du ridicule devant l'air d'intelligence sérieuse de la comédienne.

— Je risque le coup ! dit-il enfin.

A ce moment, on annonça Rusthol. Monduit foudroya Samy du regard, persuadé qu'une sorte d'intrigue à la Rodin avait seule pu amener une telle coïncidence.

— Faites entrer.

— Eh bien, mademoiselle, fit Rusthol, avez-vous persuadé notre ami... Je venais à votre aide, comme je vous l'avais promis, ajouta-t-il (car il sentait la nécessité d'écarter toute apparence d'entente secrète entre lui et Samy).

La figure de Monduit se dérida. Rusthol acheva la victoire...

— Je vois que c'est chose faite... Eh bien, mon cher Monduit, entre nous, vous n'aurez pas à vous en repentir. Mademoiselle possède un vrai, un rare talent, et votre pièce est ce qu'il faut pour le faire paraître. D'ailleurs, elle sera montée dans les plus brillantes conditions. On vous octroie tout comme mise en scène, décors...

Du coup, Monduit eut un accès de colère.

— C'est cela, dit-il, des décors qui serviront pour la pièce de Cardon, quand vous aurez étouffé la mienne.

— Hein ? Quoi ! cria Rusthol, d'abord ébahi, mais qui partit ensuite d'un long éclat de rire. La conspiration de Pichegru. Voulez-vous que je vous dise le Cardon qui doit vous succéder ?

— Allez toujours.

— Calart.

— Calart, fit Monduit absolument rassuré... Mais vous ne me dites rien des autres interprètes.

—Tout ce que vous voudrez, tout ce que vous trouverez de disponible dans Paris.

Monduit s'abandonna à la joie. Samy se demandait par quel enchantement elle se trouvait tout à coup avoir pris pour elle une pareille importance qu'elle fût seule choisie, imposée, dans une pièce pour laquelle on dépensait beaucoup d'argent, sur une des principales scènes de Paris ! Elle se sentit caressée doucement par le destin, par cette chose infiniment douce qu'est le succès pour une comédienne. Mais tout se rattacha à Latorel, car elle ne pensait plus qu'à travers lui. Une inquiétude lui vint sur les motifs d'une telle chance. Est-ce que *quelqu'un* l'avait voulu, spéculant sur la faiblesse où une pareille faveur la jetterait ? Dans ce cas, renoncerait-elle ? Biaiserait-elle ? Pourrait-elle convaincre son amant, ne croirait-il pas les vains bruits de l'opinion si aisément injurieuse aux filles de théâtre !

Cependant Monduit la jugeait toute préoccupée de sa pièce et expliquait longuement ce qu'il avait voulu faire. Elle, jolie distraite, approuvait de temps à autre d'un geste. Rusthol admirait la passion et l'émotion qu'elle exhalait, la voyait splendide dans un rôle d'amoureuse troublée et troublante.

— Mademoiselle Samy, dit-il tout à coup, vous devez penser depuis hier que vous rêvez...

Elle tressaillit ; son beau visage revint à fleur de vie.

— En tout cas, je suis fort intriguée.

— Ah ! dit Monduit, mademoiselle n'était pas prévenue ?

— Non, et vous me croirez si vous voulez, Monduit, mais elle et vous, tous les deux, vous avez été choisis pour votre talent : vous par moi, et Samy par le directeur sur le conseil d'un ami de l'art.

— Mais, dit-elle vivement, ne puis-je savoir ?

— Oh ! dit Rusthol, cela ne servirait de rien. Sachez seulement qu'on ne

vous demande que du talent. D'ailleurs, ajouta-t-il avec quelque duplicité, car il avait découvert les mobiles d'Harclay, cela ne doit en rien toucher à vos inclinations.

Elle rougit, trop comédienne pour que cette publicité de son sentiment ne lui fît pas plaisir, trop femme pour n'en pas être inquiète. Surtout elle demeura surprise de l'extrême pénétration de Rusthol qui, en ceci comme en beaucoup de choses, n'avait cependant fait qu'un calcul de probabilités.

Sous cette forme elle accepta l'aventure, marcha dans le prodige. Elle descendit l'escalier de Monduit ainsi qu'une reine suivie de sa cour. Rusthol l'enivrait de très doux, de très subtils éloges. La ville suprême s'étendait doucement aux petits pieds aimés par Latorel. Elle se vit glorieuse et chérie. Elle conçut son bonheur en une multitude de petits tableaux si désirables qu'à la dernière marche elle manqua défaillir. Rusthol la soutint. Elle eut alors un amer retour de révoltée :

— Je viens peut-être d'avoir eu mon seul vrai bonheur ! soupira-t-elle.

Rusthol la vit triste et comme il avait de la bonté, il eut envie de faire revenir la joie sur ces traits charmants.

— Souriez donc, mademoiselle Samy, dit-il. Je lis dans les destinées aussi bien que dans les cœurs. La vôtre sera des plus brillantes.

L'invincible superstition, qu'elle partageait avec ses camarades de théâtre, la fit pâmer d'aise à ces paroles. Elle rougit d'un prompt et vif plaisir où son visage rayonna comme s'il avait été éclairé par la lune.

Elle fit en silence, mais dans un silence qui bourdonnait à ses oreilles comme des acclamations populaires, le trajet de l'escalier à la voiture qui l'attendait et s'installa, après avoir indiqué au cocher un magasin du boulevard.

— Adieu, princesse, cria Rusthol.

Dans l'après-midi, il traita définitivement avec le directeur du Vaudeville. La lecture fut annoncée le soir même dans les journaux. Harclay, satisfait, invita Rusthol à déjeuner pour le lendemain et fut mis au courant de la situation. Il se frotta les mains en rêvant à la joie de Blanche quand Charles de Latorel la conduirait à l'église, le jour du beau mariage.

LIVRE TROISIÈME

I

Quand le comte Charles de Latorel vit Samy engagée au Vaudeville pour un grand rôle, il reconnut la main du duc, d'autant plus que l'auteur était de ceux que seuls des gens de goût pouvaient choisir. Il éprouva des sentiments prévus et d'autres qu'il n'attendait pas, la jalousie d'auteur, par exemple. Il lui fut amer, les premiers jours, d'entendre l'éloge d'un rival dans la bouche de Samy, mais, à la longue, par l'intérêt même qu'il portait à sa maîtresse, il en vint à ne pouvoir séparer son vœu que la pièce réussît de son désir de voir Samy contente.

Pour le reste, deux sentiments contradictoires tinrent sa vie ; par le premier, de bonté, de justice, il prenait quelque joie au succès de la comédienne ; par le second, une rage lui venait à l'idée que Samy glorieuse serait désirée de tous.

Il eut justement, à cette époque, l'avant-goût des sensations que l'avenir lui réservait. Samy avait toujours aimé jouer sur les petites scènes que le succès du Théâtre-Libre faisait naître alors, et, au moment de son engagement au Vaudeville, elle finissait de répéter un rôle de princesse de légende dans une

sorte de féerie symboliste. Elle en parlait beaucoup, comme d'une chose très banale, mais où l'interprète peut glisser des effets à soi, marquer en mille petites et précieuses trouvailles sa personnalité. Le jour de la répétition en costume, il vint la chercher, ainsi qu'il avait coutume en ces occasions, dans son coupé. Elle y prit place avec lui. Les robes suivaient dans un fiacre avec la femme de chambre.

Elle était nerveuse et rieuse à la fois, et lui grisé d'un peu de champagne qu'il avait pris avec des sandwichs en façon de lunch.

Le rôle étant très simple, tout en beauté d'attitudes, en vers ronflants et faciles, Latorel eut Samy sur sa poitrine durant le trajet, fraîche et douce, avec mille caresses. Il la tenait serrée ainsi qu'un enfant tient ses étrennes, et tout Paris, sous les légères vapeurs du champagne, semblait d'or et d'argent, le monde fait de reflets organisés en manière de rues, en manière de villes, les lanternes mirées au miroir de la pluie sur les trottoirs, les devantures piquées des épingles de la buée, les lunes électriques violentes et raides comme des soies de métal, les falots des voitures tremblant dans le plomb liquide des flaques d'eau.

Ils arrivèrent à la Comédie-Parisienne, rue Boudreau, et, dès lors, Latorel, un peu chagrin de quitter Samy, n'osa cependant la suivre et se plaça au fond obscur d'une loge. La salle demeurait dans les ténèbres, une vingtaine de personnes seulement, outre l'auteur, le metteur en scène. Samy joua devant ce public, hautaine et tendre princesse, détournant d'un coup de pied la traîne immense de sa robe. Elle était si charmante ainsi, si jolie de candeur, si grandie de son vêtement, si délicieusement bavarde de jolis mots, qu'elle eut un beau succès de passion.

Lui, dans la griserie du vin, sentait son cœur battre d'amour et aussi de jalousie. Il n'y put tenir, se sauva de la salle, se fit enseigner la loge de Samy et attendit en tremblant la sortie de scène.

LATOREL LA TENAIT SERRÉE...

La loge fleurait le parfum de la comédienne, des bagues traînaient parmi les brosses, les spatules, les houppes. Le désir semblait émaner de toutes ces choses. Latorel entendit venir sa maîtresse. Un bruit de voix l'accompagnait, des paroles d'admiration, de convoitise peut-être... Il se sentait mille mouvements divers, contrariés, et qui l'im-

mobilisaient en se soulevant de terre, dans une attente asphyxiée.

Et voilà Samy flamboyante, capiteuse, l'œil brillant, la lèvre humide. Il la saisit dans ses bras, il resserre son étreinte sur la merveilleuse reine de comédie, il la possède dans ses lourdes robes mal défendues, sa splendeur vibrante. La vie élargie jusqu'aux confins de l'âme, il se sent dans une ivresse si farouche et si belle qu'il est prêt à renoncer à tout pour ne pas perdre le divin trésor qui se pâme sur lui.

La soirée passa dans cette folie. Ils soupèrent gaiement et s'endormirent aux bras l'un de l'autre. Mais quand il se retrouva seul, la chose tomba durement sur sa conscience. Il sentit la perfide mécanique de la passion. Toute volupté pour être entière doit être gratuite ; c'est son essence même. Elle est une joie libre et sauvage, *donnée* par la nature. Elle représente seulement la part imprévue dans les résultats acquis : la chance. Qui ne poursuit qu'elle, prend une âme de joueur ou de voleur, une âme perverse, réjouie d'autant plus que la chance est plus grande. C'est cette âme de voleur que Latorel se reconnaissait. Ne volait-il, en effet, Samy ? Ces joies qu'elle partageait autant pour ce qu'elle donnait d'avenir à leur amour que pour leur amour présent, les aurait-elle octroyées si elle avait su ?

ILS ARRIVÈRENT RUE BOUDREAU...

Mais il lui demeurait un argument qui légitime en partie ces sortes d'actions parce qu'il les fait relever de la société, de la nature même. Pourquoi faire souffrir Samy avant l'heure ? Ne vaut-il pas mieux lui laisser la joie entière, et le scrupule ne serait-il pas égoïste qui prétendrait le limiter :

« S'il est vrai, et qui oserait le nier, qu'il semble impossible de séduire aucune femme sans mensonge et sans fausseté, je paie aujourd'hui lourde-

ment la rançon d'une règle que je n'ai pas établie, que j'ai subie. Ah ! je me rappelle mes angoisses, mes résistances. Vraiment, pouvais-je connaître Samy ? Et Samy, ma Samy, aurait-elle été telle pour un autre ? Pouvait-elle aimer quelqu'un qui ne s'avançât point avec les séductions, les chimères, les violences même qui nous viennent des siècles ? Alors, je profite un peu plus, un peu moins de mon reste, qu'importe ! »

Il se dupait ainsi, s'efforçait d'obscurcir sa conscience. Or, il était jaloux de Samy et lui créait par là une atmosphère d'amour intense qui devait augmenter l'horreur de la rupture. Si près de la perdre, il l'aimait davantage, et qu'elle s'avisât de montrer quelque indifférence ou la moindre coquetterie, il s'enrageait à la revoir toute à lui, la domptait de son ardeur crue, ne permettait pas qu'elle s'ouvrît à aucune idée de séparation.

Que l'un s'avance quand l'autre se retire, c'est, dans sa simplicité amère, toute la loi amoureuse. Elle a pour base la crainte de l'humiliation, l'échec de forces adaptées à un but. Le premier qui rompt, fût-il le dernier des imbéciles, fait du mal à l'autre. Les jours où Latorel croyait voir chez Samy une idée de séparation, il la serrait contre lui avec épouvante.

Il se trompait cependant sur le cœur de sa maîtresse. La pauvre fille avait atteint du coup le degré d'amour où l'on s'abandonne complètement.

Elle savait que cela ne durerait pas toujours, mais elle espérait on ne sait quelles circonstances où sa douleur s'harmoniserait avec son destin, elle espérait avoir le temps surtout. Son jeu d'indifférence n'était qu'une grâce d'instinct, comme le piquant de sa beauté ou sa coquetterie. Nulle femme, jamais, n'oublia moins d'aimer. Les élans de son sein remplissaient chaque heure du jour. Elle dormait aimante.

II

Cependant, les répétitions d'*Héloïse de Kerguel* avaient commencé. Monduit ayant lu aux acteurs, puis choisi et trié ses interprètes, ceux-ci avaient, petit à petit, fait la collation. Samy se prit à l'âpre joie de dominer ce monde envieux des acteurs, de se voir traitée en grande comédienne à qui personne ne fait de malséantes observations.

Mais son plaisir ne dura guère. L'auteur, indispensable en ces premières soirées pour faire les menues corrections que l'épreuve de la collation des rôles entraîne, s'abandonnait au désespoir à sentir l'actrice si balbutiante et si peu sûre d'elle. On eût dit une toute petite fille déchiffrant une lettre pour ses parents. C'était invraisemblablement mauvais. Samy, quoique habituée à ces débuts, se rongeait. Pour protégée qu'on soit, il est impossible d'échapper à la critique muette qui s'exhale de silences consternés ou hostiles ; peu à peu les plus favorables se retiraient d'elle ; et, à travers la politesse des saluts, elle devinait le blâme des uns, la rageuse envie satisfaite des autres.

D'ailleurs, dès qu'ils la jugèrent médiocre, les hommes se relâchèrent dans leur jalousie ; seules, les femmes se réservaient, surtout Laure Violette, un ancien premier rôle de l'Ambigu, sottement dénichée par Monduit et qui par tous moyens cherchait à se créer une légende de grande tragédienne à la Déjazet. Elle était, celle-là, la vraie cabotine qu'on admire sur les boulevards, entre la porte Saint-Denis et la place de la République. Le faible Monduit, entouré, flatté, séduit, l'avait fait engager pour sa pièce. Elle répétait avec une fougue vulgaire, avec des pauses absurdes et tous les plus anciens chevrotements des scènes de mélodrame, mais, par la duplicité des uns et la simplicité

des autres, elle jouait parmi l'admiration factice ou sincère de ses auditeurs.

Du premier jour elle avait eu ces mouvements *sublimes* de théâtre qui agacent les vrais artistes, et, cependant, le directeur, pour quelque raison inconnue, se pâmait à chacune de ses phrases. On discutait le mérite de ses attitudes qu'une comédienne de talent n'aurait pas même osé concevoir. Monduit, hypnotisé, suivait avec émotion ses plus affreuses tirades. Lui qui ne manquait jamais de blaguer l'emphase tant critiquée par Shakspeare, perdait pied devant cette créature si fausse, si affectée, négligeait tout pour lui régler des scènes, pour l'aider à écraser ses camarades. Rusthol seul voyait clair, haussant dédaigneusement les épaules devant les grands gestes de Laure Violette, et suivant avec intérêt le craintif tâtonnement de Samy à la recherche d'un personnage. L'air inspiré, hystérique du premier rôle amusait son scepticisme de Parisien qui sait l'heure des choses, tandis que l'humble résignation de Samy, sa souffrance artiste, muette, modeste, lui plaisait comme un poème.

Aux exclamations indignées de Monduit dont les yeux pâlissaient de terreur derrière leur binocle et qui semblait pris de nausée chaque fois que la jeune fille venait jeter un couplet discordant dans ce qu'il croyait être un bel ensemble, Rusthol opposait un imperturbable « Nous verrons bien » sec et net comme un défi. Parfois, le directeur, le régisseur, Monduit, se réunissaient contre lui, le raillant de sa toquade ; mais ils n'avaient pas le dernier mot contre cette langue subtile, et une inquiétude les silenciait, jusqu'au moment où Samy, reprenant, venait leur donner raison.

Heureuse de cet allié qu'elle estimait, la comédienne arrivait petit à petit à la possession de son rôle. Elle perdait chaque jour un peu de cette sécheresse, de cette disgrâce qui la gelait, la rendait frileuse et recroquevillée ainsi qu'une mendiante sous un porche d'église. L'étincelante aiguille de l'analyse créait la fine dentelle parmi les tulles uniformes du premier jet. C'était aussi comme la genèse d'une chose vivante, on ne sait quel gros bourgeon raboteux, résineux qui s'ouvrait, montrait les fines batistes des pétales.

Chaque jour grandissait le charme, la volupté de l'entendre, chaque jour sa voix un peu dure, aux éclats perdus, se rassemblait, s'étoffait, chantait l'ardente chanson de vie. Et le directeur, Monduit, les cabots criaient encore vers Laure Violette que déjà la souple fille blonde se montrait à Rusthol telle qu'elle serait le soir de la première, infiniment complexe, infiniment ciselée parmi les grands élans de la passion.

Durant huit jours, on n'avait répété qu'au foyer, dans une mise en scène provisoire faite de chaises et de tables. Les acteurs allaient et venaient par des palais, des auberges imaginaires, comptant leurs pas, réglant avec attention leurs entrées et leurs sorties, chacun s'interrompant de temps à autre pour dire :

— Il y a trois marches à monter ici, n'est-ce pas ?

Ou encore :

— J'avais un fauteuil à cette place.

Parfois, c'était le régisseur qui criait :

— N'oubliez pas que vous aurez là un guéridon, à droite un escalier ; une porte à gauche...

Quelques minutieux prenaient un temps énorme pour discuter la place où ils mettraient leurs cannes ou bien fignolaient leurs sorties. Tous épluchaient leurs couplets, les trouvaient mal soutenus, demandaient la suppression ou l'addition d'un mot, d'une phrase... Monduit cédait, après d'âpres défenses. Parfois, tous étaient souriants et gais;

d'autres jours ils se concentraient, se dépitaient, se rongeaient en rancunes sourdes contre l'auteur, contre le directeur. C'étaient des êtres inconscients, soumis à tous les caprices de l'univers ; d'autant plus mous et abandonnés que leurs plus heureux effets semblent vraiment fournis par le hasard, par une coïncidence, une réflexion de l'auditoire, une critique ou un éloge soudain. En ce but donc, ils flottaient, s'ouvraient à toutes les contingences comme un épervier s'ouvre sur les eaux et englobe les poissons qui passent.

Quand on répéta à la scène, le premier et le deuxième acte commençaient à être sus, les personnalités se dessinèrent, s'affermirent, l'orgueil parut, et Samy, quoiqu'elle subît ces phases ainsi que ses camarades, se perfectionnait encore que déjà tous avaient trouvé leur forme définitive.

A la deuxième répétition en scène, Laure Violette se montra épouvantable de vulgarité. Elle tranchait sur la sobriété élégante des acteurs de comédie par ses gestes et ses pauses de mélodrame de faubourg. Les autres la soutenaient encore, persévéraient à prendre pour du tempérament ses grands cris et ses grands gestes, quand Samy parut. Elle étonna tout le monde. Non seulement elle s'était fait au rôle, mais sa toilette, tant négligée durant les décourageantes heures du tâtonnement, avait reçu un soin minutieux. Elle était belle et distinguée, pâle de la grande pâleur émue qui vient aux comédiennes de race. Toute disgrâce dans sa marche, toute réticence dans ses paroles, avait disparu. Son jeu sûr, très étudié, prenait cependant quelque chose à l'inspiration du moment et par là troublait à la manière d'un exercice vertigineux qui suspend la respiration et ne laisse pénétrer qu'après coup l'admiration et l'enthousiasme. Sa scène avec Laure Violette fut un désastre pour celle-ci. Monduit, honteux pour la première fois de sa grande favorite, essaya vainement de la mettre au point. Elle se dépitait, elle se fâchait, montrait de plus en plus son fameux tempérament et n'arrivait point à modérer les éclats de foudre qui plaisaient tant jadis à l'auteur.

— IL Y A TROIS MARCHES A MONTER ICI...

Rusthol jouissait du désarroi de Monduit et du directeur. Les cabotins ne savaient plus s'il fallait rire ou se dépiter, car ils avaient trop le sens de l'art pour ne pas sentir que Samy allait jouer en étoile de première grandeur, et que rien ne pourrait l'empêcher. Le plus grand ennui, c'est qu'elle appartenait à une nouvelle école et manifestait cette originalité qui demeure, selon Vigny, la chose la plus enviée et la plus haïe des médiocres.

ELLE FLANA AVEC L'ESPÉRANCE QU'ELLE LE RENCONTRERAIT.

Ils eurent après la répétition un long conciliabule avec le directeur et Monduit. A leur avis l'art de Samy était de l'art décadent. Samy chantait, psalmodiait, détonait. Au total, elle compromettait le succès de la pièce. Cela pouvait plaire en petit comité, et même ne manquait pas d'un charme facile, mais devant le vrai public !... Et tous accusant le public de bêtise, d'injustice, arrivaient cependant à conclure :

— Enfin, il faut compter avec lui.

Laure Violette ne fut pas la dernière à plaider théâtre ou non théâtre. L'art de Samy n'était pas du théâtre, mais seulement un art d'amateur. Et elle ronflait ses périodes, pâle d'une jalousie et d'une fatigue qu'elle s'efforçait de rendre intéressante. Elle trouvait aussi moyen d'attirer l'attention sur le manteau qu'il lui faudrait et de faire valoir ses épaules devant Monduit. Le directeur disait :

— Quelle artiste ! vous verrez le soir de la première !

Et Monduit le croyait. Rusthol était parti. Il avait emporté son opinion avec son fin sourire, son flair des individualités, son goût tout expérimental, trempé au plus exquis scepticisme. Samy aussi était sortie, écœurée de l'attitude de ses camarades, mais pleine de confiance en elle-même et en Rusthol.

Une fois dehors, parmi la foule du boulevard, elle sentit la détente de ses huit jours de lutte, la molle langueur du succès qu'elle venait d'obtenir. Elle souhaita voir Latorel et flâna quelque peu avant de rentrer pour dîner avec l'espérance qu'elle le rencontrerait. Paris s'excitait à manger par tous les apéritifs en cours et les jeunes gens riaient d'un

rire insolent à voir passer la comédienne, pâle de son après-midi dans les ténèbres. Elle ne les regardait pas ; elle avait la vision intérieure de la femme qui aime, une seule silhouette et toujours, toujours, sans pouvoir une minute en détourner sa pensée.

III

Les Harclay recevaient le vendredi. La sœur du maître de maison, veuve sans enfant, madame des Haubettes, chaperonnait Blanche, faisait les honneurs.

Le duc y étant allé de bonne heure trouva madame Lagarde en conversation avec la fiancée de Charles et devina tout de suite, rien qu'à voir l'intérêt avec lequel mademoiselle de Savigny écoutait cette insupportable bavarde, qu'elle lui faisait des confidences dangereuses au sujet des amours du comte avec Samy. Toutefois, comme les projets demeuraient fermes et que l'attitude de Blanche ne décelait en rien l'irritation ou le découragement, le duc fut plus satisfait que fâché de l'aventure.

Il ne trouvait aucune sécurité chez Charles. Le comte maigrissait, pâlissait à mesure qu'approchait l'échéance terrible et, loin de se détacher de Samy, vivait plus que jamais avec elle. Il devenait donc très difficile de cacher la chose à Blanche, et la jeune fille mise au courant de la situation et acceptant quand même le fiancé, serait d'autant mieux aveugle qu'elle serait aveugle volontaire. Le duc résolut seulement de profiter de la circonstance pour frapper un grand coup.

Ce fut un jeu pour lui de prendre madame Lagarde à l'écart et d'avoir avec elle une longue conversation. Il s'était souvenu que jadis Harclay avait chargé la bonne dame d'obtenir des renseignements sur Samy, et qu'elle prétendait connaître une amie de la comédienne.

— Ma chère madame Lagarde, dit-il, voulez-vous me rendre un service éminent ?

— Vous savez aussi bien que moi, mon cher duc, tout le dévouement que j'ai pour votre famille et en particulier pour madame votre mère.

— Il s'agit justement d'une affaire de famille.

Et René se paya le plaisir de mettre madame Lagarde dans une position difficile :

— Vous me garderez le secret... Charles a une maîtresse.

Madame Lagarde rayonna :

— Je le savais... madame la duchesse...

— Alors, je n'ai pas besoin de vous recommander de n'en rien dire à Blanche.

Il épiait, en dilettante, le léger embarras. Ce fut extrêmement peu de chose. Elle répliqua presque tout de suite avec son imperturbable aplomb :

— Naturellement, mais ce n'est pas cela que vous vouliez me dire.

Il admira la perfidie de cette dernière phrase où le mensonge se trouvait escamoté.

— Non, dit-il, après une pause qu'il prolongea pour voir l'anxiété apparaître sur ce visage si faux ; non ce n'est pas cela... Mais je crois me rappeler que vous connaissez une amie de Samy ?

— Madame Lalette, répondit madame Lagarde, c'est la sœur d'Augustine Dorge, une amie intime de Samy.

— La voyez-vous souvent ?

— Elle vient quelquefois à mon jour.

— Quelle espèce de femme, est-ce ?

— Charmante personne, dit madame Lagarde... Son mari est un fonctionnaire des finances.

— Ne pourrait-elle nous aider ?

Il s'arrêta. Madame Lagarde était

ravie qu'il voulût bien avoir recours à elle :

— N'attendez-vous pas la première de cette pièce où elle joue, où elle aura tant de succès, demanda-t-elle.

— Mais il faut prévoir le cas où la pièce ne serait pas un succès...

Ils se regardèrent. Ils se comprirent : nulle parole ne fut plus prononcée sur ce sujet. Le duc seul pâlit un peu à l'idée de la souffrance probable de Samy, madame Lagarde ne vit que la joie d'un beau rôle.

— Blanche aime-t-elle un peu mon frère, demanda le duc pour changer de conversation ?

— Elle l'adore...

— Vraiment !

— Vous ne pouvez pas vous faire idée de ce qui se passe dans ce bon petit cœur.

— Tant mieux, fit le duc. Il faudra bien que Charles le lui rende.

Et il se retira. Les jours qui suivirent, il vit son frère le plus qu'il put, l'encourageant, l'habituant à l'idée de la rupture. Mais le comte demeurait triste et ne se décidait pas.

Cependant Paris s'intéressait à cette première du Vaudeville. D'abord, les journaux menaient autour d'elle le tapage qu'il faut pour remuer le gros public, celui qui met brusquement sa masse dans la balance d'un succès, et qui, s'écrasant aux portes pour ne point entrer, ou offrant sous main des sommes folles pour des coupons chimériques, crée la légende et la passionne de sa sincère et sotte curiosité. Rusthol y aidait tant qu'il pouvait prônant partout l'auteur et surtout l'actrice, excitant, énervant la critique, créant l'atmosphère fiévreuse où le grand Tout-Paris s'émeut soudain pour une artiste originale. La réputation sans tache de Monduit silenciait jusqu'aux plus petites revues d'avant-garde, et, si quelques coins manifestaient de la colère contre Samy, en général les dispositions étaient bonnes.

Elle se trouvait à cette heure où l'on n'est pas encore assez connu pour être classé et où l'on a déjà, cependant, des admirateurs trop décidés pour que le succès ait l'air d'une chose achetée avec de l'argent ou gagnée par des influences. Encore que l'engagement fût brillant, il n'avait rien d'extraordinaire, et la vie d'une actrice est trop connue à Paris pour qu'on ignorât la fortune médiocre et l'honnêteté de Samy. Harclay avait su par des notes habiles, parues dans des feuilles non suspectes, éveiller la sympathie pour Samy, pour sa beauté, pour son grand et pur amour de la gloire. Les bons Parisiens s'étaient portés là-dessus, délicatement émus pour la fière *Héloïse de Kerguel*, pour la pièce de combat littéraire, pour le théâtre nouveau, Dieu sait pourquoi encore ! Latorel voyait s'élargir tout ce bruit comme des cercles dans l'eau autour du triste théâtre où il allait passer des après-midi d'indicible angoisse.

Ç'avait été d'abord la surprise des ténèbres, de cette salle sinistre aux grandes toiles lisses étendues sur les fauteuils et sur les ors comme les bâches qu'on voit à Bercy sur les sacs de farine, et où s'épandait à chaque pas une odeur de poussière semblable à celle qui s'élève de l'asphalte aux premières gouttes d'une averse. Puis, quoique autorisé par le directeur, il se sentait un intrus, il craignait de soulever les légitimes récriminations de l'auteur, dont, en somme, il voyait massacrer l'œuvre.

Il se terrait au fond d'une loge, il suivait les scènes mal agencées, coupées des perpétuelles interruptions du metteur en scène, du directeur ou des comédiens eux-mêmes ; et lentement, dans son âme d'artiste la passion venait, le plaisir à voir dire juste ou celui de rêver d'autres formes, ou encore la sur-

prise d'une brusque révélation chez un des interprètes. Chose singulière, il ne pouvait arrêter son observation sur Samy. Dès qu'elle arrivait en scène, il ne vivait plus, n'entendait pas un mot de ce qu'elle disait, perdait toute faculté de critique et souhaitait seulement de toutes ses forces que ce fût bon. Il demeurait aussi étonné des marques d'admiration que des blâmes, mais ne faillait pas à se fâcher dans ce dernier cas.

En somme, ce ne fut pas bien grave tant que dura la période de tâtonnement. La fièvre des planches ne régnait pas encore ; une sorte de large indulgence quelque peu paternelle à cause des « chère enfant » et des « mon petit », dominait l'assemblée. Certes, Monduit était pâle et souvent quasi-défaillant, ou tombé dans un état voisin de la catalepsie, le directeur se rongeait parfois les ongles, le régisseur bondissait comme un improvisateur napolitain sur le proscénium et transformait un détail de mise en scène, en réglait à nouveau les mouvements compliqués, les sorties ; mais c'était peu de chose, à peine de quoi ébranler les nerfs de Laure Violette.

Latorel avait pris celle-ci en grippe ; moins à cause de son cabotinage insensé qu'en vertu de la partialité naturelle aux amoureux. D'ailleurs, Samy cachait mal sa rancune contre l'étoile de mélodrame populaire. Elles avaient à propos de tout et de rien des propos aigres dans les coulisses. Laure, faite à présent toute humble devant ses camarades qu'elle flattait outre mesure et qui subissait bêtement l'ascendant de ses robes et de ses bijoux de prix, parvenait petit à petit à isoler Samy. Samy sentait la haine autour d'elle, et, par un côté dangereux de sa nature, elle en jouissait. Point de petites avanies qu'on lui épargnât. Elle était sans cesse accusée de gêner la marche ou de couper les

IL SE TERRAIT AU FOND D'UNE LOGE...

effets de chacun, tandis que, au contraire tous essayaient de lui enlever des pauses indispensables et qu'il fallait la perpétuelle intervention du metteur en scène, homme du métier et très impartial, pour rétablir les rôles. Ces choses sont trop ordinaires au théâtre pour qu'elles pussent impressionner le directeur ou l'auteur ; mais elles fouettaient âprement le sang de Latorel.

Au sortir de là, quand il reconduisait Samy chez elle, ce devenait une juste réparation de lui marquer plus de ferveur qu'à l'habitude et ainsi il glissait sur la pente des projets d'avenir où toute femme adore de s'abandonner avec celui qu'elle aime.

Deux jours avant la répétition générale, on répéta dans les décors et en costumes. Latorel accompagna Samy au théâtre. Elle emportait avec elle pour la première fois la mallette où les comédiennes entassent le nécessaire au maquillage. Cette fois, dès les coulisses, on sentit la fièvre générale. La concierge, le souffleur, les machinistes, tous regardaient avec un discret enthousiasme la comédienne dont les journaux parlaient depuis huit jours, saluaient, se rangeaient. Latorel goûta, malgré qu'il en eût, la bienveillante curiosité qui s'attachait à sa personne comme ami de la comédienne et prit quelque orgueil à la suivre dans sa loge.

Elle rangea tout d'abord son petit attirail, la grande boîte de vaseline, les diverses poudres grasses ou sèches, le fard indien, les fards onctueux, le bleu, le rouge, le rose qui servent à marquer les paupières, les narines, le coin des yeux, le rouge végétal qu'on promène avec la patte de lièvre sur les joues, sur les ongles, les crayons pour marquer les cils et les sourcils....

L'habilleuse vint se mettre à la disposition de Samy, mais elle la renvoya, exigeant le coiffeur. On la coiffait quand Monduit entra. Il venait donner les recommandations dernières. L'actrice le reçut avec une moue acide parce qu'elle y sentait les suggestions de Laure Violette. Elle accueillit bien cependant certaines critiques venues de l'auteur et Monduit se retira à demi satisfait.

— Qu'il est faible, dit Latorel ; il doute de toi et je suis sûr que le public lui donnera un éclatant démenti.

Elle le remercia de derrière le fin tissu de ses cheveux. Son rôle l'absorbait un peu, mais on sentait qu'une préoccupation plus puissante encore animait son teint ce soir-là comme tous les autres soirs et tous les jours depuis qu'elle aimait.

Lui voyait s'onduler, se contourner, rouler en vagues précieuses la soie divinement pâle des cheveux. Elle prenait une tête de jeune déesse, fière et ciselée, un éclat de parure dont l'artifice fut infiniment puissant sur le cœur de Latorel. Il pâlit d'une subtile volupté, et, dans l'atmosphère, dans les parfums, dans la fièvre, il perdit le sens de la vie morale ; il osa aimer Samy d'un audacieux amour fait de défi, d'orgueil et de perfidie. Puis il se repentit.

Mais l'heure avançait, le coiffeur emportait sa trousse, Samy appela l'habilleuse et Latorel dut se retirer. La traversée du triste corridor lui fut pénible ; les gens qu'il y rencontra, qui le saluèrent, qui l'examinèrent avec curiosité, tout cela dont il avait joui un quart d'heure auparavant, à présent lui donnait de la honte. Car ce n'était que simulacre et vanité. Quelle indignité que le comte de Latorel y vînt, pareil à un enfant, prendre un sot plaisir ! En outre, il lui semblait plus que jamais qu'il détenait injustement l'amour d'une noble fille, et que les gens allaient le lui reprocher. Il se raidit contre cette impression, en triompha. Mais c'était une misère chez lui que tout état de

dignité mondaine lui rappelât ses fiançailles, son atroce égoïsme, de sorte qu'il tournait dans un cercle vicieux et revenait toujours à la souffrance.

Il se glissa vers la porte de fer ; elle était fermée et il dut descendre par un escalier qui menait de la scène dans la salle. Là, il eut encore davantage la sensation d'être un gêneur. Il vit venir à lui Rusthol, très respectueux et bienveillant. :

— Avez-vous vu mademoiselle Samy ? demanda le fin connaisseur d'hommes.

— Oui, elle s'habille.

— Nerveuse ?

— Non pas, très calme.

— C'est une grande et noble artiste, fit Rusthol, mais avec elle la tradition de l'épilepsie et du détraquement va se perdre. Heureusement qu'il nous reste Laure Violette ! J'en viens. Jouera-t-elle, ne jouera-t-elle pas ? Elle est blême, elle est morte ; elle jouera quand même, à la grande admiration de Monduit qui se pâme d'avance ; elle nous sortira son jeu de marionnette, on ne sait quelle reine de lavoir à bout de souffle, avec des yeux d'affamée, des pommettes, des lèvres de courtisane malade...

— Elle est insupportable, murmura Latorel.

— Et, à côté de ces laideurs, l'élégante sobriété, la diction nette, la manière nuancée, graduée de Samy vont, suivant le cas, soulever l'admiration ou la rancune du public. J'en ai tant vu. Il se peut que ce soit son heure, à Samy, il se peut que ce soit encore trop tôt...

Il se reprit, il en disait plus long qu'il n'eût voulu.

— Cependant, je crois au succès, au beau succès.

Il s'éloigna pour causer avec le directeur et Monduit. Latorel chercha une loge lointaine, ombrageuse, où il se tiendrait coi. Il se blottit dans une baignoire.

On n'avait pas baissé le rideau. Les

— AVEZ-VOUS VU MADEMOISELLE SAMY ?

machinistes achevaient de dresser le décor du premier acte. Le directeur expliquait avec empressement à Monduit ce que serait la mise en scène définitive, et Monduit, les yeux hors de la tête, s'indignait, se fâchait, lâchait quelques-unes de ces paroles brutales qui, à chaque instant, trahissaient sa pensée. Rusthol, alors, montrait les décors merveilleux devant lesquels tout Paris

s'extasierait, le metteur en scène expliquait que tel ou tel meuble ne se trouvait là que provisoirement, mais l'auteur semblait convaincu à la manière d'un homme que des gredins détroussent sur une grande route. Il ne voyait partout que friperie et misère, misérables dorures et faux luxe ; une déconsidération en jaillissait sur sa pièce ; il la jugeait perdue, d'ailleurs, mauvaise en soi. Quelle idée avait-il eue de la donner ! Et du coup, lumineusement, il voyait ce qu'il aurait dû faire, les scènes élargies, le dialogue rendu plus alerte, et surtout de l'élan. Dieu, que cela manquait d'élan ! Jamais rien de si lourd n'avait paru au théâtre, et on le lui gâchait encore. Tous les potins, toutes les fielleuses insinuations qu'on lui glissait depuis un mois dans les oreilles sur la ruse et la déloyauté des gens de théâtre lui remontèrent. Il vit de ses yeux de visionnaire une conspiration de tout et de tous. Alors, perdant définitivement la tête, il s'abandonna à une colère d'enfant, à un de ces tristes naufrages de détraqués, qui finissent dans le désespoir, dans une torpeur immense et lugubre.

Latorel entendait ces cris et s'émouvait d'une sympathie artiste pour cette douleur bruyante, sœur de ses secrets désespoirs. Il y vit plus qu'une scène triste, il y vit le symbole d'une tristesse essentielle à ceux qui ne peuvent fermement guider leurs volitions. Il s'y vit lui-même. Est-ce qu'il savait, à cette heure, où il allait, vers quoi il marchait. Tantôt Samy affolait sa chair, tantôt il l'abandonnait en esprit. Et cette contradiction du cerveau et des sens avait fini par entrer dans ses idées, dans son art. C'était, par suite d'une erreur, une âme à jamais faussée, à jamais perdue et se désagrégeant, s'émiettant à ne plus jamais pouvoir se concentrer ni se réunir. Ah ! guider ses actes, ne point ouvrir la porte au désordre, frère de la folie !

Cependant, Monduit se taisait, se tassait dans un fauteuil d'orchestre. Les machinistes achevaient de planter les portants. Tout était prêt. A l'auditoire ordinaire étaient venus s'adjoindre quelques techniciens amis, et aussi quelques couturières chargées de faire les corrections aux robes de ces dames. On allait commencer, lorsque Mareilles parut dans un costume de général qu'il jugeait impossible. Ses camarades, le sachant sensitif, lui avaient fait accroire que le fond du pantalon flottait d'une manière ridicule.

— Quand je vous dit que vous êtes admirable, vociféra le directeur, épouvanté à l'idée de réveiller Monduit.

— Si l'auteur le juge bien, répliqua Mareilles, je jouerai ainsi, mais rien n'est plus dangereux qu'un uniforme mal porté.

Le metteur en scène courut au comédien, le fit tourner et retourner et lui glissa à l'oreille :

— Tu sais, mon petit, on te fichera cent mille culottes, si tu veux, mais, pour l'amour de Dieu, ne nous embête pas aujourd'hui.

Rusthol n'eut qu'un mot à dire.

— Mareilles, votre pantalon est bien, je vous donne ma parole.

— Du moment que vous le dites, murmura Mareilles, convaincu et radieux, car Rusthol était un infaillible arbitre.

— Commençons, commençons, cria le directeur énervé.

— Mademoiselle Violette, appela le metteur en scène. Monsieur Nelle... Monsieur Dulne... Y êtes-vous ?

— Baissez le rideau, dit le directeur.

On baissa le rideau. La rampe n'étant pas encore allumée, une profonde obscurité dévora la salle. Latorel passa par toutes les angoisses possibles à cette minute, soit que l'examen de conscience

qu'il venait de faire l'eût livré au plus affreux doute sur lui-même, soit que cette obscurité éveillât l'idée de la mort, cette terrible minute de l'agonie où chacun souhaite si ardemment d'être pur. Pour la première fois depuis longtemps il faiblit, il demanda confusément que toute sa vie des derniers temps fût un rêve. Et ce semblait un rêve, car n'aurait-il pu ainsi ouvrir les yeux dans la nuit et ne voir que les ténèbres succédant au cauchemar de cette triste répétition.

Enfin la toile se leva. Avec elle se levèrent les scrupules de Latorel. Sous la lumière de la rampe, les décors prirent un éclat, un relief merveilleux. Le monde revécut, les mille petites ficelles qui nous tirent à droite et à gauche, nous sortent de nous-mêmes, ramenèrent vite l'aristocrate dans la lutte. Par un singulier effet, un peu semblable à celui qui nous fait croire que le train où nous sommes avance quand c'est en réalité un train parallèle qui s'ébranle, Latorel, loin de sentir sa personnalité se fondre au flot des menues vanités et des menues intrigues mondaines, eut au contraire l'impression que cette personnalité s'affirmait en lui. Il s'accepta séducteur et bourreau de Samy. Il confondit l'ivresse avec la force, tout comme un misérable alcoolique, et but le mauvais vin.

Alors la salle de théâtre où demain s'entasserait la fleur du monde civilisé, cette scène bruyante, ces comédiennes parées ainsi que des reines, tout ce que l'art dramatique a de prestigieux, tout ce qu'il développe de passion, d'exaltation, la fête de gloire, de parures, de lumières, que chacun y cherche, cela éblouit l'amoureux de la comédienne. Son cœur, affaibli par les longues angoisses de ces derniers temps, par tant d'émotions contraires, par la tristesse où l'artiste tombe dès qu'il ne travaille plus et qui le ronge en dessous sans qu'il le sache, son pauvre cœur fourbu,

— JE JOUERAI AINSI...

son cœur brisé si souvent aux sanglots soudains, éclata. Il ne put, il n'osa pleurer. Un voile couvrit ses yeux, un poids de plomb pesa sur son crâne, tandis qu'une moiteur froide envahissait sa face ; il s'accrocha vainement au rebord de sa loge, rien n'arrêta la syncope, et il s'immergea dans le noir de l'inconscience.

La répétition poursuivait son cours. Laure Violette, affaissée, joua à mi-voix. Même ainsi, elle fut horrible sans que personne osât le dire, ni sans doute le penser, hormis Rusthol. Elle fit perdre une demi-heure au moins au réglage d'une scène où elle devait, d'un coup de talon habile jeter sa jupe derrière elle, et elle s'arrêta finalement à un geste sottement exagéré dont il fut impossible de la faire sortir. On croyait en avoir fini avec les incidents, quand se produisit la scène du chapeau. Depuis quelque temps, le directeur et le metteur en scène observaient Mareilles. Le comédien se montrait nerveux, inquiet, s'arrêtait pour réfléchir au milieu d'une tirade.

— Vous allez voir, dit le directeur, que nous aurons une scène du chapeau ; elle est de fondation avec Mareilles.

Effectivement, Mareilles s'avança sur l'avant-scène et dit :

— Mais que vais-je faire de mon chapeau ?

Personne ne répondit. Tout le monde savourait le comique de la scène.

— Je ne puis le garder à la main, dit Mareilles, car je dois me mettre à genoux.

— Déposez-le sur un guéridon, conseilla le metteur en scène.

— C'est trop banal, et puis, en sortant, il faut que je le reprenne et j'embarrasserais Nolle.

Un quart d'heure ainsi durant lequel le directeur riait sous cape. Et Mareilles, s'excusant auprès de Monduit :

— C'est un détail qui a son importance. Rien n'est plus difficile à sauver qu'un chapeau.

Enfin il se décida à le mettre tout simplement sur une grande table. Il fallait qu'il le prît par-dessus un fauteuil, mais, après expériences, il y réussit à son gré. Cette scène préparait l'entrée de Samy.

Dès que l'actrice parut, un mouvement de curiosité se manifesta parmi le petit auditoire. Sa robe, d'abord, fut épluchée ; elle était bien, sauf de légers défauts, qu'on signala à la couturière ; ensuite, on la regarda marcher, on épia ses moindres gestes. Elle, pleine d'une noble aisance, dominait la situation. Ce qu'elle fit, ce qu'elle dit, relevait d'une esthétique supérieure et baignait, si l'on peut dire, dans l'extase d'un grand amour. Involontairement, ses partenaires élevèrent le ton, et les scènes où elle jouait prirent une ampleur et une vérité jusque-là absentes de la pièce. Samy, en deux jours, était entrée dans son rôle et le possédait admirablement. Elle recommença jusqu'à cinq fois certaines scènes sans varier d'une intonation, ce qui ne manqua pas de surprendre après les tâtonnements de son début.

— Il n'y a pourtant rien là d'extraordinaire, murmura Rusthol, un bon musicien est difficile sur l'accord de son instrument, mais, l'accord fait, il n'éprouve pas le besoin d'y revenir. Samy s'écoute jouer : elle joue juste, elle a la mémoire musicale.

— Elle ne chante plus, murmura Monduit, à moitié conquis.

Plus elle allait, plus elle développait des harmonies nouvelles, de ces choses menues qu'on ne peut expliquer et qui vont à l'âme. Rusthol, en raffiné, avait reconnu jadis, chez elle, cet art exquis, fait de trouvaille, cet émerveillement de l'artiste qui, au théâtre, retentit sur le public, mais, jusque-là, ces trouvailles étaient demeurées éparses, sortes de pièces précieuses non montées, répandues à foison, sans que rien les vînt mettre en lumière.

Cette fois, la cohésion paraissait admirable. Une grâce, un bonheur infinis, précipitaient sur les lèvres de Samy les plus beaux accents. Elle-même avait

toutes les beautés, son délicat visage endormi au sommeil divin de l'art dans les passages de tendresse et d'amour, la fière petite tête blonde cabrée en de justes révoltes ou délicieusement penchée en des langueurs de mélancolie, et toujours, comme un vase de délices, le souple corps frémissant de vie. Tout cela n'était que nuances et gradations : la simplicité du dialogue masquait, répartissait l'effort, en sorte qu'on devinait la puissance sans voir le mécanisme. Chez Laure Violette, au contraire, l'effort se trouvait au premier plan, dans une agitation malsaine et incoordonnée, qui, d'ailleurs, porte assez bien sur cette partie du public qui n'applaudit qu'aux points d'orgue.

Elle illusionnait encore Monduit et les autres, en vertu de très vieilles conventions scéniques sur le tempérament et la véhémence ; mais tous gardaient désormais un silence craintif, sentant bien que les actrices ne pouvaient avoir raison toutes deux et que l'une d'elles tomberait dans la disgrâce du public.

DÈS QUE L'ACTRICE PARUT, UN MOUVEMENT DE CURIOSITÉ SE MANIFESTA...

L'acte fini, le conciliabule de l'auteur, du directeur, du metteur en scène reprit sur des détails de mise en scène. Samy, qui ne changeait pas de robe pour le deuxième acte, se mit à la recherche de Latorel. Elle ne le découvrit pas d'abord dans les demi-ténèbres de la salle et elle le chercha par les couloirs qu'on venait d'éclairer. Une porte céda sous sa main. Elle allongea la tête, curieuse. Latorel se trouvait là, renversé au dossier d'un fauteuil, dormant sans doute. Une pitié féminine émut Samy, en même temps qu'une sorte de dépit, car elle avait surtout joué pour lui. Elle s'approcha encore, elle appela. Rien. Elle posa sa main sur le front du jeune homme. Il était froid. Elle retint de toute sa volonté un cri d'horreur, approcha son oreille des lèvres de celui qu'elle aimait. Le bruit de la respiration la rassura. Mais alors, sans songer, mue sans doute par un orgueil secret, outre la crainte d'humilier Latorel en dénonçant sa faiblesse devant le monde, elle prit cette tête chavirée sur ses genoux, et, dans une passion infinie, elle baisait les lèvres froides de son chéri.

Quand il s'éveilla, il se trouva dans la situation où se trouve Hamlet à l'acte de la représentation au château d'Elseneur. Quelque chose de maternel et d'infiniment doux se mêla dès lors à l'amour de Samy, et, d'avoir dormi là au giron de la belle fille, Latorel en garda la captivante mollesse.

— Viens dans ma loge, dit-elle.

Il était faible, ainsi qu'un tout petit. Elle le mena par des escaliers solitaires jusqu'à l'étage où se trouvait sa loge. Il marchait lentement dans le rêve léger qui succède à ces crises. Samy l'aimait éperdument, lui baisait l'épaule, le bras, la main. Il ne résistait plus, il se laissait aller tout entier vers elle

IV

Le soir de la répétition générale, Monduit, d'abord demeuré à l'entrée du théâtre avec quelques amis, avait gagné la porte de fer qui ouvre de la salle sur la scène. Il était vert, les yeux fous. Dans la journée, un phaéton l'avait renversé sur la place de la Concorde, et, dans un esprit aussi superstitieux, l'accident pronostiquait les pires désastres. Il allait s'abreuver du poison des coulisses, préférant l'incertitude où l'on y demeure aux manifestations vives de la salle qui l'eussent peut-être tué.

Le décor du premier acte était mis. Tranquilles, les régisseurs se tenaient derrière les portants, près des sorties de scène, afin de régler les entrées des acteurs. Ils étaient là, seuls, avec le pompier de service et l'homme préposé aux accessoires, dans un silence d'église, et le contraste frappa Monduit de ce calme avec le bruit de la salle.

— Tout est-il prêt ? demanda-t-il.

— Oui.

— A-t-on supprimé la fenêtre ouverte au quatrième acte ?

— Oui.

— Nolle est-il sûr de sa réplique du trois ; il l'a ratée hier.

— Je l'ai recommandé au souffleur.

— Présent, monsieur, dit le souffleur, qui savait son importance les soirs de première. Je sais comme il faut souffler monsieur Nolle. D'ailleurs, ils sont tous enragés quand on les souffle et encore plus quand on ne les souffle pas... Je les connais. Il n'y a que mademoiselle Samy que je ne connais pas ; mais elle m'a dit de la souffler tout du long à mi-voix. Je ne crois pas qu'elle en ait besoin. Le pire c'est que je joue dans le cinq

— Vous jouez ? dit Monduit.

— C'est moi le soldat qui attrape une balle et tourne sur lui-même.

— Stylez votre remplaçant alors.

Monduit traversa la scène et gagna le fond. Il avait une peur affreuse. Quand, au foyer, trois ou quatre mains amies se tendirent vers lui, il ne reconnut personne.

Et tout de suite :

— Êtes-vous en veine ?

— Non.

Il s'affaissa, épouvanté, et séduit quand même par le masque violent de l'artiste, car, faible et ingénieux, il se laissait méduser par ce qui est rude et grossier. Il aimait le langage populacier de Laure, cet argot dont le cynisme même semble une force, un défi à la peur et qui est, sans doute, une langue de révolte chez les misérables. Elle le rassurait mieux que Samy dont les affinements se rapprochaient des siens.

MONDUIT TRAVERSA LA SCÈNE...

Il ne se réveilla que dans la loge de Laure Violette où il fut admis tout de suite.

— Cher maître, dit-elle avec emphase, que je vous remercie...

— De quoi ? fit-il étonné.

— La magnifique corbeille...

Elle montrait du doigt les fleurs.

— Ah ! oui, dit Monduit qui se souvint seulement alors.

— Croyez-vous au succès ? demanda-t-il.

Elle était pleine d'une rancune amère qu'elle répandit sur sa rivale. Ses arguments furent ceux qu'aurait pu donner la plus pure artiste.

— Je détonne au milieu de la pimbêcherie générale. Est-ce un drame, votre pièce, est-ce une comédie ? Pour moi, c'est un drame, une chose puissante pour laquelle il faudrait les gueules retentissantes que se mettaient les Grecs, et Samy a peur de se faire mal à la bouche ; elle a changé la nature de son rôle, dont, malheureusement, celui de mes camarades et le mien dépendent.

— Sans doute, sans doute, murmurait Monduit, ébranlé surtout par la forme énergique de Violette.

— Est-ce que je peux dépenser mon tempérament, me montrer avec la violence qu'il faudrait quand j'ai pour me répondre une princesse de vitrail, une silhouette découpée dans une image d'Épinal, qui chante, qui file son rôle au rouet...

Essentiellement hypnotisable, Monduit s'abandonnait à la volonté étroite de l'actrice. Une colère noire contre Samy électrisait son cerveau. Il se souvint de l'accident de l'après-midi, il perdit toute contenance :

— Pas de chance ! murmura-t-il. Ils me l'ont imposée.

— Imposée ! dit Laure Violette, curieuse, et qui donc ?

— Rusthol.

— Pas un sou de goût, Rusthol, tout le poncif, tous les Beaux-Arts.

Monduit sursaute d'horreur. Il était de ceux qui se sont mis à l'abri derrière un ferme snobisme, et pour qui certains mots sont en soi des épouvantails.

— Enfin, dit-il, que me conseillez-vous ?

— Rien. Il aurait fallu vous y prendre plus tôt. Vous vous êtes laissé entortiller par cet art mièvre.

— Je vais toujours lui dire, grommela Monduit, qu'elle monte le ton dans ses scènes avec vous. Je ne veux pas qu'elle fasse de mon drame une pièce à sous-entendus, une machine à la Cardon ou à la Pailleron... Faites pour le mieux, n'est-ce pas ?

— Comptez sur moi.

Elle lui tendit la main. Il la baisa et se retira, décidé à sévir contre Samy, quoi qu'il pût en arriver.

Samy avait passé une après-midi fort tranquille, dans une demi-ombre, les rideaux de son petit salon baissés, répétant son rôle pour la mémoire seulement et se faisant la bouche à l'aide de trois balles de caoutchouc qu'elle gardait en déclamant. Vers six heures, elle prit des huîtres, un bouillon, un œuf cru, but un peu de bière et attendit que Latorel, suivant qu'il l'avait promis, vînt la prendre. Il sonna vers six heures et demie.

Il était bien pâle, les traits tirés, et Samy s'en inquiéta.

Un mal obscur semblait le ronger. Elle l'attribuait aux excès de leur amour, car, dans cette période troublée, il ne pouvait rassasier sa faim d'elle, n'éprouvait plus de quiétude que lorsqu'il la tenait palpitante dans ses bras.

Il passait toutes ses nuits rue de Londres, souvent une partie du jour, et quand Samy voulait sortir, il la retenait avec des mots d'enfant ou de criminel peureux. Elle s'efforçait vainement de le calmer. Parfois, quand elle le caressait dans une tendresse sacrifiée, il l'éloignait brusquement, tout son visage obscurci et durci.

La confidence terrible tremblait sur sa lèvre et ce qui l'arrêtait de la faire, ce n'était pas l'idée de voir Samy blessée et agonisante, c'était la crainte de la perdre. Tous les jours, il s'insultait, se meurtrissait les mains dans la rage d'une pareille lâcheté, se promettait d'en

finir, d'avouer à Samy l'odieuse félonie ; dès qu'il voyait l'éblouissante fille, il n'osait plus et volait perversement le baiser avec la possession. Mais, toute cette laideur, c'est encore l'amour. Il le sentait et y trouvait une excuse.

D'ailleurs, en toute vérité, dans son extrême faiblesse, il ne savait plus bien si Samy ne finirait pas par l'emporter sur sa puissante rivale mondaine, si l'amour n'aurait pas raison des règles et des coutumes. Il vivait sur ce pâle prétexte, et aussi sur la pensée de ne pas nuire au succès de Samy, de ne point lui dérober la gloire après le bonheur.

Toute émue de la soirée qui s'annonçait, Samy le regardait avec douceur.

— Que tu es beau, mon chéri, et que je suis fière d'être aimée de toi !

Elle attira sa main d'un geste infiniment tendre et la baisa, disant :

— Ta servante, ta servante !

Il remercia, mais d'une voix sourde de brigand à laquelle Samy ne prit pas garde :

— Il est temps, n'est-ce pas, ajouta-t-il pour faire diversion : je ne voudrais pas te mettre en retard.

— Quel beau jour pour moi, dit-elle, puis-je te le dévouer ?... Je suis sotte, qui sait si j'aurai du succès.

Il inclina sa tête qui lui pesait horriblement sur les épaules.

— Tu auras un grand triomphe, dit-il, et nul ne te le souhaite plus vivement que moi, car nul ne sait mieux le mérite de ton âme.

Elle s'éclaira de joie, de passion :

— Tu es bon, fit-elle... Je voudrais, pour toi, être ce que tu dis.

— Tu es cela, Samy, répondit-il gravement, et sans doute plus encore.

Elle ne remarqua point qu'il ne prononçait aucun mot d'amour. Elle s'en souvint plus tard.

— Marchons, dit-elle en lui donnant le bras et se serrant à lui dans l'enfantillage de la passion.

— Je t'aime ! ajouta-t-elle très bas, un peu confuse.

— Moi aussi je t'aime, répondit-il avec un accent mourant.

Il l'entraîna vers la voiture. Tout le trajet, elle fut gaie, confiante. Elle ne se pencha à la portière qu'au boulevard, devant l'admirable spectacle qu'il offrait. Latorel, lui aussi, regardait. Un orgueil, le mauvais orgueil, mais combien irrésistible, lui vint de nouveau à songer que tout ce monde se déplacerait bientôt pour voir celle qu'il accompagnait en voiture et qui ne vivait que pour lui. D'un geste instinctif il la prit contre son épaule. Elle s'y abandonna deux minutes, presque craintive :

— Cher ami ! dit-elle.

C'était très pur, très grand, très loin des petites vanités. Elle sembla cependant les deviner en lui.

— Toute à toi, à toi seul !

La voiture s'arrêta à la porte de l'administration et les deux jeunes gens gagnèrent la loge de Samy. On lui avait réservé pour cette soirée la plus belle du théâtre. Elle y trouva, rangés, ses boîtes, ses pots, ses crayons. Le coiffeur l'attendait. Elle respira cette atmosphère de gloire pour laquelle elle était faite, comme un cheval de race aspire la vaste plaine où sa chevauchée ne rencontre pas d'obstacle. Elle enleva sa robe de ville, toute simplette, revêtit un peignoir blanc et se remit entre les mains du coiffeur. Elle causait, rieuse, avec de très courtes distractions où l'on voyait trembler sa lèvre. Le coiffeur venait de finir et elle commençait à se maquiller, quand Monduit entra. Ses yeux, derrière son binocle, se projetaient en folie.

— Mademoiselle, commença-t-il.

A ce moment même on apporta les

fleurs qu'il avait commandées dans l'après-midi.

— Que c'est aimable à vous, dit Samy.

Il n'entendit pas ; il suivit son idée :

— Il faudra que vous montiez le ton dans vos scènes avec Laure Violette... Vous sentez bien qu'il y a là de la violence, presque de la brutalité...

Sans doute il aurait voulu qu'il y en eût ; mais, c'était tellement contraire à son talent :

— ... Oui, de la brutalité. Et qu'en faites-vous ?... des devises de mirliton !

Offensée, elle ne dit rien d'abord, puis elle regarda le malheureux homme en face :

— Et Héloïse de Kerguel, vous l'avez vue aussi sans doute comme une brute... Puis-je lui donner ce caractère ; ne représente-t-elle pas une triple aristocratie de naissance, d'intelligence et d'amour ? Cela s'allierait-il avec les intonations rauques des Halles ? Avez-

LA VOITURE S'ARRÊTA A LA PORTE DE L'ADMINISTRATION...

vous créé Héloïse de Kerguel pour être la fille d'honneur d'une reine de lavoir ?... Alors, pourquoi ces phrases de noblesse tranquille, cette sérénité dans le rythme aussi bien que dans les mots : pourquoi pas des cris, de grosses clameurs, tout l'Ambigu, toute la Porte Saint-Martin... Soyez raisonnable, monsieur Monduit, laissez-moi prendre le rôle comme je le prends... Je suis sûre de ne pas y être déplacée.

En Monduit les images caractéristiques avaient porté : reine de lavoir, Ambigu, Porte Saint-Martin... Elles firent échec à la princesse de vitrail de Laure Violette. Il demeura immobile, consterné, ne sachant plus, et enfin quitta la loge sans un mot. Latorel et Samy échangèrent un regard d'ardente sympathie.

— Vous aurez le plus grand succès, dit-il.

Elle sourit, oppressée. Une angoisse commença de la tenir qui devait s'accentuer jusqu'à son entrée en scène. Cependant, elle acheva de se maquiller. Aidée des habilleuses, elle se vêtit devant Latorel ainsi que l'aurait pu faire une épouse, et elle l'éblouit d'une beauté délicieuse que l'artifice relevait en prodige. Elle achevait de mettre sa robe, quand on frappa. C'était Rusthol.

— Voilà le grand jour, dit-il. Mauvaise salle d'ailleurs : des gens de lettres, des amis de l'auteur, des soiristes et des critiques. Gare à vous, Samy.

— Oh ! dit-elle avec son sourire difficile et absorbé, je crains moins les répétitions générales que les premières. Les gens du métier m'ont toujours été favorables...

— Ils ont eu bigrement raison.

— Ce que je désire, à quoi j'espère arriver, parce que le rôle s'y prête, c'est d'émouvoir le public tout au travers des formes artistes et sobres pour lesquelles j'ai de la préférence.

— Ne craignez pas de forcer un peu l'effet. Les autres en jouent trop, ça vous donne l'air de n'en pas jouer assez. Mais ce n'est qu'un conseil, bien entendu, et non un reproche. D'ailleurs, hier, vous avez été admirable, vous avez donné du neuf avec toute l'émotion et toute l'harmonie que le théâtre exige... Je viens de chez Laure Violette... Elle ne perd pas la tête, elle continue à pousser sa légende à la Déjazet... A la longue ça prendra.

— Le croyez-vous vraiment ? dit Latorel.

ELLE ACHEVA DE SE MAQUILLER...

— Je le crois, ni trop, ni trop peu... Toujours est-il bon de se gober soi-même afin de se faire gober par les autres. Vous, Samy, vous ne vous gobez pas assez.

— Oh ! dit-elle. Il vaut mieux, n'est-ce pas, un peu de gloire bien à soi.

Le bruit des coulisses s'éteignait. On sentait proche le moment d'entrer en scène. Alors Samy remarqua l'absence d'Hélène.

— C'est singulier, elle est libre, cependant.

— Elle viendra sans doute vous voir à l'entr'acte, fit Latorel ; peut-être que la porte de communication de la salle à la scène n'est pas ouverte.

On sonna aux acteurs pour la première fois. Rusthol se leva :

— Je veux être dans la salle pour le commencement.

— M'en irai-je ? demanda Latorel.

— Non, reste.

Il resta.

Seuls, ils se regardaient en souriant dans l'atmosphère chargée de parfums. Elle préférait ne pas parler, demeurer dans une attente silencieuse, et, sans que la présence de Latorel lui enlevât la pénible oppression, elle y puisait un courage infini.

— En scène pour le premier acte !

Elle ne bougea pas ; mais ses traits se convulsèrent, ses lèvres remuèrent rapidement :

— Je ne sais pas mon rôle, dit-elle, que vais-je devenir ?

C'était une sensation irrésistible, à chaque création devant le public, elle croyait ne plus rien savoir. Elle avait beau se répéter que sa mémoire, en aucune circonstance, n'avait failli, rien ne prévalait contre la glaçante terreur.

— Mon Dieu ! mon Dieu ! murmurait-elle.

Elle était devant lui si jolie dans sa faiblesse, si puérilement épouvantée, qu'il eût voulu la prendre dans ses bras et la bercer comme un enfant.

— Sois donc tranquille, chérie, tu sais très bien ton rôle... Mais si tu veux en revoir le commencement, je t'aiderai.

— Non, non, dit-elle en souriant avec effort.

La voix des coulisses cria :

— On va commencer, on va commencer !

— Descendons, dit Samy.

Ils descendirent. Un grand mouvement de curiosité précipita ceux qui se trouvaient là à la rencontre de l'actrice. Elle était très brillante dans sa magnifique toilette et d'une si grande beauté de visage qu'un murmure d'admiration s'éleva. Latorel pâlit, sentant le désir de tous sur sa maîtresse. A la fois une jalousie ardente l'attacha à Samy et il fut repris de cette honte déjà éprouvée où il se voyait un voleur. Cependant, ils avaient marché, ils se trouvaient derrière la toile du fond. Laure Violette y était aussi ; elle entrait en scène dès le début. Les autres acteurs, par petits groupes ou disséminés, attendaient. Les régisseurs se tenaient près des entrées, deux pompiers tournaient dans une sorte de cage. Une odeur de poussière flottait, écœurante. N'eût été l'angoisse planante, le silence presque solennel, le lieu eût paru terriblement banal.

Mais un mouvement se produit, Laure Violette entre en scène avec trois autres comédiens. Une pause. Les trois coups. Enfin un bruit bizarre, roulant, prolongé ; c'est le rideau qui se lève ; un murmure aussitôt éteint, c'est le public, dans la salle, soudain attentif. Alors, le temps prend son cours, tous suivent les répliques, écoutent, se préparent. La main de Samy a saisi celle de Latorel. Cette petite main frémissante, nerveuse, parle d'agitation et

d'amour ; elle prie, elle implore. Latorel rend l'étreinte, la comédienne lève les yeux une dernière fois, regarde son amant.

— Je t'aime ! murmure-t-elle.

Ébloui, touché, il sent la gratitude ensemble avec la tristesse envahir son cœur. Mais voilà la réplique de Samy. Elle s'avance entre les portants, elle marche, elle se perd derrière les toiles, on entend sa voix toute changée, sa voix de théâtre qui parle durant quelques minutes et les premiers applaudissements de la soirée éclatent.

V

Le premier acte finissait dans le silence d'une foule charmée, ne voulant perdre ni un mot, ni une intonation de la comédienne qui la passionne ; Samy s'exaltait, se portait à un état où elle se sentait supérieure à elle-même quoiqu'elle suivît encore les intonations et les mouvements qu'elle avait préférés. Elle termina, le timbre annonça la chute du rideau ; des applaudissements trop longtemps contenus éclatèrent ainsi qu'une fureur. Samy fut enveloppée d'une atmosphère de cris d'adoration et de l'ivresse vibrante des mains qui battent sans relâche. Elle perdit délicieusement la tête, salua avec une jolie gaucherie. Le rideau tomba, se releva. Enfin, elle put sortir de la

LE PREMIER ACTE FINISSAIT...

scène. Monduit, hagard, se tenait dans les coulisses. Il ne trouvait pas de mots, il bégayait, et tout se résuma dans un baiser gauche sur la main molle et abandonnée de la comédienne lasse alors d'une lassitude mortelle.

Mais, si rendue qu'elle fût, en cette première heure du triomphe qui est toujours amère aux grandes âmes, entourée, félicitée, pressée d'adulations qui se reformaient sans cesse devant elle, elle ne pensait qu'à *lui*. Son sourire vague disait une indicible attente, son regard allait au delà des flatteurs pour trouver le pâle visage de l'aimé. Il vint, elle prit les deux mains qu'il tendait vers elle, elle le regarda avec une soif ardente de ses yeux, de sa bouche, de sa tête chérie :

— Pour toi, pour toi, chuchota-t-elle à voix basse.

Il s'enivrait et dans l'intensité de sa jouissance il y avait un désespoir qui la relevait en puissant contraste. La fine comédienne là devant lui, l'être exquis, tout vibrant encore de son effort de beauté, ce bien merveilleux était un bien volé !

Ah ! depuis si longtemps plus rien en lui. Un cœur gonflé de tristesse et qui ne peut se détendre, un esprit qui flotte, s'éparpille et déforme toute chose, les porte à l'extrême ; enfin, une douleur ravalante, honteuse et monotone, un abaissement si soudain de l'être qu'il semble que toute dignité soit à jamais bannie. Avec cela un essai d'argumenter, mais piteux, mais accroché à des petitesses, réduit à cette manie des malheureux de reprendre intérieurement les événements ratés dans leur existence, de les revivre vingt fois, cent fois en les améliorant dans le rêve, faute d'oser le faire dans la réalité.

Parfois seulement, très rare, une douleur immense qui éclate en sanglots. C'est généralement pour avoir eu une minute de lucidité, pour avoir essayé de plonger dans le chaos de ses sentiments. Et alors le lendemain, quel silence en lui, quelle peur de soi-même, quelle crainte de réveiller le chagrin qui dort comme un enfant las de gémir, quelle défiance de ses nerfs, de cet appareil mystérieux de la douleur qui se ramifie en nous, qui va portant aux fibres les plus lointaines le contre-coup de nos maux !

Samy ne voyait rien de tout cela, et elle attribuait cet arrêt peureux de la vie chez son amant, cette pensée figée volontairement, à l'émotion de la minute. Elle l'entraîna, elle fut toute joie, tout abandon, tout désir.

Comme elle ne changeait pas de toilette pour ce deuxième acte, dès qu'elle se trouva seule avec Latorel dans sa loge, elle tomba palpitante sur sa poitrine, elle sanglota de bonheur à petits coups, et il demeurait humilié de cette passion splendide sur sa lâcheté, de cette vie triomphante vouée par lui au désespoir, peut-être à la mort.

Mais il sentait la gorge de Samy, en robe de bal, tout ce corps tiède du travail et de la scène. Il baisait le visage fardé, paré, éclatant, la bouche fraîche. Et une perversité invincible le porta à désirer la comédienne. Samy se troubla à le sentir plein d'ardent souci, elle fut dans la tendresse chaude et sacrifiée où une femme se fond d'amour, donna ses lèvres, puis, cambrée, se donna toute. L'extase endormait encore sa fine bouche de femme pâmée, quand on frappa à la porte. La loge se remplit de visiteurs, Augustine Dorge avec ses deux sœurs, Alice et madame Lalette, celle-ci plus acide que de coutume, Rusthol enfin.

— Êtes-vous contente ? dit Rusthol qui goûtait une des plus belles joies de sa vie.

— Contente et reconnaissante, dit Samy, car c'est à vous...

— Que vous devez votre talent, n'est-ce pas ?

Mais il s'effaça, les autres exigèrent leur tour. Les femmes se jetèrent sur l'actrice et pleurèrent en l'embrassant. Augustine rayonnait à travers l'invincible tristesse que cause aux meilleurs le succès des autres et qui n'est pas de l'envie mais le doute de soi, une sensation brusque d'impuissance.

Minute trop parfaite où Samy sentit que la main symbolique pourrait surgir, tracer la noire menace sur la muraille. Elle rassembla ses forces pour goûter l'infinie douceur du triomphe et, bien femme, pour offrir tout cela au préféré. Et voilà que madame Lalette s'avança comme le soldat romain profanateur derrière le consul victorieux. Elle prit Samy à part, lui souffla parmi tout un flot de paroles :

— ... Et après un si grand succès qui vous assure une vie heureuse, vous devriez avoir le courage d'une bonne action : ne pas retenir plus longtemps ce pauvre monsieur Latorel loin de sa famille.

— De sa famille ? dit Samy.

— De sa fiancée, fit madame Lalette... Oui, il aime mademoiselle Harclay de Savigny et on vous reproche d'être le seul obstacle à cette union. Sans doute le comte a dû vous dire...

Tout à coup, en Samy, c'est une grande lumière, on ne sait quelle brume évanouie, et elle voit les causes de la réserve, de la tristesse de Latorel, de tout cela qu'elle a pressenti ou qu'elle croit avoir pressenti, mais qui ne lui paraissait que l'éternelle, l'indispensable présence du malheur et de la mort où nos joies sont contrastées. Quel ébranlement de tout son être, quel trou de ver-

— CONTENTE ET RECONNAISSANTE, DIT SAMY...

tige et d'horreur ouvert sous ses pieds, encore frémissants de leur course à la gloire! Nulle colère en elle, mais l'âpre révolte contre le coup injuste, la douleur en quelque sorte adoucie par la vision d'un monde horrible où le mal illogique, la ruine et la destruction l'emportent de si haut sur l'harmonie et la logique du bien. Puis, petit à petit, son cœur, d'abord saisi et comme gelé dans sa poitrine, rythma la souffrance en elle. Elle ne put conserver intact le grand chagrin où sans doute une âme s'anéantirait ; l'odieuse alternative de l'espérance et du découragement tint son esprit en éveil. En une minute elle fit le tour des suppositions les plus favorables et les plus funestes. Et déjà la délation semblait une chose ancienne que madame Lalette se tenait toujours là, répétant sous d'autres formes les mêmes venimeuses paroles. Revenue à la conscience, Samy lui tourna le dos, cherchant d'autres yeux.

Elle rencontra ceux d'Augustine, qui avait seule entendu mais qui ne voyait dans les paroles de madame Lalette que l'inflexible austérité d'une mère noble, quand, au cinquième acte de tous les mélodrames, les situations se dénouent sous des mots à effet. Cependant elle sympathisa avec la douleur de Samy, elle voulut amortir l'horrible choc.

— Courage ! Samy ! fit-elle.

— C'est donc vrai ? interrogea la pauvre fille.

Et le coup qu'elle ressentit fut plus aigu parce qu'il devenait impossible de douter d'Augustine.

— Oui, dit Augustine, c'est vrai, mais il n'y a pas de déloyauté ni de trahison ; les circonstances seules...

Le bonheur rentra si vite dans le regard de Samy qu'Augustine en fut épouvantée.

— Je t'expliquerai demain matin.

— Mais Latorel ?

— Le plus noble des hommes ! murmura Augustine avec l'accent de ses personnages préférés.

Cette conversation ne fut qu'un long chuchotement. Latorel n'y put rien discerner. On étouffait. La chaleur devenait insupportable dans la loge. Il survint encore d'autres personnes. Samy écoutait avec un sourire crispé les compliments des visiteurs. Elle trépidait intérieurement d'impatience, mais elle ne put empêcher que l'entr'acte tout entier passât sans une minute de solitude avec son amant. On sonna, on cria l'entrée en scène. Elle descendit dans sa robe merveilleuse, belle de la beauté suprême que peut donner la souffrance morale à certaines physionomies. Latorel la suivit jusque sur le théâtre.

Elle était si entourée qu'il ne parvenait pas à lui dire un mot. Il fallut attendre le moment des trois coups. Alors il s'approcha d'elle et, dans un effort qu'il crut de bonté, afin qu'elle fût calme et heureuse pendant qu'elle jouait :

— Samy, je t'aime !

Parmi les brumes du désespoir, ce fut un grand coup de lumière où le visage de la comédienne s'irradia. Elle eut un sanglot court, elle manqua défaillir. Mais le rideau se levait. Le régisseur lui fit un signe. Elle se domina, elle entra en scène.

VI

Samy se tenait le lendemain dans son petit salon. Au sortir de scène elle avait refusé de se laisser reconduire par Latorel, mais sans colère :

— Je suis très fatiguée, cher ami ; tu viendras demain, j'aurai de la force, tu m'expliqueras ce que c'est que Blanche Harclay de Savigny.

Elle eût donné sa vie pour le voir s'élancer vers elle avec les mots sans suite de la passion. S'il l'eût prise dans ses bras, crié des serments d'amour, elle n'aurait plus connu la lassitude. Mais il avait baissé la tête.

Là-dessus, point de sommeil. Toute une nuit sous les houles du désespoir, de la terreur; un cœur gelé dans un corps brûlant, une âme plus éparse et flottante que des duvets d'eider au vent. Ah! se tenir une minute, se concentrer. L'ardent supplice d'être ainsi brisée en mille reflets, plus instable que l'eau, tandis qu'au contraire le monde se réduit à une chose unique : le malheur. Parmi les gémissements et les soupirs, la nuit s'acheva. L'aube parut. Quand l'horrible ténèbre a scandé le désespoir, la lumière paraît le salut. La réalité immobile fut douce à Samy après le flux sinistre, l'univers phosphorescent, incohérent de l'esprit. Point de larmes. Tout pouvait s'arranger. Elle attendit. Une pareille attente, c'est l'asphyxie. A chaque instant Samy se levait, ouvrait une fenêtre, pour respirer. Cinq fois l'on sonna, cinq fois elle demeura crispée dans une folle espérance. Enfin, vers dix heures, après une nouvelle alerte, la femme de chambre frappa à la porte.

— Deux dames désirent voir madame.

— Je ne puis recevoir à cette heure.

— Bien, madame.

— SAMY, JE T'AIME !

Deux minutes plus tard elle revint avec une carte de visite sur un plateau. Samy lut : « Duchesse de Latorel. »

La mère de Charles. Elle fit entrer.

Sa mère ! Pour une maîtresse, la mère de l'amant a toujours le plus grand prestige. Combien de fois Samy n'a-t-elle pas rêvé que la duchesse demanderait à la voir ? Et, puérilement, elle se plaisait à se figurer des circonstances où l'entretien se fût tourné en d'infinies

— DEUX DAMES DÉSIRENT VOIR MADAME.

douceurs. Or, la voilà cette mère puissante ; et pourquoi vient-elle ? La pauvre comédienne imagine à l'instant la scène merveilleuse où la duchesse consent au mariage, la scène tragique où elle exige le renoncement. Samy n'hésite pas longtemps. Le malheur est toujours plus sûr que le bonheur.

— Mesdames !

Samy salue les deux dames. La duchesse est accompagnée de madame Lagarde que la comédienne prend pour une tante de Charles. Les nuances sont tout de suite établies, le rôle de Samy est un rôle sacrifié. Les deux autres ont beau prendre des airs de dames de miséricorde, elles ont avec elles, comme un uniforme, la loi, le droit, tout le traître appareil social. Samy si belle, si touchante et dont la noblesse les dépasse de cent coudées, n'est qu'une créature de désordre et d'amour défendu. Elle le sent tout à coup elle-même malgré sa révolte. L'illégitimité la rend craintive. A peine si elle osera parler de son amour.

Cet amour semblera une convention, une chose qui n'a de vie que dans la solitude, qui n'existe pas en public.

— Je suis, mademoiselle, la mère du comte de Latorel.

Samy a peu tenu à ce titre de comte. Elle en a tiré seulement quelques joies de vanité tout extérieure, ces joies de la femme qui s'émerveille de tout chez son amant. A présent, elle en comprend l'importance.

— Je viens vous supplier de ne pas entraver sa carrière...

Il y a dans cette supplication même quelque chose d'odieux. Samy compte si peu que s'humilier devant elle n'est rien pour la duchesse. Elle risque un mot de défense et ce mot trahit misérablement sa pensée :

— Comment pourrais-je, madame ?...

— Vous le savez bien, mademoiselle. Charles a pour vous un attachement, que je comprends du reste, mais qui nous rend bien malheureux. Avant même de vous connaître, Charles savait que nous le destinions à une jeune fille du monde...

Samy eut envie de rire. Elle regarda

cette femme si sotte ; elle devina la fausse noblesse d'attitude, la méchanceté, la vilenie de fond. Et, quand même, elle fut subjuguée par les sous-mobiles sociaux, par les ramifications obscures d'une grande force abominable qui fait que Latorel, fils de famille, peut adresser à Samy cette prière de ne pas briser son avenir. Et justement la duchesse, comme un écho de cette pensée, ajouta :

— Vous ne voudrez pas briser son avenir !

— Assurément, dit la comédienne, froide et majestueuse.

Briser son avenir, elle, Samy. Être belle, jeune, ardente, amoureuse, voluptueuse, la joie des yeux, des sens, artiste subtile, et constante, fidèle, désintéressée, voilà pour briser l'avenir, pour entraver la carrière d'un homme.

— Mais, madame, il me semble que votre fils peut mieux vous répondre que moi sur tout ceci.

— Il a perdu la tête, le pauvre garçon !

La stupidité de la réponse n'arrête pas Samy. Elle ne voit que l'espoir d'un Latorel traqué par sa famille, mais superbe révolté, fidèle à son amour. Avec la ruse féminine, elle interroge :

— Voulez-vous dire qu'il se refuse à épouser la jeune personne que vous lui destinez ?

— Hélas, oui, il s'obstine. Il ne veut pas vous faire de peine.

— Il vous a dit cela ? dit la comédienne, haletante.

— Ce matin même. Nous mettons tout notre espoir en vous. Nous saurions vous témoigner notre gratitude.

Ceci sentait l'offre d'argent, mais Samy n'écoute plus. La résistance seule de Charles la préoccupe. Son cœur est consolé. Elle a peur d'irriter la duchesse, mais elle ne veut point céder non plus.

— Mon Dieu, madame, j'espère que vous comprendrez mon sentiment là-dessus. Monsieur de Latorel est libre, il le sait. Il ne m'a point promis le mariage, je ne le lui ai pas demandé. Quant à le quitter, moi, volontairement, cela m'est impossible.

La colère rendit les traits de la duchesse absolument hideux, et madame Lagarde crut le moment opportun pour intervenir :

— Il me semble, mademoiselle, qu'une mère devrait vous être sacrée, surtout une mère comme la duchesse ! Tous les honnêtes gens désapprouveront ce qu'a fait le comte: s'il voulait demeurer libre, pourquoi s'est-il laissé fiancer à mademoiselle Harclay de Savigny ?

La duchesse jeta un regard furtif vers madame Lagarde. Elle voulait tenir le nom secret dans la crainte que Samy ne s'adressât à Blanche. L'actrice saisit ce regard.

— Je savais déjà le nom de cette personne, dit-elle avec quelque ironie, ironie amère, d'ailleurs, car madame Lagarde venait de réveiller son désespoir. Mais encore une fois je ne comprends pas la portée de votre démarche.

— J'ai voulu, répondit la duchesse, vous mettre au courant de la situation, persuadée que vous n'accepteriez point que Charles manquât à sa parole... Mais tout est inutile puisque vous êtes au courant.

— Vous vous trompez, madame, je ne sais ces choses que depuis hier soir, fit Samy plus hautaine à mesure qu'elle percevait mieux la bassesse des deux femmes, et j'aurai avec monsieur de Latorel une explication pour laquelle je l'attends ce matin même... Je n'ai rien de plus à vous dire, je crois, fit-elle en se levant.

Cependant, la duchesse n'était pas femme à négliger une chance quelconque. Elle supplia Samy avec les larmes grotesques des monstres et Samy fut à la fois émue et indignée.

— Je ne veux rien vous promettre, conclut-elle. Monsieur de Latorel décidera. Quant à moi, je resterai fidèle à ce que je regarde comme mon devoir et je n'ai pas là-dessus les mêmes idées que vous. J'ai placé l'amour au-dessus de toute convention ; je me suis donnée sans réserve ; je n'ai point exigé de papiers. La situation me paraît claire.

Si claire, hélas, que les bonnes dames parties, la pauvre comédienne tomba la face contre terre, ses mains crispées sur le tapis, avec tous les spasmes du plus affreux désespoir.

LA COMÉDIENNE TOMBA LA FACE CONTRE TERRE...

Latorel, après la répétition générale, rentrant dans la nuit, avait senti son cœur. Il lui arrivait à peu près la même chose que le jour où Samy avait fui à Vaucresson, mais sans jalousie possible. Qu'elle, la tendre, la soumise pût ainsi se séparer de lui, il aurait dû s'en féliciter, il en éprouva une honte, un regret invincibles. Durant la nuit il agonisa et, au matin, il demeurait dans un état de souffrance si épouvantable que tous les ressorts de sa volonté en furent rompus. Céder dans ces circonstances Samy à un autre, n'était-ce point courir à la folie, à la mort ?

Pour son châtiment il la revit, belle, souple, parée et glorieuse. Les traits de ce visage, il sembla que ce fussent des pensées à lui tant ils lui étaient familiers. Et cela, les yeux brillants, la charmante bouche, les seins de volupté, la taille si souvent ployée dans son bras, les petites mains, les petits pieds baisés avec ferveur, le velouté des chairs, l'immense caresse fauve des cheveux, le tiède contact de ce corps passionné, la joie suave du trésor que tout Paris admirait, pour un autre ! Pour un autre, le sourire de Samy, sa pensée, ses admirations subtiles et pleines de goût, les petits gestes de son impatience, de sa colère et l'opium du grand baiser d'amour !

Non ! Il s'achoppait à ce mot. Pas

maintenant, pas tout de suite. Et alors, devant le cri de son propre désespoir, il entrevit le désespoir de Samy qu'il avait si longtemps combiné de ses mains.

« Ne plus aimer, ne plus aimer jamais... Combien je fus lâche ; combien les filles, les vraies courtisanes ont raison ! Je n'ai, par deux fois, senti le pouvoir de Samy que parce qu'elle me lâchait... Ah ! vraiment indigne du grand amour, indigne de la haute vie ; petite, étroite, mesquine cervelle d'aristocrate ! Eh, tu n'es pas un homme, tu es la routine des siècles, un vain, un stupide simulacre. »

Au rebours, Samy si confiante, si large dans l'amour, si noble dans le dédain et dont la souffrance devait être infinie, lui apparaissait en prodige :

« Elle me méprisera, elle aura raison ! »

Il se fût peut-être sauvé à l'aide de cette espèce de pénitence ; mais les dernières semaines l'avaient trop énervé. Le réseau de ses nerfs tremblait tout entier à la moindre émotion. Une faiblesse de convalescent à la fois rendait sa pensée lucide et ses réactions obscures. Au lieu de vivre sur la provision normale du fluide nerveux, il dépensait celui-ci à mesure, et se trouvait à la merci du monde extérieur. Son frère René en pénétrant chez lui malgré la plus rigoureuse consigne ne put que l'énerver davantage. Charles le maudit.

— Va-t'en, va-t'en, criait-il. Tes stupides calculs me font perdre le bonheur à jamais... Ne pouvais-tu laisser à cette liaison le temps de se défaire... Va-t'en, tu me livres à tous les supplices de l'enfer, et je cours rejoindre Samy.

— Le coup est porté, dit l'astucieux frère ; si tu avais une parcelle d'énergie, tu gagnerais la bataille.

Mais il dut se retirer devant la colère du comte et celui-ci, dès lors, ne songea plus qu'à une chose : revoir sa maîtresse.

Il eut cependant encore une lucide résistance qui dura plus d'une heure et où il répétait :

— La revoir pour faire ce que tu as fait cent fois, pour te mettre en meilleure posture et te rendre à toi-même la séparation plus facile !

Mais, encore que ce sentiment fût en lui, il admit qu'il faisait corps avec beaucoup d'autres plus avouables et, s'étant vêtu, il roula vers Samy.

Il la trouva vaincue par la lassitude de la douleur, mais vaincue ainsi qu'une lionne ayant bravement lutté.

Elle n'eut qu'un sourire profond et triste avec la nuance d'amertume d'une abandonnée. Mais sa noblesse l'emporta sur toute misère : elle craignit de voir son amant mentir devant elle et prévint l'explication qu'il s'apprêtait à fournir :

— Ta mère sort d'ici, Charles.

— Eh quoi ! s'écria-t-il.

Une colère nerveuse mit un peu de sang parmi les fibres tirées et pâlies de sa figure. Cela créa de petites rides minces où Samy lut autre chose que le mal obscur dont elle s'inquiétait jadis pour son ami. Elle aperçut la douleur derrière ces rides, comprit le drame, eut pitié... Mais déjà Latorel s'était engagé :

— Qu'importe ce qu'elle a pu te dire... Oui, c'est vrai, ma chérie, j'ai accepté d'épouser Blanche... Notre amour n'était pas encore ce qu'il est... Toutefois, je ne veux pas m'excuser... Je t'aime, je t'aime malgré tout, malgré ce monde maudit qui m'entraîne.

— Ne dis rien, s'écria vivement Samy, laisse le monde et ne le maudis pas en lui obéissant... N'obéis pas ou ne maudis pas..

Elle était tellement au-dessus de lui en disant ces choses qu'il tomba comme un enfant à ses pieds. Elle prit sur son sein la tête pâle. Il sentit battre ce grand cœur :

— Samy, je t'aime.

— C'est tout ce qu'il faut dire, murmura-t-elle.

Alors il eut une chute de volonté, suave à la fois et déchirante :

— Je ne veux pas, je ne veux plus ce mariage, Samy... Je veux t'aimer, t'aimer.

— Ne dis pas cela non plus, mon chéri... J'ai été ta grande Samy, constante et dévouée... aveugle aussi. Je vois clair à présent et je désire que tu me traites généreusement, que tu me dises la vérité tout entière.

— Je t'aime, Samy ! cria-t-il avec force.

Elle le crut, son visage s'éclaira. Il se serrait davantage à elle dans un désir frémissant. Elle lui tendit ses lèvres et, s'abandonnant, lui versa le laudanum d'amour où s'endort toute peine comme au sein du nirvâna.

Quand il la quitta avec la promesse de venir la prendre pour la conduire au théâtre, la paix régnait entre eux. Samy était divinement heureuse et ne gardait pas la moindre trace de fatigue sur sa face ardente.

VII

Mais le destin n'avait pas fini de porter ses coups. Après le déjeuner, Samy repassant son rôle, s'efforçant à corriger des attitudes, se sentait la force immense qui a fait dire aux Grecs qu'un dieu habitait les héros, quand la sonnette retentit. Elle eut envie de crier à la femme de chambre qu'elle ne recevait personne, puis elle pensa que ce pouvait être Latorel. Émue, alors, elle écouta, reconnut la voix d'Augustine.

— Ah, mon Dieu ! fit-elle.

— Quel succès ! fit Augustine en rentrant.

Samy ne songeait plus à ce succès. Il était grand. On l'avait rappelée jusqu'à quatre fois au dernier acte. Mais c'était le public lettré des répétitions générales, rien ne serait décisif avant la première.

— Il faut peu de chose... Que Laure Violette se fasse seulement emboîtée au deuxième acte, comme hier, et que les spectateurs se mettent à la blague...

— Oh ! dit Augustine, personne n'oserait... C'est un succès trop franc, trop complet...

Samy remercia. Un silence, puis Augustine :

— Je suis venue pour te dire ce que je sais...

— Bien, fit Samy ; mais, ma bonne Augustine, Latorel m'a expliqué et je t'assure...

Augustine n'hésita pas longtemps ; elle était de ces natures qui ne sauraient s'arrêter une fois leurs résolutions prises et pour qui la pensée s'extériorise presque fatalement. Elle agissait comme d'autres imaginent. Or, madame Lalette l'avait stylée pour qu'elle fît la leçon à Samy, suivant en cela les désirs de l'excellente madame Lagarde. Et l'honneur, la justice, la miséricorde, la loyauté se tenaient dans sa conscience avec des majuscules terribles.

— Il vaut mieux que je parle, dit-elle.

Samy la laissa parler. Les habiles paroles de madame Lalette tombées dans cette âme impulsive y avaient germé. Augustine montra Latorel abandonnant Blanche par dépit, s'éprenant de Samy, mais incapable d'oublier l'ancien amour, regrettant à coup sûr plus tard d'avoir aussi légèrement trahi l'amie de son enfance, celle à qui il avait voué sa foi.

Dans l'excès de sa douleur, Samy répondit avec amertume. Augustine renforça son plaidoyer, et, à mesure, elle se sentait plus dans la vérité et la justice des mélodrames, remplissant une mission hautaine et désintéressée, tandis

que Samy, défendant son amour, se perdait à des cris de révolte, aux forts mais apparemment égoïstes arguments de la passion.

— Mais puisqu'il me préfère, qu'il me l'a dit. Pourquoi veux-tu que je me préoccupe de cette Blanche de Savigny ?

— Parce qu'elle a été aimée avant toi.

— Il n'est pas question de cela... Jamais Latorel ne m'en a dit un mot.

— Je le tiens de source. D'ailleurs, tu peux t'en assurer.

Samy trembla ; s'en assurer c'était s'engager.

— Qu'importe, fit-elle.

— Qu'importe, reprit théâtralement Augustine, qu'importe un cœur brisé, une vie perdue !

— Eh bien, et la mienne ? s'écria Samy.

Elles se regardèrent. Il leur parut tout à coup qu'elles étaient ennemies. Une atmosphère de tristesse, de rancune, de mépris les environna. Elles se virent laides avec toutes les petites tares qu'on trouve aux plus nobles figures. Samy fut indignée de ne pas avoir dans Augustine une alliée en cette affaire où le sort de la femme pauvre et libre se tranchait une fois de plus devant l'opinion. Elle voyait dans son cas un symbole de la lutte qui fut de tout temps livrée par ceux qui tiennent les positions fortifiées en ce monde à ceux qui, émancipés des lourdes entraves conventionnelles, grandis par les difficultés à vaincre chaque jour, apparaissent finalement les héros des morales comme des idées nouvelles. Sous cet angle, l'intervention d'Augustine devenait une trahison. Mais Augustine ne pouvait donner une semblable portée à ses actes. Son pauvre instinct allait, non pas vers les compromis de la morale traditionnelle, mais vers ces grandiloquentes aspirations à la justice et à la grandeur de théâtre qu'elle voyait dominer tout, tradition et morale.

— Eh quoi, fit Samy, la voix assourdie par la fureur, tu prends parti contre moi dans une affaire où je suis entrée sans défiance, sans parti pris de lutte, mais où j'ai subi les chances ordinaires de la vie. Il faut que j'arrache de mon cœur mon amour pour Latorel ; ne faut-il pas aussi que je me rende odieuse à Latorel lui-même ! Et pourquoi ? En vertu de quel droit ? Qu'est-ce qui fait de votre Blanche de Savigny une créature supérieure à Henriette Samy ? Sans doute, tu juges avec les autres que les comédiennes sont indignes au regard des jeunes personnes du monde, et tu nous marques, toi, l'honnête Augustine, du signe d'avilissement et d'ignominie ; tu veux que nous ne leur prenions pas leurs fiancés, à ces demoiselles, qui veulent bien nous les céder comme amants !

— Tu es pleine d'orgueil, dit Augustine.

— Parlons-en de mon orgueil, répliqua Samy qui vit Augustine accéder à l'opinion qu'une actrice est un être sans importance ; pourquoi n'aurais-je pas de moi une aussi haute idée que les jeunes filles du monde ?

— Je ne te fais pas ce reproche, fit Augustine épouvantée de la tournure que prenait l'entretien, et si je parle de ton orgueil c'est pour bien marquer que tu as un grand empire sur toi-même et que tu pourrais renoncer à un amour aussi néfaste pour toi que pour monsieur de Latorel lui-même. Je ne prends pas le parti de Blanche de Savigny contre toi ; mais pourquoi fuir la vérité lorsqu'elle se présente ; pourquoi, s'il en est temps encore, ne t'ouvrirais-je pas les yeux... Par tout ce qui m'a été dit là-dessus, je suis persuadée que Latorel aime encore sa première fiancée. Elle n'a rien fait qui mérite le blâme.

C'était la légende de madame Lagarde et de madame Lalette : la pauvre Blanche spoliée, douce et triste victime de la passion toute charnelle du comte pour l'actrice.

— Mais, fit Samy, ne disais-tu pas toi-même hier que Latorel avait agi en toute loyauté ?... C'est donc qu'il m'aime ! Tu te laisses éblouir par la situation de Blanche, une petite princesse qui pleure ! Crois-tu, si Latorel m'abandonnait, crois-tu que j'userais des lâches moyens d'intrigues dont on abuse pour faire triompher ma rivale ?

Augustine, d'abord surprise, inquiète, reprit bientôt courage.

— Il n'y a pas d'intrigue... Ma sœur a connu par hasard la situation... Blanche Harclay ignore tout cela... Quelle meilleure preuve de l'état d'esprit de monsieur de Latorel pourrais-tu trouver? Il gardait au fond du cœur son amour pour cette pauvre fille, et toi, Samy, si grande, si honnête, tu ne peux pas lui voler son fiancé.

En Samy, quelles luttes, quels sombres et désespérés efforts pour ne pas voir clair, pour demeurer dans les bienfaisantes ténèbres. Elle n'y parvient pas et c'est la colère qui lentement la gagne. Pâle, elle se résiste pour ne pas battre Augustine, et celle-ci ne peut savoir quels monstres elle a déchaînés. Il y a un abîme entre elles. La grande âme farouche et puissante de Samy n'a dans la passion aucune mesure avec l'âme gentille et tendre mais si petite d'Augustine. Les mêmes mots cependant, pour exprimer des choses tellement différentes ! Et l'amour de l'une est presque un élément, une périlleuse splendeur de tempête, l'amour de l'autre une aimable nécessité sociale.

Peut-être le pressentiment de sa supériorité aide-t-elle Samy à se vaincre. Elle cesse de discuter, elle n'éprouve plus que la hâte d'être seule. Augustine demeure encore quelques minutes, mirlitonesque, étourdissante, sa tendresse sincère même devenue insupportable. Enfin, elle se retire.

Alors Samy s'aperçut qu'il lui serait désormais impossible de ne plus penser, d'arrêter le cours orageux de sa vie et elle accepta brusquement la fièvre comme les grands audacieux acceptent la mort. Au sein de sa douleur, quelque chose de son art se glissa, subtilement. Elle déclama sa douleur, et ainsi à la fois elle l'avivait par de beaux gestes, de nobles accents et l'apaisait dans l'opium du rêve.

Son peignoir blanc traîna derrière elle dramatiquement. Elle marcha de long en large, exhumant des regrets sans fin, et le souvenir de toute une vie de misères, d'injustices subies, d'humiliations, la révoltant soudain, un orage d'imprécations trembla sur ses lèvres. Puis, dans le contraste ordinaire aux grandes douleurs, elle tomba à genoux, se répandit en cris de tendresse, en prières ardentes et délicieusement rythmées.

Enfin, elle se reconquit. Elle alla jusqu'au fond de son être, jusqu'au fond de son amour. Avec l'éternelle préoccupation des malheureux, elle voulut savoir si elle méritait son malheur. Elle se vit une créature de lutte et de passion, mais si honnête, si indignée de tout mal, si pitoyable à la douleur, à la douleur surtout des plus humbles, au martyre de la bête entre des mains balourdes, qu'elle ne put se condamner. Combien souvent n'avait-elle pas secouru ou consolé les autres sans jamais demander aucune aide pour elle-même ! Et cependant, elle se rappelait les dures années d'enfance presque sans pain, les études parachevées avec une peine infinie, la classe de piano, puis la classe de comédie et de tragédie au Conservatoire, les temps où elle se levait avant

l'aube d'hiver, où elle grignotait un quignon de pain sec par les rues matinales ; enfin, les épreuves terribles dans des pièces insuffisantes, la course aux rôles, les tournées d'été, les répétitions désolantes où on la bafouait...

A présent, on lui demandait le sacrifice de la seule chose magnifique et complète qu'elle eût eue dans sa vie, son amour pour Latorel. On lui demandait cela comme si elle avait été une de ces privilégiées de l'existence à qui le sacrifice ne doit point coûter parce qu'il est l'exception.

Que Blanche Harclay se soumît à perdre Latorel, eût été explicable, mais elle, Henriette Samy, la comédienne, abandonnant cette chance, peut-être unique, d'un grand, d'un noble amour. Ah ! la parabole du mauvais riche, l'unique brebis dont on dépouille le pauvre !

Mais ces cris, ainsi qu'il arrive toujours, loin de consolider sa résistance l'affaiblissaient, et, petit à petit, elle se voyait davantage sous la figure d'une condamnée. N'était-ce pas la règle que le malheur revînt chez ceux qu'il a déjà frappés et que rien de bon ne s'achevât sous le soleil pour certains êtres !

Une fois cette pensée formée, elle subit le découragement qu'elle entraîne ou qu'elle révèle. Fallait-il croire que Latorel préférait en secret Blanche ?

Alors, mille petites circonstances lui revinrent. Avec une rancune ardente elle se rappela qu'il avait eu jadis des heures d'élan et d'abandon à présent inconnues. Il montrait encore de l'assiduité et une grande tendresse, mais plus cette inquiétude jalouse des premiers temps quand il allait jusqu'à la surveiller dans la rue. Elle revoyait la scène de Vaucresson et leurs premières nuits d'amour durant le voyage qui précéda sa rentrée à Paris.

Elle allait, elle pensait à ces choses et son visage suivait docilement son esprit, beau d'angoisse, d'amertume, d'amour épouvanté. Parfois, en une brusque désespérance, elle se laissait couler par terre, et, échevelée, criante, la poitrine serrée dans ses deux mains, elle semblait attendre des consolations d'en haut. D'autres fois, muette, elle tombait en une immense torpeur, s'anéantissait, la nuque pliée, les mains aux genoux. Puis, la répétition des mêmes alternatives lassant son cœur déjà affaibli par le long travail des derniers temps, elle se mettait à souhaiter un peu de repos, s'efforçait de reconstituer son bonheur, d'écarter à jamais, d'un effort suprême, le spectre de Blanche Harclay de Savigny.

— Je garderai Latorel... Ne suis-je pas assez belle et intelligente pour lui plaire, pour lui suffire ?

Mais cette conception de l'amour blessait son orgueil qui était grand. Elle se fût sans doute soumise à tout pour posséder Latorel, mais il lui répugnait de le faire de parti pris.

Les heures coulaient, cependant. Elle sentait la pente de la vie l'entraîner et ne parvenait pas à choisir quelque orientation que ce fût. Bientôt, elle se retrouverait au Vaudeville, elle jouerait.

Latorel serait là. Un frisson d'amour, un besoin fou de le revoir, de lui parler la prit alors. Elle l'aima autrement qu'elle ne l'avait encore aimé !

— N'est-ce pas moi qu'il a choisie ; n'est-ce pas à moi, de l'aveu même des autres, qu'il veut rester fidèle !

Très tendre et reconnaissante, elle vit la chère tête sur ses genoux ; elle murmura des mots d'adoration, d'infinie douceur :

— Mon enfant, mon pauvre petit !

Mais elle ne pouvait plus lire en elle-même. Elle était épuisée de contradictions : ses élans et ses ferveurs succédant aux lourdes chutes d'âme où l'on

voit la fin du monde. Quand six heures sonnèrent, rien n'était décidé dans sa tête, sinon qu'elle adorait son amant.

Elle se prépara silencieusement pour le théâtre.

VIII

Le bruit du succès de la répétition générale d'*Héloïse de Kerguel* s'étant

LE DUC ET HARCLAY DANS UNE LOGE AVEC TROIS DAMES...

répandu, Paris se mobilisa vers le Vaudeville. Rien qu'à l'étincellement des diamants sur des gorges célèbres, on reconnaissait l'importance d'une telle soirée. Le duc et Harclay se tenaient dans une loge de face avec trois dames ; la loge voisine renfermait le vieux prince Serbetskoï, la duchesse de Latorel, madame Lagarde et Blanche Harclay de Savigny.

Blanche avait désiré voir sa rivale. On ne résiste guère à cet âge à de pareilles tentations. La crainte où se trouvait Harclay d'attirer l'attention de sa fille sur Samy la servit mieux que toute parole. Elle n'eut qu'à insister, à s'étonner. L'excuse d'un spectacle périlleux ne pouvait être mise en avant, elle avait assisté à une foule de premières et toute la presse était d'accord pour voir, dans *Héloïse de Kerguel*, une pièce n'offensant pas la morale. Comme elle tenait le nœud de la situation et qu'elle sut appuyer avec habileté sur les points faibles de son père, qu'elle se fit, en outre, aider par madame Lagarde, Blanche arriva à ses fins.

Installée sur le devant de la loge, elle avait l'âme orageuse parmi la joie si féminine de l'aventure. Elle craignait à la fois et souhaitait voir Latorel, explorait des yeux la salle et comprimait sous la tension de la curiosité les battements de son cœur. Enfin, au premier rang des fauteuils, près de la coupure, elle aperçut le comte. Il était pâle et très beau avec une expression de souffrance. Excitée par le milieu, Blanche, cruellement, se passionna pour cet amant d'une autre. Elle songea aux charmes de Samy et rêva de rendre Charles pâle d'une volupté semblable.

Il n'avait pas revu Samy, ayant reçu d'elle un télégramme où elle lui défendait de la venir voir avant la fin du premier acte ; elle craignait, disait-elle, de se trouver émue par sa présence et de mal jouer.

Une fois dans cette resplendissante salle, le monde, son monde, l'avait ressaisi. Il faut un caractère d'une étroite fermeté native ou une souplesse merveilleuse venue de l'expérience pour résister au magnétisme du milieu. Les mains serrées, les phrases amicales, les figures connues et qui rappellent d'anciens états d'esprit, tout troubla Latorel. Pour revenir à son amour sacrifié du matin, il dut se forcer. Le mépris aristocratique pour la comédienne semblait émaner de la salle entière. Bête de plaisir, bête à plaisir ; jolie et artiste pour la joie du parterre, soit, mais ouvrière aussi, peinant pour gagner sa vie, telle sans doute apparaissait à tout ce monde la délicieuse Samy. Une bouffée du sot orgueil de quelque ancêtre mousquetaire monta à Latorel. Le rôle d'heureux séducteur lui plut davantage que celui d'amoureux sacrifié.

Non point qu'il se dît ces choses. Mais dans leur rude simplicité, elles représentaient les armures successives de sa conscience. Ainsi que mille autres avant lui, il prenait l'âme de la foule, sa robuste férocité, et il regrettait virtuellement sa défaite du matin, quand, tout soudain, il aperçut Blanche. L'attention de la salle entière se portait respectueusement vers les deux loges de face où se tenaient ce que l'argent et la noblesse renfermaient de plus notoire. On sentait la faveur du public pour la délicate beauté de Blanche, pour le séduisant visage du duc. Charles n'y résista point. L'art, ses trames éthérées, ses divines nuances qui mettent la beauté parmi les affreuses bicoques de Vaugirard, cela disparut devant la matérielle splendeur des pierreries, le gros vin de la considération et des honneurs. Le comte de Latorel échangea un tout léger salut et un sourire avec Blanche de Savigny, et ce fut comme des fiançailles impondérables.

Cent intrigues semblables se déroulaient sans doute à cette heure parmi le velours rouge et l'or des fauteuils et des lambris. Le chuchotement des vaines politesses s'enflait en une rumeur de fleuve coulant sur des pierres. Partout des lorgnettes braquées, le soigneux épluchage des toilettes et les petits ragots du jour sur des couples, sur des groupes de personnes. Puis la pièce, la comédienne triomphante, les échos de la répétition générale avidement recueillis sur les lèvres des soireux ou des privilégiés. Enfin, un mouvement, on ne sait quelle oscillation de toutes les têtes, un silence suivi d'un bourdonnement confus ; c'est la princesse Sophie qui fait son entrée dans la loge d'avant-scène des premières. Dès lors, le spectacle est virtuellement commencé : la salle est pleine, le public assis, les trois coups retentissent.

La scène avec Laure Violette, toute cette violence déplacée en une pièce de teinte sobre et seulement ardente de la beauté du style, déconcerte. Venus pour applaudir, les spectateurs se sentent gelés et mal à l'aise ainsi que devant une mystification. C'est le tranchant du rasoir. Il faut peu de chose pour qu'un brouhaha parte de la salle, change en ironie la faveur acquise de la foule. Mais Violette sort à temps, Samy entre en scène. Sous le maquillage qu'elle a fait avec plus de soin que d'habitude, Latorel la voit souffrante, lasse et s'effraye pour elle. Elle touche du pied les planches, elle s'avance vers l'avant-scène ; le démon du théâtre la possède entière, et tout à coup, par elle, la pièce se transforme ; les belles phrases de Mon-

duit, la grâce, la tendresse délicatement nuancée du dialogue se montre aux yeux, *Héloïse de Kerguel* se dresse palpitante. Rien n'égale le charme de Samy en cette soirée unique. Rusthol n'y trouve pas seulement les notes si justes des autres jours, il y voit une pénétration de vie nouvelle, une intensité de sensation et une certitude que seule apporte la douleur.

Monduit, affalé au premier rang des fauteuils, plonge dans un abîme de ravissement, mais, superstitieux, il n'ose lever la tête encore, il attend que son succès soit entièrement décidé. Harclay se laisse séduire par la beauté de Samy. Il se réjouit d'avoir aidé aux succès d'une noble artiste et exprime au duc le désir d'aller la féliciter dans sa loge.

Blanche, le corps projeté en avant, suit ardemment des yeux sa rivale. Elle la trouve belle à ravir et surtout infiniment passionnante. Jamais Latorel ne se détournera de cette créature exquise, prestigieuse. Les mouvements impétueux de son sein émeuvent madame Lagarde qui la voit souffrir et n'ose la consoler. Le théâtre exalte ces émotions jusqu'à une sorte de folie ; tous perdent l'exacte notion des choses. Ils sont dans un océan de passions, mous, grisés de joies, de périls inconnus. Et c'est le jeu de Samy qui règle et rythme ces mouvements en eux. La comédienne les tient fascinés, elle dit les mélancolies et les doutes d'une grande âme ; elle a des cris et des soupirs qui se prolongent indéfiniment. Elle va, éveillant de virginales ardeurs et des passions terribles trempées au sang de la réalité, elle rouvre les blessures anciennes des éprouvées et doucement fait épanouir le rêve dans les innocentes. Son art est un art de vie qui ouvre les sources de la vie, elles débordent comme des rivières en automne, elles se répandent en images exquises ou effrayantes, et l'espoir ou la tristesse, les sourires charmés, les brusques sanglots accompagnent, spectres évoqués par le talent, les couplets de l'actrice.

Comme la veille, le premier acte finit dans les transports d'un véritable enthousiasme. Quand les applaudissements se furent apaisés, le duc courut auprès de son frère. Les couloirs étaient remplis de gens excités et gesticulants. On n'entendait que des éloges. La critique se taisait, honteuse. Seules quelques femmes de théâtres exprimaient tout haut leur doute ou leur désapprobation.

Charles s'apprêtait à gagner la porte de fer quand le duc lui frappa sur l'épaule.

— Veux-tu me permettre de te dire un mot ?

Charles accéda. En soi, c'était une défaite. Le duc le sentit :

— Promets-moi, Charles, de ne pas oublier que rien n'empêchera un jour cette rupture tant redoutée... Tu n'épouseras pas Samy... Or, elle *sait*... Elle ne sera plus heureuse. Le grand pas est fait, les grandes tortures sont éprouvées. Recommencer serait un crime, aujourd'hui son succès la consolera quoi qu'il arrive, car on ne se tue pas en pleine gloire... Tandis que, plus tard, qui sait, avec une nature comme celle de Samy, si tu ne verras pas une fin tragique à tes amours !... Un peu de courage !

Charles ne sut pas répondre ; mais il serra la main de son frère en homme qui partage les sentiments qu'on lui représente, et, ayant franchi la porte de fer, il marcha vers la loge de sa maîtresse.

Samy demeurait trouble comme un fleuve aux grandes eaux. La victoire, l'ineffable caresse du succès diminuait presque malgré elle son chagrin. Elle venait de sortir de scène, de regagner sa loge dans l'admiration de toute une foule pressée discrètement sur son pas-

LES COULOIRS ÉTAIENT REMPLIS DE GENS EXCITÉS ET GESTICULANTS.

sage, lorsque Latorel se présenta. Elle eut un frisson en le voyant et se serra contre lui avec une sorte d'épouvante :

— M'aimes-tu ?

— Je t'aime.

Elle n'osa autrement insister. Elle se fit petite, dans cette superstition qui nous porte à nous effacer, à nous faire oublier par le mauvais sort. Latorel était très pâle, très accablé. Il s'assit durant tout l'entr'acte sur une chaise, dans la loge, et même il y demeura quand Samy descendit.

Elle avait à jouer une des grandes scènes de la soirée et s'y préparait intérieurement avec angoisse. Déjà le rideau était levé, on entendait les répliques. Elle se tenait derrière les portants, et ce fut là, brusquement, que

lui vint l'inspiration de ce qu'elle devait faire pour obtenir Latorel en toute sécurité. Cela passa en éclair ; sa réplique arriva, elle entra. Son geste seul fit éclater les applaudisements. Le public l'observait avec amour. A mesure, Samy sentait grandir son rôle, et une joie vaste entrait dans son pauvre cœur menacé. Les spectateurs, ravis, soulignaient par de furieux battements de mains les moindres effets de la comédienne, mais la grande scène les immobilisa dans une attention respectueuse. Samy, tout en jouant, voyait la vaste salle devant elle, brillante comme un bijou dans un écrin. Toutes les faces étaient tournées vers elle, des milliers d'yeux sur les siens ; ses paroles semblaient attendues comme des messages d'amour et le silence était si parfait qu'on aurait entendu tomber une épingle.

Quand elle eut terminé, elle sentit tout à coup l'enthousiasme de la foule se lever ainsi qu'un vent de tempête. Son orgueil, doucement caressé, se gonfla dans son sein. Elle put traverser avec peine le groupe compact des flatteurs qui se serra autour d'elle presque tout de suite après sa sortie de scène. Au premier rang, Monduit, transporté, honteux, repentant, puis Rusthol, fier et joyeux :

— La princesse Sophie veut vous voir ; puis-je venir vous chercher tout à l'heure pour vous conduire auprès d'elle ?

— Après le troisième ?

— Bien.

Elle monta. Sa loge était remplie de fleurs qu'on avait apportées là tandis qu'elle jouait. Latorel, parmi ces fleurs, la tête au dossier de sa chaise, dormait. Elle le regarda un instant avec un amour infini, se rappelant le jour de la syncope où elle l'avait porté comme un enfant. Il s'éveilla sous ce regard.

— Cher ami, dit-elle.

— Excuse-moi de ne pas être descendu, dit-il.

Il avait un air de souffrance qui fortifia Samy dans la résolution qu'elle avait prise avant d'entrer en scène :

— J'ai beaucoup réfléchi, cher ami, à ce que tu m'as confié ; j'ai beaucoup souffert.

Latorel fit signe qu'il le voyait. Elle demanda :

— Est-*elle* dans la salle ?

En disant cela elle obéissait à un mobile indéfinissable, mélange de curiosité, de jalousie, d'orgueil...

— *Elle* y est.

Samy se raidit contre la douleur et parut chercher dans sa tête la meilleure forme à donner à son idée. Enfin elle demanda :

— Es-tu sûr de ne pas l'aimer ?

— C'est toi que j'aime.

Réponse ambiguë qui ne put satisfaire la comédienne. Elle dit avec douceur, mais avec fermeté :

— Cher ami, je ne voudrais pas demeurer un jour de plus dans l'affreux doute où j'ai vécu depuis ce matin ; l'occasion est bonne pour me donner la preuve de ton amour ; accompagne-moi dans ma visite à la princesse tout à l'heure, afin que mademoiselle Harclay sache que tu es tout à moi.

— N'est-ce pas horriblement cruel ?

— Non, non, dit-elle. Pour elle et pour moi, cela vaut mieux, je t'assure... D'ailleurs, ajouta-t-elle rapidement comme une personne qui craint de n'avoir pas la force d'aller jusqu'au bout de sa phrase, d'ailleurs tu connaîtras ainsi l'état de ton cœur.

— Ah ! dit-il, tremblant à la fois de douleur et d'un perfide espoir.

— Courage, ami !

Cependant, la noblesse de Samy le rapprocha d'elle.

— Pouvez-vous croire, commença-t-il...

— Je ne crois rien, mais j'ai trop vérifié aujourd'hui qu'on ne sait pas toujours très bien ce que l'on pense ni ce que l'on veut.

— Tu as tort, chère enfant, de vouloir m'imposer une épreuve que je pourrais te refuser parce qu'elle est injuste.

— C'est la raison même qui me la fait choisir. Assurément cela te coûtera; mais puis-je accepter de demeurer près de toi si tu ne me fais aucun sacrifice? Je ne t'en ai pas demandé jadis, je me suis librement et largement donnée à toi. Il a fallu les circonstances actuelles. Je n'ai pas le courage d'accepter un avenir odieux. Je t'aime, Charles, plus que tout au monde. J'estime que tu n'avais pas encore le droit de rompre... Une passion a ses harmonies... le temps est l'une d'elles. Je n'aurais pas la force de t'entendre me dire que tu ne m'aimes plus, que tu me préfères Blanche de Savigny, tandis que j'aurai sans doute celle de te voir me refuser l'acte de courage que je sollicite de toi. Je te fournis le moyen de décider, ajouta-t-elle, avec un sourire amer... Si tu m'aimes vraiment, tu n'hésiteras pas. Sinon, à quoi bon faire traîner notre pauvre amour dans la boue, dans tes faiblesses, dans mes humiliations.

Il voulut répondre ; mais on appelait en scène et Samy dut descendre.

Elle joua son troisième acte dans une impression de fin du monde. Jamais elle ne se sentit si parfaitement dédoublée. Justement, cet acte comportait quelques scènes légères et joyeuses : elle les rendit fort bien, et retrouva tout son succès de la veille. Elle examina même la salle dans les moments de répit et elle découvrit la loge où se trouvaient madame Lagarde et la duchesse. L'autre femme, elle n'en douta point, était Blanche. Alors, elle ne détacha plus ses regards de sa rivale et souvent celle-ci fixait longuement ses yeux sur elle. L'actrice goûta le charme amer de ce double drame ; mais, lorsqu'elle sortit de scène après des rappels répétés, au milieu des acclamations et des cris, une défaillance la fit s'appuyer une minute contre la toile de fond. Tout le monde crut que c'était l'émotion du succès. Elle trouva dans les coulisses le directeur et Rusthol qui lui proposèrent de la mener vers la princesse. Elle désirait voir d'abord Latorel. On attendit. Dès qu'il parut, elle l'attira vers elle. Son cœur n'était plus qu'un bloc vaste dans sa poitrine. Elle aurait voulu se manquer de parole à elle-même, ne pas poser la question redoutable. Une hésitation terrible la rendit quelques secondes muette, et ce qui fit pencher la balance, ce fut le besoin de *savoir* qui torture les femmes jalouses ;

— Veux-tu me mener chez la princesse, cher ami ?

— Chérie, dit-il, tu as eu tort d'exiger cela de moi.. Réfléchis que ce n'est pas seulement Blanche qui se trouve dans la salle, mais encore ma mère.

Elle le regarda de son regard si charmant aux heures d'amour et, par l'épouvante qu'il y lut, il mesura son œuvre de ténèbres. Elle, cependant, une fois de plus, fut sur le point de succomber, de renoncer à l'épreuve et de reprendre son amant, ne fût-ce que pour une heure ; mais en même temps son cœur se renversa ; il lui parut beau de n'être pas seulement une créature de noblesse fictive, elle rêva de se montrer une héroïne véritable, de se dévouer, de se sacrifier en toute grandeur, en toute beauté.

Rougissant de son mensonge, il attendait qu'elle prononçât. Une indicible souffrance, cependant, crispait son visage. Elle vit clair comme le jour dans cet homme, mondain avant d'être amant :

— Il ne faut pas que je vous revoie jamais ! Vous me feriez souffrir inutilement.

Il voulut faire un geste de supplication, elle avait disparu, entraînant Rusthol. Alors, il demeura privé d'ha-

leine, et il vit son cadavre à lui, comte de Latorel, entre les quatre planches d'un cercueil. Il se secoua, souffla et s'en alla vers les ténèbres de sa vie mondaine.

Cependant, Samy regagnait sa loge. Il lui sembla qu'elle marchait dans un lieu dévasté par un incendie. Son cœur n'était plus dans sa poitrine qu'un petit grelot lointain. Tout était vide, tout était laid et éphémère. Au moment où elle rentra dans sa loge, elle crut qu'elle ne pourrait jamais supporter la glaçante impression de deuil ; elle voulut reprendre l'aimé, en dépit d'elle-même, puis le découragement l'abattit.

Des minutes. On appela en scène. Elle descendit, morne, épouvantée. Elle joua dans la douleur, elle joua avec son triste cœur sur ses lèvres ; elle suscita l'admiration et l'enthousiasme. Enfin, acclamée, dans le délire du public, dans les cris de toute une foule amoureuse, couverte de fleurs, félicitée par mille voix, elle connut la douleur d'être et, quand le rideau tomba, il lui parut qu'il tombait sur sa vie.

FIN

Pour paraître le 1er Mars 1912, le n° 64 :

NOUVELLE COLLECTION ILLUSTRÉE
CALMANN-LÉVY

L'ouvrage complet, **95** centimes. Relié, **1** fr. **50.**

OCTAVE FEUILLET
DE L'ACADÉMIE FRANÇAISE

Histoire d'une Parisienne

Illustrations de Maurice TOUSSAINT

NOUVELLE COLLECTION ILLUSTRÉE CALMANN-LÉVY

L'ouvrage complet, **95** centimes. Relié **1** fr. **50.**

N° 1.	PIERRE LOTI, *de l'Académie française*	**Pêcheur d'Islande.**
N° 2.	ANATOLE FRANCE, *de l'Académie française*	**Le Crime de Sylvestre Bonnard.**
N° 3.	LUDOVIC HALÉVY, *de l'Académie française*	**La Famille Cardinal.**
N° 4.	FRANÇOIS COPPÉE, *de l'Académie française*	**Le Coupable.**
N° 5.	JULES RENARD	**Poil de Carotte.**
N° 6.	RENÉ BAZIN, *de l'Académie française*	**Donatienne.**
N° 7.	A. DUMAS FILS, *de l'Académie française*	**La Dame aux Camélias.**
N° 8.	GEORGES COURTELINE	**Boubouroche.**
N° 9.	PIERRE VEBER ET WILLY	**Une Passade.**
N° 10.	JULES LEMAITRE, *de l'Académie française*	**Les Rois.**
N° 11.	ANDRÉ THEURIET, *de l'Académie française*	**L'Oncle Scipion.**
N° 12.	ALPHONSE DAUDET	**L'Immortel.**
N° 13.	PROSPER MÉRIMÉE, *de l'Académie française*	**Diane de Turgis.**
N° 14.	GYP	**Le Mariage de Chiffon.**
N° 15.	FRANÇOIS COPPÉE, *de l'Académie française*	**Toute une Jeunesse.**
N° 16.	ABEL HERMANT	**Les Grands Bourgeois.**
N° 17.	HENRI DE RÉGNIER, *de l'Académie française*	**Les Vacances d'un jeune homme sage.**
N° 18.	GEORGES COURTELINE	**Messieurs les Ronds-de-Cuir.**
N° 19.	OCTAVE FEUILLET, *de l'Académie française*	**Le Roman d'un jeune homme pauvre.**
N° 20.	MARCELLE TINAYRE	**Avant l'Amour.**
N° 21.	RENÉ BOYLESVE	**Le Parfum des Iles Borromées.**
N° 22.	ANDRÉ THEURIET, *de l'Académie française*	**Amour d'Automne.**
N° 23.	EDMOND DE GONCOURT	**La Fille Elisa.**
N° 24.	LÉON FRAPIÉ	**Marcelin Gayard.**
N° 25.	RENÉ BAZIN, *de l'Académie française*	**De toute son âme.**
N° 26.	ALPHONSE DAUDET	**La Petite Paroisse.**
N° 27.	ABEL HERMANT	**Confession d'un Enfant d'hier.**
N° 28.	GEORGE SAND	**Elle et Lui.**
N° 29.	MARCELLE TINAYRE	**Hellé.**
N° 30.	GYP	**Joies d'Amour.**
N° 31.	HENRY MURGER	**Scènes de la Vie de Bohème.**
N° 32.	GUSTAVE GEFFROY	**L'Apprentie.**
N° 33.	A. DUMAS FILS, *de l'Académie française*	**Affaire Clémenceau.**
N° 34.	GEORGES COURTELINE	**Le Train de 8 h. 47**
N° 35.	ÉMILE ZOLA	**Thérèse Raquin.**
N° 36.	HENRY MURGER	**Le Pays Latin.**
N° 37.	Comte DE VILLIERS DE L'ISLE-ADAM	**Contes Cruels.**
N° 38.	ALFRED CAPUS	**Faux Départ.**
N° 39.	GEORGE SAND	**Indiana.**
N° 40.	RENÉ BOYLESVE	**La Becquée.**
N° 41.	ABEL HERMANT	**Confession d'un homme d'aujourd'hui.**
N° 42.	JEAN RICHEPIN, *de l'Académie française*	**Miarka, la fille à l'ourse.**
N° 43.	ANDRÉ THEURIET *de l'Académie française*	**Charme Dangereux.**
N° 44.	FRANÇOIS COPPÉE, *de l'Académie française*	**Henriette.**
N° 45.	TRISTAN BERNARD	**Amants et Voleurs.**
N° 46.	LÉON FRAPIÉ	**La Maternelle.**
N° 47.	GEORGES D'ESPARBÈS	**Les Demi-Solde.**
N° 48.	ALPHONSE DAUDET	**Fromont jeune et Risler aîné.**
N° 49.	FRANÇOIS COPPÉE, *de l'Académie française*	**Les Vrais Riches.**
N° 50.	PIERRE LOTI, *de l'Académie française*	**Le Roman d'un Spahi.**
N° 51.	JULES CLARETIE, *de l'Académie française*	**Le Prince Zilah.**
N° 52.	ALPHONSE KARR	**Sous les Tilleuls.**
N° 53.	GYP	**Le Bonheur de Ginette.**
N° 54.	EMILE ZOLA	**Naïs Micoulin.**
N° 55.	ABEL HERMANT	**Les Confidences d'une biche.**
N° 56.	ANATOLE FRANCE, *de l'Académie française*	**Histoire Comique.**
N° 57.	RUDYARD KIPLING	**La Lumière qui s'éteint.**
N° 58.	HENRI LAVEDAN, *de l'Académie française*	**Le Vieux Marcheur.**
N° 59.	RENÉ BAZIN, *de l'Académie française*	**Le Blé qui lève.**
N° 60.	EDMOND DE GONCOURT	**La Faustin.**
N° 61.	HENRI DE RÉGNIER, *de l'Académie française*	**Le Passé Vivant.**
N° 62.	ANDRÉ THEURIET, *de l'Académie française*	**Boisfleury.**

Paris. — Imprimerie L. POCHY, 52, rue du Château. — 21-11.

PLEASE DO NOT REMOVE
CARDS OR SLIPS FROM THIS POCKET

UNIVERSITY OF TORONTO LIBRARY

PQ 2635 0559F3
Rosny, J. H.
La fauve